ŒUVRES

POSTHUMES

[illegible]

OEUVRES

POSTHUMES

D'ALPHONSE RABBE.

IMPRIMERIE DE PIHAN DELAFOREST (MORINVAL),
Rue des Bons-Enfans, N°. 34.

ALBUM

D'UN

PESSIMISTE,

VARIÉTÉS

LITTÉRAIRES, POLITIQUES, MORALES
ET PHILOSOPHIQUES.

ŒUVRES POSTHUMES D'ALPHONSE RABBE.

Précédé

D'UNE PIÈCE DE VERS

PAR VICTOR HUGO;

Et d'une Notice

BIOGRAPHIQUE.

PUBLIÉ PAR LE NEVEU DE L'AUTEUR.

2.

Paris.

LIBRAIRIE DE DUMONT,
88, PALAIS-ROYAL, AU CABINET LITTÉRAIRE.

1836.

TRISTES LOISIRS.

SUITE DE LA

Troisième Partie.

Anecdote du IXe. Siècle.

Il est, de nos jours, un certain genre de littérature qui doit beaucoup au vieux papier imprimé, et si elle voulait bien avouer ses emprunts, les épiciers et les débitans de nicotiane, en vertu de licence, pourraient tenir un rang dans la république des lettres, voire même parvenir quelquefois aux honneurs académiques. Je veux donner un petit exemple de cette loyauté, qui consiste à pratiquer la maxime, *cuique suum reddere* : voici la feuille qui vient de m'être apportée, elle formait l'enveloppe d'une once de tabac.

« Il se lit que du temps du roi Louis-le-Bègue,
» *Ingelgérius*, comte de Gastinois, une nuit étant

» couché avec sa femme, trépassa auprès d'elle, qui
» ne s'en aperçut aucunement jusqu'au matin
» qu'elle le trouva tout mort auprès d'elle; c'est à
» savoir si elle fit aussitost appeler tous les gentils-
» hommes, chevaliers, dames et damoiselles pour
» leur montrer à tous ce piteux spectacle, dont elle
» en fit un très grand deuil : il y eut un gentil-
» homme du lignage du comte, qui s'appeloit
» Gontran, qui en accusa la comtesse, et de la mort
» et d'adultère, et qu'elle s'étoit méfaicte en
» mariage envers son mari, et que pour mieux
» maintenir sa vie lubrique, elle avoit meurtry son
» seigneur. De ce débat fut adverti le roi Louis-le-
» Bègue, qui devant lui fit venir la comtesse et
» Gontran; car il aymoit fort le comte trépassé.
» Leurs raisons ouyes tant de l'un que de l'autre,
» et qui ne gissoient guères bien en preuves appa-
» rentes, Gontran jeta son gage contre la dame ou
» autre qui voudroit sa querelle soutenir; la dame
» faisoit serment solemnel que l'accusation étoit
» faulse. Messire Gontran ne se contentant pas de
» cela, offrit en champ de bataille contre tout
» homme son dire soutenir et prouver par son
» corps, qu'ainsi estoit. Si fut la matière assez
» longuement débattue des barons par plusieurs
» raisons alléguées d'un côté et d'autre; mais enfin
» fut déclaré (eu égard à la coustume observée en
» France), puisque l'accusateur vouloit par ba-

» taille prouver son dire et jeter son gage, que la
» dame se devoit pareillement défendre par un
» champion qui le combat pour elle entreprist. De
» cette sentence, ladite dame fort étonnée, laquelle
» regardant beaucoup de ses parens, amis et gentils-
» hommes de sa maison piteusement, n'en trouva
» aucun qui s'offrît, non qu'ils ce doutassent de sa
» juste querelle; mais ils redoubtoient de la vail-
» lance et de la force dudit Gontran, mauvais et
» poltrons parens estoient. Par cas se trouva en
» cette assemblée Ingelgérius, comte d'Anjou,
» jeune prince qui n'avoit pas encore atteint seize
» ans, lequel ladite comtesse avoit tenu sur les
» saints fonts de baptesme, et lui avoit donné le
» nom de son propre mary, et par ainsi estoit son
» filleul; lui, voyant sa marraine à si mauvais poinct
» réduite, il vint se présenter pour la défendre, et
» se jeter à genoux devant le roy pour accepter le
» combat et gage de Gontran pour la querelle de
» sa marraine (quelle bonté de filleul et à propos,
» et quelle vertu de baptesme!) et aussitost contre
» jeta son gage à Gontran qui le recueillit et le
» prist, car telle estoit la coustume que celui qui ap-
» peloit jetoit un gant pour gage; et l'appelé le
» levoit, et si quelquefois tous deux bailloient le
» gage, et s'appeloit gage de bataille. Le roy en
» voulut divertir ledit comte Ingelgérius tout ce
» qu'il put, en lui usant de ces propres mots dits

» en l'histoire : Mon fils, jeunesse et peu d'advis
» font aucunes fois à ceux dedans lesquels se lo-
» gent entreprendre si hautes choses, que puis
» après ils succombent sous le faix ; pour ce, pen-
» sez-y, et que vous êtes un peu trop jeune pour
» combattre un tel chevalier comme Gontran :
» d'autre part, vous commencez vos premières
» armes par un champ de bataille mortel, et pour-
» tant, mon fils, pensez mieux à vos affaires. No-
» nobstant cette belle remontrance, le petit comte
» tout courageux persista en ses dire et résolu-
» tion, dont toute la cour avoit grande pitié de luy,
» disant que c'étoit grand dommage d'envoyer un
» tel et si bel enfant à la boucherie et à la mort ;
» qui fut bien aise d'autre part, ce fut la comtesse
» sa marraine, qui l'en remercia et festoya grande-
» ment, lui remonstrant le tort de son accusation,
» et de combattre hardiment, car c'estoit sur une
» vraye vérité et bon subject.

» Le lendemain au matin, à heure de dix heu-
» res, la bataille fut assignée ; le comte ayant salué
» et pris congé de sa marraine et ayant ouy la
» messe, se recommanda à Dieu ; et ses aumosnes
» offertes et distribuées, et s'estant garni du victo-
» rieux signe de la croix, monta à cheval et entra
» dans le champ de bataille, où il trouva son ennemi
» Gontran tout prest de l'assaillir. La dame comtesse
» de Gastisnois fut mandée, et furent les sermens

» accoustumés pris d'un costé et d'autre, puis les
» deux champions s'entrecoururent fort rudement.
» Gontran atteignit le jeune comte sur son escu, si
» qu'il le faussa tout outre, et le comte le frappa si
» impétueusement, que ni escu, ni harnois ne
» purent empêcher qu'il ne lui passât la lance tout
» au travers du corps, et l'abattit de son cheval par
» terre. Lors le comte descendit et lui coupa la teste,
» laquelle il présenta au roy qui l'accepta de bon
» cœur et fut très joyeux, comme s'il lui eût été fait
» présent d'une cisté. La comtesse fut soudain mise
» en pleine délivrance, laquelle humblement re-
» mercia le roy, et puis vint devant tout le monde
» baiser et accoler de bon cœur son filleul, auquel
» le lendemain, en récompense du très agréable
» service qu'il lui avoit fait, lui donna par la vo-
» lonté du roy, la seigneurie de Chasteau-Landon
» et plusieurs beaux fiefs et chastellenies en Gasti-
» nois, desquels ledit comte dès-lors en fit au roy
» hommage. Et elle vécut religieusement en jeus-
» nes, prières, ausmônes et œuvres vertueuses le
» reste de ses jours.

» C'est à savoir si premièrement ou après, elle ne
» fit à son filleul quelque petite courtoisie de son
» corps, pour telle obligation de vie et d'honneur
» qui ne se pouvoit récompenser si bien par cette
» donation de son bien, comme par un honneste
» amour et belle charité de sa chair : et quel mal

» pour cela ! le refus en fust été par trop ingrat. »

Ceux d'entre nos lecteurs qui ont une bibliothèque, pourront trouver le volume auquel appartient la feuille que nous venons de transcrire.

Le Vampire.

On a long-temps douté de l'existence des vampires. Le savant Don Calmet, qui n'en doutait pas, a très régulièrement écrit leur histoire. De nos jours, un poète célèbre, lord Byron, a fait un poème dont un vampire est le sujet. Je viens, après l'historien et le poète, ajouter à la masse des preuves qui doivent forcer l'incrédulité, quelques détails non moins certains qu'effrayans sur les ravages d'un vampire actuellement existant parmi nous.

Celui dont je vais parler semblerait avoir fourni à lord Byron les traits principaux par lesquels il caractérise le sien ; il est comme ce dernier avide des pleurs de la beauté et de l'innocence ; il aime à faire succéder la pâleur du plus affreux abattement aux roses de la santé, aux doux priviléges de l'âge. La tristesse et le désespoir pénètrent avec lui dans le sein des familles. Il ne tient aucun compte des plus saintes affections de la nature ; les gémisse-

mens douloureux d'un père ou d'une mère le trouvent inflexible, il brise sans pitié les plus doux nœuds.

Tantôt il sème ses poisons dans l'ombre du mystère, tantôt, ravisseur audacieux, il ose dire : celle-ci est à moi et n'appartient plus à la terre; elle est fiancée au tombeau !

Il égare ses victimes avant de les frapper. Atteintes d'une subite frénésie, on les voit se dépouiller elles-mêmes des ornemens de la jeunesse, et vivantes assister à leurs funérailles.... Des regrets surviennent, il est trop tard, les liens de ce funeste et détestable engagement se resserrent, il faut demeurer et périr avec la conscience de toute l'horreur d'un pareil sort.

Il les retient captives dans divers repaires que la multitude fascinée regarde de loin avec respect. Toutes ne sont pas esclaves, car celles dans le sang desquelles la morsure du vampire a injecté ses poisons, irrévocablement dévolues à un éternel sacrifice, promènent aux yeux des hommes surpris les témoignages vivans de l'empire redoutable du monstre. Elles errent souvent dans les cités avec l'appareil d'un vêtement funéraire, et comme ces fantômes qu'une imagination en délire peut rêver

quelquefois, elles n'ont plus rien d'humain qu'une fugitive apparence. Elles n'articulent aucun son; leurs yeux éteints regardent perpétuellement la terre où les prémices de leur existence sont déjà ensevelis; et si l'une d'elles vient à frapper le sol dans sa chute, les autres s'éloignent avec insensibilité; un faible mouvement de leurs lèvres indique seul qu'il y a encore quelque sentiment de la vie là-dessous.

Telles sont les victimes du vampire. Pour lui, armé d'une force immense, d'une activité égale à son insatiabilité, ardent à la proie, jour et nuit il veille et travaille pour recruter cette légion de victimes dont la mort dégarnit les rangs avec une inconcevable rapidité; point de cité, point de climat européen peut-être qu'il ne soumette à cet inhumain tribut. Naguère il ramenait des victimes des monts de l'Helvétie. Dans les plaines de la Neustrie il a moissonné avec un égal succès, et dans mille autres endroits encore. Mais Massilie et la ville de Sextus retentissent surtout du bruit de ses ravages. Cent familles, dans la contrée, lui redemandent la vierge qui était des siens la gloire et la consolation. Le jeune homme pleure une épouse qu'il s'est vu ravir au pied de l'autel où ils allaient prononcer leurs sermens; ou bien c'est une sœur chérie qui cause ses regrets; d'autres fois une mère; car quoique le vampire re-

cherche de jeunes victimes, il ne dédaigne jamais de retenir ce qui vient grossir son troupeau.

Comment ce redoutable ennemi de la vie subsiste-t-il parmi les hommes? Il subsiste en vertu de cette noire magie qui lui permet de revêtir des formes imposantes et révérées. Il ne dit pas aux victimes qu'il abuse: Venez pour sanctifier mon nom et accréditer mon institut. Il leur dit: Immolez-vous à Dieu, méprisez les triomphes d'une beauté périssable, fuyez le monde et ses dangers, devenez les épouses bien aimées de votre divin maître.

Ainsi c'est au nom de l'Éternel que se consomment tous les jours d'aussi barbares sacrifices. Je vois des mères en pleurs, des pères disputant avec indignation leurs filles aux séductions funestes du vampire, et les lois sont impuissantes, muettes, contre des maux aussi inouis, et il faut graver sur les portes de l'horrible séjour: Plus d'espérance!

Si une clameur soudaine et unanime partait de toutes les maisons affligées, peut-être.... peut-être la loi lèverait un bras secourable et laisserait tomber sa massue sur le vampire.

Poulipatre et André.

Fragment d'un Roman inédit.

POULIPATRE.

Tu es éperdûment amoureux?

ANDRÉ.

Il est vrai.

POULIPATRE.

Il faut que ta Thérèse soit bien séduisante!

ANDRÉ.

Tu ne peux te figurer sa beauté ni ses vertus.

POULIPATRE.

Ses vertus ! . . . Tu épouseras cette femme quand nous te l'aurons rendue ?

ANDRÉ.

Sans doute : le bonheur de l'avoir pour épouse comblera tous mes vœux.

POULIPATRE.

Voilà le mal : il est triste en effet que les hommes les plus dignes d'intérêt soient conduits à finir par cette sotte folie qui les charge de misères en les couvrant le plus souvent de ridicule. Il est déplorable qu'une aussi charmante illusion que celle de l'amour finisse nécessairement par les triviales angoisses du ménage. Mais ce qu'il y a de pire, selon moi, c'est de s'exposer si légèrement à mettre au monde des malheureux. A la manière dont la stupide atrocité du génie social de notre âge traite l'homme, je trouve affreux, pour tout être pensant, de procréer, pour fournir de la matière à la cruauté de ses expériences, et à l'inutile vanité de ses observations.

ANDRÉ.

Eh quoi ! le temps où nous vivons n'est-il pas in-

comparablement préférable aux siècles qui l'ont précédé?

POULIPÂTRE.

Peut-être : mais quand même je te l'accorderais, pourrais-tu me montrer des hommes heureux dans les liens de cet ordre social? Va, tous ceux qui veulent un peu de satisfaction les brisent. Quoi qu'en dise une morale systématique, une philosophie mensongère, cet ordre est si faux et si pervers, que tout homme avide de bonheur n'en obtient un peu qu'à force de transgressions de la plupart de ses lois. Entendons-nous, il n'est pas nécessaire d'avoir précisément mérité la corde ou les galères pour transgresser comme je veux le dire : que de prévarications honteusement criminelles échappent à l'action superficielle et grossière des lois ! Que de méchancetés souterraines, à l'abri des termes les plus imposans, minent cet édifice social. Dis-moi? qui te semble le plus digne du supplice, qui fait le plus de mal, du misérable lorsque poussé par le besoin il viole brutalement le droit de propriété, ou du magistrat inique quand, pour complaire à la puissance et faire son chemin, il fait pencher la balance fatale contre le bon droit et la vérité?

J'ai vu bien souvent des juges cent fois pires que les misérables qu'ils envoyaient froidement à l'écha-

faud. J'ai souvent assisté à ces sanglans débats où la curiosité d'un public aussi inhumain que stupide se repaît des tortures préparatoires d'un accusé : où l'horrible férocité des indignes organes de la justice jouit de l'inégalité d'une lutte odieuse entre des ruses d'argumentation dignes de l'enfer, et une impuissance de pensée et de parole, partage ordinaire de l'homme du peuple. Oh ! qu'en de pareils momens, ému d'indignation, j'aurais voulu voir des langues de feu, tombant au travers de la sacrilége enceinte, venir au secours de ces infortunés !

Riez.

Riez, où je suis né, est une petite ville de la haute Provence, assez inconnue et ignorée malgré les vieilles prétentions de ses habitans à une illustration passée. Les plus érudits de l'endroit parlent avec complaisance de son ancien titre de chef-lieu de colonie romaine ; ils citent Fauste, l'un de ses évêques, bel esprit ; ils se vantent des deux conciles qui y furent tenus dans les premiers siècles de l'Eglise, et font remarquer aux étrangers quelques beaux restes d'antiquité étonnés de se trouver là. Ceux, et c'est le plus

grand nombre, dont l'instruction ne s'élève qu'au dictionnaire géographique, allèguent les deux ou trois lignes par lesquelles Vosgien signale dans son livre comme une jolie petite ville cette chétive bourgade qu'il n'avait probablement jamais vue. A la vérité, s'il est permis à un géographe de déterminer, du fond de son cabinet, le gisement des côtes qui sont à deux mille lieues de distance, l'auteur d'une compilation semblable, destinée aux ignorans, peut à plus forte raison se contenter de voyager dans les relations d'autrui.

Soyons justes pourtant, la soi-disant ville de Riez, pour qui ne la verrait qu'en perspective avec ses jolis coteaux couverts d'oliviers et de vignes, ses deux petites rivières roulant leurs petits flots bruyans et limpides sur un lit de cailloux éclatans de blancheur, entre de vastes prairies dont malheureusement de fréquens orages ont un peu dégarni les bords, sa chapelle patronale de St.-Maxime au sommet d'une colline dominée elle-même par un amphithéâtre de collines bleues, ses quatre colonnes antiques à quatre cents pas au-dessus du confluent des rivière d'*Auvestrer* et de *Colostre*, noms magnifiques et sonores dont de grands fleuves pourraient être jaloux, la ville de Riez, dis-je, serait encore un sujet digne du crayon du paysagiste. Celui qui commencerait ou achèverait une tournée dans les Alpes par le département des Basses-Alpes, dans le-

quel figure la cité de laquelle nous voulons donner une idée, s'y arrêterait sans doute un jour, et ne manquerait pas d'aller passer un autre jour à deux lieues de là pour voir Moustiers, qui lui présenterait un site moins agréable, mais nécessairement plus romantique, avec ses roches pendantes sur le toit des masures qui composent la ville. La chute de divers filets d'eau qui finissent par se réunir en cascade pour arroser de riches prairies, a profondément sillonné ces roches caverneuses pendant le long cours des siècles, et deux choses dignes de remarque ajoutent au caractère du tableau. La première est une chapelle dédiée à la Vierge, qui paraît suspendue au flanc du rocher du côté gauche, et à laquelle on arrive par un escalier de cent trente-deux marches taillées dans le roc : la seconde est une chaîne de fer tendue d'une cîme à l'autre des deux pics qui dominent la bourgade. On peut par un temps très serein, lorsqu'on est sur la place, ou sur le petit pont jeté sur la cascade à l'entrée même de la ville, apercevoir cette chaîne qui, pareille à un filet de soie noire, coupe l'azur des cieux. Elle est en fer et ornée au milieu d'une étoile à seize raies de gueule. La tradition du pays en fait le produit du vœu d'un chevalier de la maison de Blacas qui la plaça dans cet endroit à son retour de la Terre sainte. Souvent, à l'entrée du printemps, on a vu de grands oiseaux voyageurs se reposer un moment sur cette chaîne

et l'ébranler en battant de leurs ailes et en saluant les Alpes de leurs cris.

Riez, comme toutes les anciennes résidences seigneuriales, a bien changé depuis la révolution. Il y avait un évêque jadis, et beaucoup de noblesse parmi laquelle deux ou trois noms historiques se faisaient distinguer. Cette noblesse était peu riche en général. Ce qui en reste maintenant, là comme partout en France, recule chaque jour devant l'ascendant d'une bourgeoisie enrichie par le commerce, ou quelqu'une des mille autres causes sorties de ce grand bouleversement social à-la-fois si destructeur et si fécond, que l'on a nommé la révolution française.

MORALE, PHILOSOPHIE,

ÉCONOMIE SOCIALE,

CORRESPONDANCE, ETC.

Quatrième Partie.

La Société.

La société humaine est à refaire. Ceux qui ne prennent pas le fracas industriel, le luxe et les pompeuses apparences, pour des signes évidens de prospérité; ceux qui ne voient qu'une consécration déguisée de la servitude dans le principe qui fait découler de la possession et de la richesse toutes les capacités politiques; ceux qui observent dans tous les rangs les misères réelles de l'individu, masquées par l'agitation fiévreuse de la multitude, ceux-là sentent profondément que nous ne sommes pas bien; que nous ne sommes pas dans la véritable

voie, et ils ne sauraient se payer de cet adage vulgaire : *ainsi va le monde.*

Mais ni nous, ni nos enfans, ni nos petits-neveux ne referont la société. Quelle est donc notre fonction dans cet âge présent où nous vivons? Je ne sais. Elle est apparemment d'amasser les matériaux, puisque la construction de l'édifice ne saurait nous appartenir. Les matériaux sont les expériences; ainsi nous ne travaillons qu'à multiplier les probabilités et les doutes : le triage des vérités se fera plus tard. Résignons-nous à sérieusement mourir au milieu des décombres, puisque nous sommes venus dans le moment de la crise. La crise sera longue et laborieuse, et l'histoire des générations qui auront comblé cet intervalle pourra se résumer avec ces deux mots : *souffrance et travail.*

La nature opère en grand dans la succession des temps, comme dans l'espace, et elle tient peu de compte de l'ardeur de nos fatigues et de l'impatience de nos vœux. L'homme se dit son enfant de prédilection, de même qu'il s'intitule aussi son roi. Majestueuse sottise! L'homme est son ouvrier, son esclave chétivement salarié. Si la perfectibilité indéfinie est quelque chose de mieux qu'une orgueilleuse chimère, il faut convenir du moins que

c'est un privilége bien coûteux, et d'un bénéfice bien tardif à recueillir.

Depuis quarante ou cinquante siècles, les troupeaux humains, qui s'appellent nations, inondent de leur sang et de leurs larmes les routes de la détresse et de l'erreur. Vainqueurs ou vaincus, conquis ou conquérans, mais toujours opprimés par les forces mêmes qu'ils portent en eux, et dupes de leurs vertus autant que victimes de leurs vices; abrutis par l'imposture dont la place est toujours sûre et à part dans cette nature humaine si croyante et si peureuse, les peuples n'ont encore, en science sociale, ni dogmes sûrs, ni exemples non contestés et bien concluans. On n'est d'accord sur rien, après deux mille ans de controverses, et l'on dispute encore en économie politique, en religion, en gouvernement, en littérature et même en médecine.

Il est une antiquité qui nous paraît belle et merveilleuse, et quand nous parlons de vertus et de liberté, nous donnons volontiers à ces abstractions sublimes les vêtemens qu'un héroïsme un peu farouche portait dans Athènes ou dans Rome. Bizarre condition de l'homme, que pour lui le bonheur et l'innocence soient toujours dans le passé ou dans l'avenir!

Et pourtant, à qui regarde les choses attentivement et de près, la supériorité de l'antiquité ne semble encore qu'un mensonge convenu. Il y eut de grandes vertus individuelles, des gloires immenses; mais la dignité et le bonheur de l'espèce s'évanouissaient au profit de l'apothéose philosophique de quelques-uns. Après tout, cette liberté inhumaine, ce patriotisme sanglant, dont les fantômes classiques nous ont séduits, s'élevaient sur la servitude et l'abjection des masses. Quatre cent mille esclaves dans la petite province d'Attique acquittaient l'indépendance de trente ou quarante mille citoyens. Ceux-là du moins étaient-ils libres, étaient-ils heureux? Peut-être. Toutefois quelle liberté que celle qui bannissait Aristide, faisait boire la ciguë à Socrate, et refusait la sépulture à Phocion.

A Sparte, les choses étaient pires. A Sparte, il y eut encore plus d'âpreté dans la vertu patriotique. Les femmes y étonnaient la nature par la fierté de leur abnégation maternelle. Mais d'ailleurs, et au dire d'Alcibiade, si les Lacédémoniens affrontaient la mort avec tant de gaîté dans les batailles, c'est que dans leur *couvent guerrier* la vie était trop dure. Toutefois, prenons que ce ne soit là qu'un bon mot; car ce spirituel et bel Athénien, qui s'entendait si bien à tirer parti de la vie, n'était certes point un lâche; et je ne connais pas d'homme de

résolution qui ait été plus brave jusqu'au dernier moment, je n'en ai point vu tomber de meilleure grâce sous les coups les plus capables de déconcerter l'intrépidité, ceux de la trahison dans l'hospitalité.

A Sparte, la loi sévère enveloppait d'un réseau de fer toute la vie de l'homme. Ses momens, ses pensées, appartenaient sans distraction à l'état; il fallait qu'il dérobât avec subtilité, à cette surveillance jalouse, même les courts instans qu'il pouvait consacrer à la tendresse conjugale. Les épanchemens de la paternité pour lui n'existaient pas. Chez les Romains, d'ailleurs brigands s'il en fut, même inquisition des rélations privées, même sacrifice des affections à la liberté. Brutus immole ses fils; Manlius-Torquatus fait décoller le sien, pour une simple infraction à la discipline militaire. On sait ce que fut, dans les austères commencemens de cette maîtresse du monde, l'institution de la censure publique. Aux yeux perçans de la censure, toutes les maisons étaient de verre, et qui le voulait ne se dépravait et ne se détruisait pas à sa fantaisie; rare bonheur dont la civilisation et l'espèce de liberté qui convient à nos temps modernes nous font parfaitement jouir.

C'est ainsi, par l'abandon absolu de toute liberté privée, que s'achetait la liberté politique. Le ci-

toyen tuait l'homme, et la famille c'était l'état. Nous sommes donc bien ridicules quand nous nous avisons de parler grec ou romain en matière de liberté. C'est un vicieux résultat des fréquentations studieuses de notre enfance, mal qui disparaîtra, s'il plaît à Dieu, quand les enfans ne liront plus que des livres taillés sur le patron de l'histoire de France du sage père Loriquet, jésuite de son métier.

Parler de droit de cité, de droit de suffrage, de la qualité de citoyen, traiter, en un mot, de liberté dans le genre antique, c'est ne comprendre ni l'antiquité, ni l'âge où nous sommes. Nous ne pouvons aucunement être libres à la manière de ces peuples fameux; nous frémirions si leur liberté se présentait à nous avec ses volontés rigoureuses. Autant vaudrait faire entrer la Pallas de Velletri dans le magasin de la modiste du jour.

Malgré les plus imposantes proportions dans les vertus publiques, les anciens ont eu bien peu de réelle liberté, et surtout bien peu de félicité sociale... Et pourtant nous sommes des mendians auprès d'eux.

Ce qui m'échappe vous indigne sans doute, ami lecteur, peut-être partisan des velléités généreuses de notre temps. Mais dites-moi : quel rapport de nous à ces hommes qui méprisaient,

dans leur admirable fanatisme pour la patrie, et pour complaire à ses dieux protecteurs, je ne dis pas l'or, je ne dis pas la puissance et la renommée, ce bien dont ils étaient tant amoureux; mais la douce et sainte paternité, mais les plus tyranniques affections du cœur? Quand un fonctionnaire, chez nous, prévarique au profit du pouvoir, ses amis, et même des amis de la liberté, disent: *Il a une famille;* dès-lors tout est légitime. Il n'y a pas de lâcheté qui ne s'excuse parce qu'un homme a pris femme, et que, selon la loi de nature, il en a eu des enfans. Les peuples de l'antiquité ne mettaient jamais l'intérêt de la famille en avant; ils ne parlaient de femmes et d'enfans que le glaive à la main, quand il fallait combattre: ce qui était pour eux un motif de vivre glorieusement, en est un pour nous de vivre à tout prix.

Il est bien d'autres différences qui devraient nous inviter à la réforme de la terminologie politique que nous devons aux anciens. Par exemple, leur égalité était, selon ce qu'ils entendaient, une égalité de privations et d'austérités; celle que nous réclamons est une égalité de jouissances. Un républicain d'alors disait à son voisin: « Tu ne seras pas plus que moi. » Un républicain d'aujourd'hui dit: « Je serai autant que toi. » Ce qui n'est nullement la même chose.

Je n'ignore pas qu'un tel rapprochement est assez stérile, et d'ailleurs peu nouveau. Tout le monde, me dira quelqu'un, sait bien que nous ne sommes ni Grecs ni Romains. — Et que sommes-nous? des Français, des Anglais, des Espagnols, des Italiens, des modernes enfin. — Et que veulent tous ces gens-là? ils veulent liberté, égalité et bonne chère pour tous. — Vraiment! que donneront-ils pour ce double trésor, liberté, égalité? Eh! mais, ils paieront les impôts, et iront à l'Opéra chacun dans leur langue. Quelques pauvres diables mourront tout aussi positivement que les trois cents aux Thermopyles, bien qu'avec moins d'illustration; cependant nos Léonidas resteront sur pied et se porteront fort bien.

Vous voudriez de la liberté, hommes modernes, hommes cupides et pusillanimes? Vous n'avez besoin que du mouvement industriel, il ne vous faut que la navette du tisserand. Travaillez, nations de castors; tirez vanité de votre marchandise; croissez et prospérez dans vos villes transformées en bazars splendides et perpétuels; achalandez vos boutiques; adorez le *veau d'or;* ruinez-vous à la bourse ou dans le boudoir des Phrinés; et puisque vous voulez toutes ces choses, esclaves que vous êtes, rampez tranquillement, rampez... Mais, par tous

les dieux ! n'affligez plus du bruit de vos déplorables et honteuses contradictions les tombeaux de ceux qui sont morts pour des croyances que vous n'avez pas.

Fatalité organique.

Existe-t-il des penchans naturels, indomptables? La puissance de l'éducation est-elle négative pour certains individus? Faut-il enfin reconnaître une sorte de fatalité organique, destructive de toute liberté morale pour les infortunés qu'elle opprime? C'est une grande difficulté. Cependant le scalpel anatomique d'aujourd'hui, instrument que l'expérience a prodigieusement affilé, l'aurait, dit-on, tranchée. La moderne physiologie se vante de singulières découvertes, et prétend nous faire toucher au doigt les causes matérielles de ces fréquentes anomalies, tantôt affreuses, tantôt déplorables, que la simple observation suffit pour constater.

L'homme, il n'en faut pas douter, est un com-

posé de deux principes, ou du moins tous les actes de sa volonté sont soumis à l'empire de deux mobiles très contraires et également mystérieux. A l'un appartiennent toutes les inspirations de dévouement et de sacrifice, toutes les déterminations généreuses: c'est le plus noble des deux. A l'autre toutes les combinaisons de l'intérêt personnel, depuis les puérilités d'une vanité misérable, jusqu'aux suggestions empoisonnées de l'orgueil, et aux desseins les plus noirs d'une ardente personnalité. Tantôt inspirée par le bon principe, tantôt subjuguée par le mauvais, la vie des meilleurs des hommes est une oscillation perpétuelle de vertueuses résolutions et de coupables chutes. Le juste, dit l'Ecriture, pêche encore sept fois par jour. Le juste! c'est-à-dire celui qui aurait surtout le droit d'enseigner la vertu par ses exemples, et de la prêcher dans ses discours. Sept fois! voilà, pour les plus fiers, de quoi devenir humbles, s'ils voulaient y songer.

Pour en revenir à cette nature mixte de l'homme, à cette loi générale de biduité ou de dualité de son être, ne pourrait-il se faire qu'elle souffrît des exceptions? Il se trouve des sujets tellement dominés par une mauvaise nature, si exclusivement enclins au mal, et si infailliblement pervers, que l'instinct moral, il est permis de le croire, la raison, l'humanité, la conscience, sont des mots privés de toute

signification pour eux. Ils ont appétit du mal ou du crime, comme le reste de leurs semblables en a horreur; leur convoitise violente et féroce, en présence de l'objet qui l'allume, n'est qu'à peine réprimée par les redoutables images de la mort et de l'échafaud. Du reste, point de lutte intérieure, point de trouble ni de combat. La conséquence inévitable de cette défection complète du sens moral, est l'impossibilité du remords.

Cependant, la philosophie la plus exigeante dans son humanité, ne réclamera jamais, pour de tels êtres, les exceptions que nos lois admettent en faveur des aliénés. Chez ces derniers, la faculté de vouloir logiquement est totalement suspendue : chez les autres, elle n'est que pervertie dans son principe : les déductions des uns sont affreuses, mais régulières; les autres ne raisonnent pas.

Il me semble donc que l'on pourrait, sans inconvénient, accorder aux inductions physiologiques tout ce qui leur revient d'autorité légitime sur cette matière. Elles n'établiront jamais que des omissions ou des erreurs accidentelles de la nature. L'influence la plus absolue de l'organisme sur la destinée de l'individu, ainsi présentée dans la mesure d'une simple exception, cesse d'être alarmante pour la morale, et ne doit plus révolter les partisans du spiritua-

lisme dogmatique. Entre les doctrines les plus contraires, il faut bien un point de conciliation pour la pratique : or, le matérialisme et le spiritualisme se concilient, dans un égal aveu de la nécessité de certaines règles, fondement de l'ordre social. Ces règles sont des lois. On ne vous demande pas de les modifier dans l'intérêt des êtres mal organisés.

Ainsi, quand même il serait démontré que la proéminence ou la dépression de certaines parties de la calotte osseuse peut faire qu'un homme soit intelligent ou stupide, sage ou fou, chaste ou luxurieux, qu'est-ce que cela ferait aux principes qui régissent la société? D'autres, qui ont aussi leurs expériences, prétendent qu'un mode particulier d'irritabilité du tube intestinal peut faire un Marat ou un Carrier : ils citent des observations très frappantes ; mais qu'est-ce que cela fait à la morale? Tous ces faits anatomiques réunis, qui ne constateront jamais qu'une loi d'exception de la nature, empêcheront-ils que l'intelligence soit reine et doive s'efforcer de triompher du penchant vicieux, bien qu'elle ne puisse toujours sortir victorieuse de cette lutte? En sera-t-il moins vrai que l'homme est communément modifiable et perfectible? Qu'un brigand, un assassin, s'avisent de dire qu'ils ont cédé à la vocation la plus impérieuse en embrassant leur affreux métier ; si vous êtes magistrat, les

tiendrez-vous pour dignes d'absolution sur le vu de leurs bosses fatales? Non, sans doute; gardien de la société, vous saurez ce que le soin de sa conservation vous prescrit, et vous enverrez les criminels au supplice, laissant à la justice divine le soin de leur tenir compte des vices de leur organisation.

Telles sont les réflexions assez graves que je faisais à propos d'un roman, c'est-à-dire de la tragique histoire d'Olivier Brusson et de Réné Cardillac, personnage principal. Cardillac est un exemple de cette perversion native des organes dont je parlais tout-à-l'heure; et la passion qui lui fut imposée, par un funeste hasard, dès le sein de sa mère, est aussi étrange et bizarre que frénétique: elle est pourtant de la famille des plus viles cupidités. Ainsi, Cardillac n'est point un noble héros de la fatalité dramatique; ce n'est point un ange déchu, adressant aux dieux qui l'ont précipité un reproche plein d'amertume; ce n'est pas même un magnanime brigand, tel que le Corsaire de Byron ou ce Jean Sbogard de Nodier, qui fut lu, a-t-on dit, jusque sur le rocher de Sainte-Hélène, et fit éprouver des émotions à cette autre grande et trop véritable victime de la fatalité. Cardillac n'est qu'un scélérat vulgaire; mais l'histoire de ses crimes est environné de tout l'attrait d'un mystère singulier. Terrible, inconnu, il jette la terreur dans Paris. Ses coups sont à-la-fois

si multipliés et si inévitables, qu'ils font supposer l'existence d'une bande nombreuse d'assassins.

La police lance tous ses suppôts, multiplie ses recherches; peines perdues: l'exterminateur invisible frappe toujours ses victimes au cœur; elles expirent sans pouvoir donner des renseignemens. On l'a poursuivi quelquefois, mais les murs les plus solides s'ouvrent devant lui et se referment sur ses traces. Le scélérat a, pour le moins, pactisé avec l'enfer.

Il succombe enfin parce qu'une fois son adresse homicide l'a trahi et le coup qu'il devait porter le frappe lui-même. Transporté expirant dans sa maison par Olivier Brusson, il meurt en lui révélant le secret de son affreuse existence. Il meurt avec la réputation d'un honnête homme; et Brusson, accusé d'avoir assassiné Cardillac, est en outre chargé de tous les crimes de ce dernier. Il se tait, il se résigne. Cet extraordinaire dévouement s'explique par l'amour de ce jeune homme pour Marguerite, fille de Cardillac. C'est un ange de beauté, de vertu, qui, vous le présumez bien, lecteur, n'a pas reçu les horribles confidences de son père.

Ainsi deux êtres intéressans sont entraînés dans la mauvaise destinée de Cardillac. Leur innocence

pourrait être constatée; malheureusement ils sont tombés sous la main du président La Reynie. Tous les efforts de leur protectrice, mademoiselle de Scudéry, qui faisait excuser ses ridicules littéraires par tant de bonté et d'élévation d'âme, viennent échouer devant l'inexorabilité froide et systématique de l'homme à toque rouge. La Reynie est un de ces magistrats comme il n'en est plus de nos jours, et qui font consister l'habileté suprême à ne jamais croire à l'injustice des apparences; pour qui toute accusation criminelle doit porter un bénéfice de sang. A part cela, M. de La Reynie est le plus aimable robin du monde; et pour tout dire, il est homme de cour. Scélérat aux mœurs élégantes, et bourreau parfumé, il signe d'iniques arrêts de mort en se jouant parmi les riens d'une galanterie badine; il foule le luxe de ses tapis d'un pas superbe en disant aux sbires: « Allez, et qu'il soit torturé. »

Marguerite sollicite du roi lui-même la grâce de son amant, et ne peut l'obtenir. Elle porte ses pleurs et son désespoir, avec sa beauté vierge encore, chez le président La Reynie, qui lui promet tout pour tout obtenir d'elle. Ce douloureux sacrifice de sa pudeur s'accomplit inutilement; Brusson n'en est pas moins immolé. Son supplice ne sert qu'à

donner plus de piquant et de saveur à la profanation de son amante.

Il y a un remarquable talent d'expression et de peinture dans les détails de ce roman ; il y a beaucoup de vérité dans l'ensemble du drame, puisque des scélérats armés du pouvoir y triomphent. Voilà pour la moralité de l'œuvre. Vous appelez cela une moralité, me dira-t-on ? Eh oui ! ami lecteur : puisque c'est ce qui justifie la citation qui sert d'épigraphe au livre, citation empruntée à Shakespeare, lequel disait fortement et naïvement les choses comme elles sont :

« Celui qui bâtit son espérance sur la justice humaine, ressemble à un matelot ivre au haut d'un mât et prêt à tomber dans les entrailles dévorantes de l'abîme. »

La comparaison sent la Tamise, mais elle est bonne.

Rome sous les Empereurs.

Le peuple prodigieux qui s'intitula Roi du monde, et qui, pour exprimer la dignité de sa puissance, inventa ce mot de *Majesté* devenu l'appellation symbolique des rois, semble avoir reculé dans tous les sens les limites de la nature humaine. Extrême dans le bien, excessif dans le mal, ses vertus avaient été d'une hauteur écrasante, sa dépravation fut gigantesque. Si le vice pouvait faire absoudre sa bassesse par l'audace de sa manifestation et par la pompe de ses infamies, le vice même dans Rome aurait eu sa grandeur et le crime sa majesté.

C'est un terrible revers de médaille pour Rome chaste républicaine, que Rome sujette prostituée des empereurs. D'un côté tout ce que peuvent l'a-

mour de la gloire et le culte de la patrie, de l'autre tout ce que peuvent une oppression sans frein, une corruption sans mesure, et une patience sans terme. Cependant la marche de cette dégradation étonnante n'est point progressivement régulière et arithmétiquement accélérée. Il y a des suspensions, des retours; il y a même rivalité et combat entre les sentimens généreux et les résignations abjectes. L'empire tout entier adore en frémissant Tibère; cependant les peuples se précipitent sur les traces d'Agrippine, et partageant son deuil, embrassent en pleurant les cendres de Germanicus.

Des hommes très grands et justement signalés comme les dignes *représentans de la nature divine* brillent de loin en loin parmi la foule des scélérats qui se disputèrent, à main armée, le trône du monde. Mais comment de si éclatantes vertus sortaient-elles de temps en temps du sein de cette corruption profonde? Comment les mêmes époques, les mêmes lieux et les mêmes institutions ont-ils pu produire les deux Antonin et Trajan, Caracalla, Héliogabale et Commode? Ce peuple si plein de vénération pour de grands hommes, comment se passionnait-il de même pour des maîtres avilis? On dirait qu'il y avait deux nations dans l'empire; et que, changeant alternativement de rôle, quand l'une se taisait, l'autre reprenait la voix. La solution de ce

problême eût été digne d'un historien philosophe, si toutefois ce n'est pas le simple fait des différences individuelles et des penchans bons ou mauvais agissant avec une égale liberté et une pareille énergie dans l'espace illimité du souverain pouvoir.

Il n'y avait plus de barrières, plus de garanties; le glaive s'était substitué aux lois, et la puissance impériale n'avait d'autres bornes, pour les mauvais princes, que celles de leur imagination, et pour les bons, que celles de leur respect volontaire pour l'humanité et pour les dieux. Ainsi ces derniers étaient des mortels divins; et les autres.... les autres, quand il a fallu les peindre, leurs historiens ont commencé par demander pardon à la postérité!

Et cependant le spectre de la vieille Rome subsistait; l'empire s'était habillé des lambeaux de la république. Il y avait des consuls; on parlait de tribuns; la servitude parodiait sérieusement la liberté. Le pouvoir suprême lui-même ne s'était appelé *impérial* que pour éviter d'être *royal*. Il s'était d'abord présenté comme une magistrature sur-ajoutée aux autres sans les violer. Les institutions antiques conservaient une existence nominale; le peuple se payait de mots, incapable et indigne depuis longtemps des choses qu'ils signifiaient. On écrivait encore en tête des actes publics, la *République*, lors-

qu'il n'y avait plus de patrie commune, lorsque l'empire était dévoré tout entier par les effrayantes dilapidations des empereurs, lorsque la *Cité* était partout en poudre, et que les provinces ne restaient plus soumises à Rome que par l'effet même de leur épuisement.

Depuis Othon et Galba, c'est l'épée qui fit et défit les empereurs, c'est la sédition qui présentait des maîtres au monde. Les premiers usurpateurs de la liberté publique avaient donné l'éveil à toutes les cupidités. Leurs successeurs enseignèrent aux soldats à vendre l'empire, et d'autres finalement leur révélèrent que la présence de Jupiter protecteur, du Jupiter-Capitolin, n'était pas nécessaire à la consécration de la suprême puissance; qu'un empereur se faisait partout. Dès-lors chaque armée eut le sien; et dans cette confusion anarchique, on vit tantôt trois, tantôt six, et même jusqu'à trente empereurs ou tyrans à-la-fois. Les plus fermes, parmi ces princes, reçurent les lois d'une milice turbulente; et après avoir triomphé de leurs rivaux, se virent obligés, comme Septime Sévère, de solder comptant leur victoire aux brigands stipendiés, mais braves, qui avaient vaincu pour eux. Avec les prétoriens avides de largesses, avec la plèbe abjecte et servile vivant d'aumônes et allant chaque jour, la sportule à la main, chercher, sous les fastueux portiques des

grands, d'humiliantes distributions de vivres, enfin avec la foule innombrable des esclaves et des gladiateurs, sans parler de cette caste patricienne cent fois plus lâche, cent fois, plus servile et plus avilie que le peuple lui-même, avec une telle composition sociale, quel ambitieux ne pouvait pas tout espérer? Quel scélérat avait quelque résistance à craindre?

Et comme tel était depuis long-temps l'état social dans Rome, depuis long-temps aussi elle avait réellement cessé d'être propre à la liberté. Avant Auguste, avant le premier des Césars, elle avait expérimenté toutes les horreurs de la plus détestable tyrannie. Parmi les vingt-trois coups de poignard qui percèrent le Grand-Jules, il en était plus d'un sans doute que la jalousie avait conduit, et non pas l'amour de la liberté. Aussi ce meurtre, sans opportunité, fut-il stérile pour la république qui passa tranquillement sous le joug du pusillanime Octave.

Voyez les Romains sous Sylla, et dites s'ils ont éprouvé quelque chose de pire sous leurs plus féroces empereurs? Dites, si jamais depuis, les délations furent plus homicides, les proscriptions plus vastes et les confiscations plus scandaleuses? Par une loi expresse il était alors permis à tout citoyen de tuer

celui qui aspirait à la tyrannie, et cependant on se taisait. On lisait tous les jours sur la plaque d'airain ou sur le papyrus fixé au poteau, la liste sanglante; on y trouvait les noms de son frère et de son ami, et l'on allait au temple adorer les dieux protecteurs de Sylla. Ce féroce dictateur ordonne des massacres avec une insouciance dédaigneuse, il écoute avec distraction les cris et les gémissemens élancés du sein du carnage: des dépouilles de ses victimes il enrichit des prostituées, des bouffons et des satellites; il trempe de sang ses débauches, et il règne tranquille, et il vit honoré! Nul fils ne se lève pour venger son père, nul citoyen ne s'éprend de l'ivresse d'une belle mort; nul ne vient troubler les voluptés du tyran de l'aspect d'un poignard inattendu! Et pourtant, dit un écrivain du dix-huitième siècle, l'on récitait encore sur les théâtres de Rome ces vers que Sénèque met dans la bouche du généreux fils d'Alcmène, Hercule, vainqueur des monstres et devenu l'égal des dieux:

Utinam cruorem capitis invisi diis
Libare possem! Gratior nullus liquor
Tinxisset aras; victima haud nulla amplior
Potest, magisque opima, mactari
Jovi, quam rex iniquus.

Il est vrai que Sylla fut un homme de génie, un grand homme; et il est beaucoup de mortels dé-

bonnaires qui se déclarent contens d'une oppression savante. Il est des hommes qui trouvent sublime cette supériorité d'âme d'un tyran qui n'accorde pas même sa colère à ses victimes, et qui agit sur les êtres vivans comme le géomètre constructeur sur les blocs inanimés. En effet, c'est une belle chose que de signer l'arrêt de mort de dix mille hommes en buvant frais, autour d'une splendide table, avec ses amis, et de passer, en badinant, le stylus ou la plume qui vient de tracer le sanglant arrêt, dans les cheveux de la belle courtisane qui folâtre auprès de vous! Il y a dans cette impassibilité tout-à-la-fois de la grandeur, de la grâce et du bon goût.... Sylla avait cette férocité de bonne compagnie qui s'assouvit et ne se fâche pas. Montesquieu lui a prêté des desseins généreux et des paroles éloquentes; mais le dialogue d'Eucrate n'est qu'une fiction insultante pour la vérité de l'histoire, insultante pour la morale universelle, et je dirai pour la pudeur publique. Il faut laisser leur lot tout entier à ces monstres qui ont massacré par vertu et tyrannisé pour faire trouver la liberté douce. C'est une odieuse dérision! Du reste que l'on ne vienne pas nous justifier le crime comme conséquence des grands et glorieux développemens du pouvoir. Que l'on ne vienne pas nous dire qu'il faut sacrifier la partie en faveur du tout. Je sens que je suis partie et me voilà bien déterminé à ne pas admirer qui me tue.

Tout homme doit, il me semble, sentir de même, et faire le même raisonnement. Que m'importent les masses et les générations à venir! *Ceux qui y seront*, disaient les anciens, *planteront les vignes.* Ne labourons pas des terres que la lumière du soleil n'éclairera peut-être jamais. Ne donnons pas accès à cette désastreuse logique qui justifie par l'excellence du but la perversité des moyens. La petite morale, selon Mirabeau, tue la grande. Mais cette grande morale n'est qu'une insolente prétention de l'orgueil humain, sur une portée providentielle qui n'appartient qu'à Dieu.

Du reste, je ne prendrai pas l'inhumanité et le calme épouvantable d'un cœur dépourvu de sympathie, pour le grand courage d'une âme héroïque. Depuis Néron jusqu'à Robespierre, la plupart des tyrans sanguinaires ont été sans courage personnel. Et quel est le plus féroce des animaux vivant dans les bois? Est-ce le lion, est-ce le tigre, est-ce l'hiène? Non, le plus féroce de tous est encore le plus rampant et le plus faible, c'est la fouine.

Heureusement pour la dignité humaine, les bains de sang ne rendent les scélérats qui s'y plaisent, ni plus forts, ni plus purs.

Philosophie morale.

Il me semble que j'ai nié quelque part l'utilité de la réflexion philosophique, je veux dire de la philosophie morale, et cet accès d'une aveugle ingratitude pèse sur mon cœur. Je ne puis disconvenir que je ne doive quelque chose à mes essais pratiques dans ce genre, et par conséquent aux maîtres de la science. Je ne puis imputer qu'à ma faiblesse native d'être resté bien au-dessous de ce point sublime d'élévation où le sage, insensible à la douleur comme au plaisir, ne désirant plus rien et ne craignant plus rien, est semblable aux dieux. Et non seulement ce degré de perfection est au-dessus de ma portée, quant aux forces, mais encore relativement à l'intelligence. Je ne conçois pas qu'une si parfaite indépendance morale soit compatible avec notre pauvre et si fragile organisa-

tion. Je révère toutefois les mortels qui trouvèrent en eux-mêmes de quoi en déclarer la possibilité.

Voici ce que je dois à mes études philosophiques: Un malheureux conduit au supplice, arrivé qu'il est au pied de l'échafaud, jette un coup-d'œil autour de lui, et partout il voit des instrumens et des ministres de mort. Le fer hérisse et garde toutes les avenues; la curiosité du peuple attend le sang, l'heure a sonné, il faut mourir. Alors l'infortuné se résout au trépas, et voulant le subir d'une façon généreuse, il relève avec fierté vers le ciel son front naguère abattu. Il regarde et salue la multitude barbare, et de loin adresse un tranquille sourire à un ami qui contemple, caché dans la foule, en ce moment funeste, des amitiés si déplaisantes au sort. Alors tous les ressentimens se taisent dans l'âme de l'innocent condamné, qui, jusque-là, avait appelé la foudre du ciel sur la tête de ses juges iniques. Tout entier au soin d'accomplir dignement cette dernière et sévère fonction de mourir, aucune autre inquiétude ne peut plus préoccuper son âme.

Ses traits ont repris toute leur sérénité et ses yeux brillent comme s'ils avaient long-temps encore à réfléchir la lumière du jour. Il est assuré dans tous ses mouvemens, et sa main court au-devant

de celles des exécuteurs pour les aider à le dépouiller de ses habits. S'il est jeune, bien fait et beau, il pourra même dire au bourreau, comme cet adolescent Scandinave : Prends-garde, je te prie, en me coupant la tête que mon sang ne vienne souiller mes tresses blondes. C'est-à-dire, que la philosophie m'a enseigné à faire de bonne grâce ma toilette de mort, et à poser proprement et avec résignation ma tête sur le billot. Que pourrait-elle de mieux, ne trouvant dans mon âme que de si faibles ressources? Pauvre gladiateur vaincu sous mes fers, je ne demande qu'à tomber dans l'attitude requise, à ne pas du moins exciter le mépris dans ces derniers instans où la destinée épuise sur mon sein ses flèches perçantes.

Il me prend envie de faire un traité de philosophie. Je distribuerai la matière sur un plan fort simple. Chaque chapitre aura pour sujet le développement d'une de nos si nombreuses misères; puis au bas, en manière d'annotation au texte, j'écrirai : *nécessité, nécessité, nécessité.*

Horace.

Quel que soit le charme que la lecture de ce poète offre à tous les âges, j'avoue qu'il m'a peu séduit, que je l'ai négligé dans ma première jeunesse. J'aimais bien sa manière heureuse de fondre les teintes sévères de l'inexorable destin et du trépas qui attend tous les mortels, dans les couleurs de la joie, du plaisir et de la quiétude présente ; mais il avait été le flatteur et l'excessif adulateur d'Auguste, et par là, il me semblait digne de mépris.

Je n'avais pas vécu encore, c'était la source de mon erreur. Je ne savais pas toutes les choses qui découragent de la vertu, et qui détruisent peu à peu un plan sévèrement combiné de conduite. J'attachais une grande importance à cette rapide et frêle

existence, qui en a maintenant si peu à mes yeux. Tous ces chants d'amour et de plaisir, ces hommages au Dieu du vin, me semblaient peu devoir être estimés le produit d'une intelligence élevée; et en lisant les épitres et les satires, je ne voyais dans ces vers si vantés par les lettrés de tous les âges, que des riens frivoles et qu'un badinage quelquefois heureux.

Mais douze ou quinze ans d'agitations, d'expériences et de malheur parmi les hommes, m'ont descendu de cet enchantement. Et je dis maintenant : sages sont ceux qui ne prennent dela vie et de toute chose que la superficie; car en toute chose sont l'amertume et le regret ou le dégoût.

Aimer, boire, se consoler par le baume de l'amitié, par les douceurs de la confiance intime, et dans le sein de l'obscurité et du repos, laisser négligemment couler ses jours, c'est peut-être tout ce qu'il y a de plus réel dans la philosophie qui s'occupe de la tâche difficile de diminuer la somme de nos misères.

Brutus avait défendu la cause de la liberté; il s'était raidi contre les obstacles, et avait voulu gouverner son esquif sur les orages de la vie, d'après les principes stoïques qui avaient marqué le point de son départ. Sa constance parut pourtant se bri-

ser à l'écueil de la journée de Philippes. Il leva vers le ciel ses yeux chargés d'un amer reproche, et dit en immolant son sang à la noble erreur objet de son culte malheureux : *ô vertu, tu n'es qu'un vain nom !*

Horace avait pu sentir tout ce qu'il y avait de grand dans une pareille vie et dans une telle lutte, lors même qu'elle était désavouée par le sort ; mais en voyant la perversité croissante de son siècle, il ne pensa pas que l'estime d'un tel âge, ni les hommages de la postérité que cet âge préparait, méritassent un aussi grand sacrifice. Il céda donc au torrent ; et se joua avec les chaînes de la servitude, pour s'en dissimuler la flétrissure. Il se couronna de fleurs, célébra la douce tyrannie du fils de Sémélé, et chanta les charmes de Lalugé ou de Lycimnie.

De la Fatalité.

Je sais bien que lorsqu'on dit la fatalité, on ne fait que mettre une difficulté à la place d'une autre, et multiplier l'obscurité par l'obscurité. Cependant des hommes sensés peuvent, en désespoir de toute explication, se servir de cette expression dans certaines occurences, sans que l'on ait droit, ce me semble, d'en conclure qu'ils sont athées ou matérialistes.

Ce qui est fatal, est ce qui devait nécessairement arriver. Et il est bon de remarquer que cette loi de nécessité, appliquée aux contingens futurs, embrasse, dans sa vaste action, les événemens heureux comme les événemens malheureux; quoique, dans l'acception commune, l'empire de la fatalité

ne se reconnaisse qu'aux choses funestes. Singulière illusion de l'orgueil de l'homme, qui prétend voir et sentir la main d'une divinité protectrice dans ce qui flatte ses vœux, tandis qu'il rejette hors de toute cause intelligente ce qui le blesse ou le contrarie.

Des théologiens ont appelé la fatalité prédestination. Ce dogme a été admis par beaucoup d'entre eux, parce qu'il ne répugne nullement à l'idée d'une justice providentielle. La difficulté consistait, pour ces théologiens, après avoir posé un principe qui détruisait la liberté de l'homme, à rétablir cette liberté pour rendre l'homme susceptible de mériter ou de démériter, digne du paradis ou de l'enfer. C'est de ce mauvais pas qu'ils n'ont jamais pu se tirer avec honneur, comme chacun le sait. Les plus subtils n'en sont sortis qu'en faisant de Dieu le tyran le plus inconséquent, le plus capricieux et le plus bizarre.

C'est pour calfeutrer le système théologique de la prédestination, que la grâce efficace, la grâce suffisante, et cinq ou six autres sortes de grâces, congruente, concomittente, etc., furent inventées. Ces mots si extraordinaires pour les générations d'aujourd'hui, ont beaucoup occupé nos aïeux et nos grands-mères; et il n'y aurait rien d'éton-

nant qu'ils fussent bientôt réintégrés dans leur ancienne considération, puisque des jésuites viennent de nouveau diriger nos femmes. Au surplus laissons les rêveries de Molina et de Jansénius, ce n'est pas de quoi j'ai le dessein de m'occuper.

Je veux dire qu'explicable ou non la fatalité fait peser toute sa désastreuse influence sur certaines destinées, tandis qu'elle accorde à d'autres une série de prospérités tout aussi peu d'accord avec les causes sensibles qui peuvent agir sur les affaires humaines. En d'autres termes, il y a des hommes très heureux et des hommes très malheureux, sans que l'on voie de proportion raisonnable entre la folie et le malheur des uns, entre la sagesse et la félicité des autres. Loin de là : il arrive souvent que l'homme prudent et circonspect échoue par les moyens et les conseils qui devaient le mener au port. C'est par cette raison que l'on n'a encore pu tracer une bonne théorie de la conduite de la vie; par cette raison que, dans les circonstances critiques, tout bien considéré, et quand le génie délibératif a épuisé ses lenteurs, les meilleurs esprits finissent par dire qu'il faut donner quelque chose au hasard : par cette raison que les Fléchier, les Bourdaloue, et quelques autres rhéteurs du siècle croyant, lâchaient toujours cette antithèse étourdie dans les funèbres panégyriques

de leurs héros : ne laissant rien à la fortune de ce que la prudence pouvait lui ôter.

La prudence ne peut donc pas tout ôter à la fortune ? L'aveu est précieux. Mais qui sait dans quelle mesure se fait ce partage entre la prévision humaine et la force des choses ? qui peut dire le poids qui reste aux circonstances non prévues ? qui oserait enfin déterminer la part d'influence que se réserve la fortune ?

Et qu'est-ce que la fortune ? c'est une autre appellation plus populaire et plus expressive de la fatalité, de l'aveugle destinée. Elle a pour sœur cette divinité sourde, inflexible et terrible, qui porte dans sa main sanglante des coins, du plomb fondu et des clous de fer. C'est elle que l'on retrouve au sommet ou à la base de toutes les théogonies de l'antiquité. C'est le *fatum*, le destin à qui, dans Homère, on voit humblement déférer le père des dieux et des hommes, le puissant Jupiter qui fait trembler le monde en fronçant le sourcil.

La fatalité, ou fortune, ou nécessité, préside aux vicissitudes des empires ; et de la même main qui démolit les trônes et brise les sceptres, elle dévide la trame de la vie la plus obscure. Tout l'Orient est imbu de ce dogme ; et quelquefois il redouble,

chez les Musulmans, l'énergie de certaines vertus. Un jeune Turc, nommé Eliézer, se comporta si vaillamment en un duel célèbre, qui eut lieu devant Amurath IV, que ce prince se l'étant fait amener, voulut savoir d'où lui venait un si riche courage. Or le jeune homme répondit, avec naïveté, qu'un lièvre l'avait instruit à se montrer brave à outrance, et à ne rien craindre. Un lièvre! c'est que le jeune Eliézer, étant à la chasse, n'avait pu tuer cet animal de quarante coups de flèches, quoiqu'il fût endormi, ni le faire prendre à ses chiens; ce qui le persuada de la force inévitable du destin.

Mais les Orientaux abusent de l'idée de la fatalité, en ce qu'ils en infèrent souvent l'inutilité de l'intervention de l'homme, et s'arment d'une stupide résignation contre des maux qu'ils pourraient repousser et vaincre. Le vice de leur raisonnement, à cet égard, tient à l'insuffisance de l'observation et de l'étude de l'homme. Tout ce qui est doit être, je l'avoue; mais les lois de l'organisation humaine sont au nombre des phénomènes qui emportent avec eux la prérogative de causalité. L'homme est agent principal. Les inspirations de notre nature doivent, si je puis m'exprimer ainsi, sortir leur plein et entier effet; or, agir et travailler pour nous asservir la matière et pour perfectionner la vie, agir pour trouver le bien et détruire ou prévenir le mal, est

une loi éternelle de notre nature, qui proscrit la paresse, l'ignorance et le découragement. Ainsi, par exemple, il ne doit pas être que, faute de quelques mesures sanitaires, le gouvernement du Sultan laisse ravager les Echelles du Levant par une contagion permanente.

On va me répondre: et pourtant cela est; j'avoue que cette réponse si simple renverse la barrière que je voulais opposer à l'invasion des mauvaises conséquences du fatalisme. Ce principe est comme tous les dogmes têtes d'un système: ils veulent tout ou rien.

Arrêtons-nous donc dans une route si périlleuse. Disons seulement, sans que cette assertion puisse préjudicier aux conventions sociales, ni mécontenter la Sorbonne, que c'est la fatalité qui fit chanter les oies du capitole, afin que Rome échappât au Gaulois victorieux, et devînt elle-même conquérante de l'univers.

C'est la fatalité qui sauva Alexandre des javelots ennemis dans la ville des Oxydraques, pour le faire mourir dans Babylonne, plein de vin comme une outre. C'est la fatalité qui, de Mazeppa, misérable esclave attaché pour périr sur un cheval indompté, fit, plus tard, un hetman des cosaques de

l'Ukraine, ennemi et vainqueur pour moitié de Charles XII. C'est la fatalité qui, rendant vains les avertissemens si souvent prodigués à Henri IV sur les sinistres complots d'une société puissante, fit, à la fin, succomber ce grand et généreux prince sous le poignard conduit par elle. Et n'est-ce pas encore la fatalité qui, au mépris de tous les documens de quatre siècles d'histoire, ranime et rajuste sur le sol européen les membres épars du monstre jésuitique? Mais cette énumération est bien vaine. Il y a peu de grands événemens dont la mémoire ne paie tribut à la fatalité. Ne sortons pas de notre temps: quelle fatalité que celle qui, persuadant à Ney que les trente mille Prussiens de Blucher étaient une division française, renvoya, par ce seul mécompte, la victoire sous les drapeaux ennemis, fit le désastre de Waterloo, et jeta sur un rocher, à l'extrémité du monde, les débris de la plus extraordinaire fortune que le monde ait jamais vue!

J'ai toujours été frappé de la fatale destinée de l'abbé Prévost, parricide involontaire dans sa jeunesse, et mourant dans la forêt de Bondi, sous le scalpel d'un chirurgien, qui le croit mort parce qu'il le trouve évanoui, et le réveille en lui fendant le ventre. Mais j'ai entendu, je pourrais même dire j'ai appris de bonne source, que la couleur d'une

carte avait naguère décidé d'une tête le plus immédiatement que l'on puisse imaginer : pressé de prendre part à une entreprise infiniment périlleuse, un jeune homme résistait aux sollicitations de ses amis. L'entretien avait lieu dans une promenade solitaire: une carte à jouer, sale et déchirée, se trouve à terre devant eux : elle était retournée. Le malheureux prédestiné pose le pied dessus, et dit à ses deux amis : « Si c'est une *dame de cœur*, je suis des vôtres. — T'engages-tu d'honneur, demandent-ils ? — Oui, d'honneur. » On relève la carte... c'était une dame de cœur. Un frisson les saisit tous trois d'abord, et puis il rirent, se moquant de leur pressentiment ; mais pourtant l'événement s'accomplit, et la fatalité ne manqua pas son coup ; car moi, qui viens d'écrire ces choses inutiles, j'ai vu tomber la tête du prédestiné.

Le Choix d'un Etat.

Lucrum sine damno alterius fieri non potest.

Je voudrais qu'un observateur impartial s'appliquât à examiner combien il y a de professions innocentes dans la société. Il y en a beaucoup moins qu'on ne le pense communément. De sorte qu'indépendamment des bonnes raisons que trouve d'ailleurs tout homme raisonnable pour ne pas céder à ce cri populaire, *il faut prendre un état*, la difficulté d'en choisir un véritablement honnête, doit le retenir long-temps.

Les professions les plus utiles ne s'exercent pas

toujours à l'avantage de tous : c'est qu'elles ne remplissent jamais que la moitié de leur but, et, que pour l'autre moitié, elles ne sont qu'un moyen de s'enrichir à tout prix. Pour un malade sauvé par le médecin, que de tempéramens vigoureux sont détruits par l'effet de son ignorance! et pour un orphelin défendu, vengé par l'éloquence de l'avocat, que d'usurpations et de bassesses consacrées par sa subtilité!

La spéculation qui fait la fortune d'un négociant, en a ruiné un autre. On a souvent vu la famine d'une province, d'un état, fonder la prospérité de plusieurs maisons. L'une des branches les plus lucratives et les plus considérées du commerce maritime, la course, est-elle autre chose qu'un affreux brigandage qu'on punit sur terre?

La société comme la nature vit de destructions; l'une se soutient par la succession des formes, l'autre par le déplacement des fortunes: talens, industrie, travaux, tout tend, en dernière analyse, tout n'a d'autre résultat que d'opérer ce continuel revirement.

On me dira que je justifie par là les professions

que j'ai condamnées. Oui ; mais prenez garde : c'est une justification qui s'étend jusqu'à celles que vous proscrivez, et, par exemple, jusqu'au métier de voleur.

La probité des honnêtes gens.

Miser dici bonus vir esse non potest.

Rien n'est plus équivoque que la probité de ce qu'on nomme dans le monde les honnêtes gens. Si l'on regarde de près, on verra aisément que cette honnêteté de sentimens, étalée souvent si mal à propos, est un pur résultat de situation, une condition temporaire, un avantage subordonné aux chances du hasard dont il est produit.

La probité du plus grand nombre de ceux qui appartiennent à la classe des soi-disant honnêtes gens, se réduit à ne point commettre de bassesses inutiles, à ne pas ravir ce qu'ils ont déjà en abondance,

à respecter ce dont ils n'ont aucun besoin. Dépouillez un de ces hommes honnêtes comme il y en a tant, de son aisance et des jouissances auxquelles il est accoutumé ; mettez-le aux prises avec la nécessité et en face de l'humiliation qui s'attache à la misère, alors vous jugerez sainement de la valeur de ses principes et de la solidité de sa vertu. Les loups aussi sont honnêtes, lorsqu'ils sont rassasiés.

S'il y a quelque chose d'injuste dans le monde, c'est la rigueur et la dure sévérité de ces mêmes honnêtes gens dans les jugemens qu'ils portent sur cette foule d'infortunés par la naissance et par la condition, dont toute société civilisée regorge. On aime à les croire capables de tous les crimes, et on leur refuse jusqu'à l'ombre d'une vertu ; c'est presque avouer qu'on serait tout cela à leur place : c'est au moins convenir qu'il est bien difficile d'être à la fois, pauvre et honnête.... et cela est vrai : rien de plus difficile. Mais n'imputez donc pas à la perversité native de l'âme, ce qui n'est qu'un effet de position; plaignez les malheureux au lieu de les maudire, puisque leur défaut d'honnêteté est la première conséquence de leurs misères, puisqu'enfin pour leur ôter leurs penchans vicieux, il faudrait vous ôter ce luxe et ce superflu source de votre méprisable orgueil.

On ne s'élève réellement au-dessus de ses semblables, que par la grandeur d'âme et la générosité; or, je demande s'il y a ombre de générosité dans cette manière de voir et de sentir qui cherche dans le malheur des titres de proscription contre lui-même? Soyez humains et non pas sévères, ô vous qui n'êtes pas chargés du rigoureux devoir de venger la société. Laissez faire à la loi; elle est toujours assez prompte contre ceux que le privilége de la fortune ne défend pas contre ses arrêts.

L'Envie.

Miserrima fortuna est quæ inimico caret.

Il faut dans le monde consentir à être méprisable ou à être envié ; telle est, de nos jours, la perversité humaine, qu'il n'y a pas de milieu entre ces deux conditions ; or, pour une âme généreuse toutes deux sont pénibles. Avec un cœur noble et sensible on se révolte à l'idée de ne pouvoir obtenir l'estime et l'admiration qu'aux dépens de l'amour ; de payer l'éclat et la considération dont on aime tant à s'entourer, de la perte des sentimens affectueux et bienveillans. Cela est ainsi pourtant : il faut opter, et dans le siècle où nous sommes il

n'y a pas à balancer ; car les amitiés se réduisent à bien peu de chose.

On n'aime guère que les choses ou les personnes que l'on peut s'assujettir ; toute idée de supériorité repousse l'amour. Il n'est peut-être donné qu'à la tendresse d'un père ou d'une mère de triompher de cette secrète jalousie, car il arrive souvent qu'un père et une mère aiment des enfans qui valent mieux qu'eux. Il est vrai que c'est eux-mêmes qu'ils voient et qu'ils aiment dans leur postérité. Rien de plus commun que cette grossière illusion de parens médiocres de mérite qui se plaisent à regarder un fils doué de qualités supérieures, comme leur ouvrage. Insensés ! s'il était votre ouvrage, vous le briseriez de dépit, tant il serait odieux de laideur.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que par le malheur nous soyons absous de l'inimitié de nos semblables. Ce n'est plus de l'envie : c'est quelque chose de plus odieux, s'il est possible ; car enfin l'envie porte avec soi je ne sais quelle estime forcée et quelle idée de respect ; ce n'est plus cela contre l'infortune ; c'est une insensibilité nue et cruelle, ou même une haine atroce qui se nourrit et se réchauffe de l'aspect de la misère d'autrui :

c'est un sentiment lâche et bas qui se ligue avec l'adversité ; qui transforme en titres à la réprobation sociale les blessures faites par la fortune ; de sorte qu'il arrive en effet, comme le dit *Dante*, que de telles blessures déshonorent celui qui les reçoit.

Cela est affreux ; cela est vrai pourtant. Plus d'un favori du sort est impitoyable : pour moi j'ai connu beaucoup d'hommes de cet exécrable caractère.

On arrive rapidement par les transports de l'envie à ce degré de perversité qui est déjà la dégradation de l'homme moral. Cette dégradation honteuse menace tous ceux qui, loin de repousser avec horreur les premiers mouvemens d'une naissante jalousie, se livrent avec une lâche complaisance à ses honteux calculs, à ses homicides inspirations. Si nos penchans vicieux et nos passions funestes sont, comme le veut une sagesse religieuse, le domaine où s'exerce l'infernale industrie des mauvais génies, j'aime beaucoup qu'il y ait un démon de *l'envie* : elle est bien un produit de l'esprit des ténèbres, cette passion qui brûle de se satisfaire et rougit de se montrer : cette passion au regard oblique, à la marche tortueuse, altérée des souffrances d'autrui, et qui rit d'un rire affreux, là où la plaintive humanité vient répandre ses larmes.

O, trois fois heureux ceux qui, par un noble et céleste privilége, savent au contraire tremper leurs âmes dans la joie de leurs semblables! Ames bienveillantes et communicatives toujours prêtes à partager nos peines, ou à se faire heureuses de nos plaisirs, cœurs généreux autant que rares, que venez-vous faire ici bas? vous êtes d'en haut; allez, vous n'avez pas besoin d'épreuves.

Telle est une ardente charité chrétienne: ce n'est pas sans raison que cette vertu est regardée comme la source et l'enveloppe de toutes les autres.

Demain, grande déception.

Male vivunt qui se semper victuros putant.

Ceux qui, par une illusion aussi commune qu'elle est absurde, assignent au cours de leur existence un terme indéfini, ne peuvent faire de leur temps un emploi avantageux. La plupart conçoivent des plans hors de proportion, par leur étendue, avec les bornes réelles de la vie. Loin d'arrêter et de fixer le présent par une réflexion profitable de leur âme sur elle-même, ils se hâtent sans cesse de confondre ce présent si fugitif dans un avenir plus vain encore.

O vous qui dites toujours demain ! qui vous a dit s'il y aura un *demain* pour vous ? En effet : quelle est cette hâte, insensés ? où précipitez-vous vos vœux et vos pas ? arrêtez un moment ! considérez d'un œil plus calme les objets qui bordent les rivages de ce torrent où vous êtes entraînés ! regardez à côté et non pas en avant ; car en avant, il n'y a qu'un abîme.

Pour quelques projets remplis, pour quelques espérances réalisées, combien de vœux et de desseins perdus ! et là même où l'avenir acquitte les créances dont nous l'avons grevé, nous ne sommes jamais payés comme nous nous flattions de l'être ; la monnaie est vile quelquefois, d'autres fois elle est fausse : et nous l'avions crue d'une valeur si positive en la contemplant d'un œil avide dans la main des autres !

On ne porte jamais dans la jouissance des biens obtenus ces ferventes dispositions qu'on avait dans l'âme alors qu'on les désirait : voilà ce que la plupart des hommes ignorent. La chaleur première de nos inspirations passionnées, et le prestige du lointain, font tout le prix des objets que nous poursuivons durant le second période de notre vie.

L'homme dont la salutaire fermeté ne redoute

pas de considérer chaque jour la rapidité et la brièveté de son passage, se sent invinciblement porté à s'arrêter en lui-même, et à resserrer les bornes de son être ; il aime à jouir du petit nombre de biens que nous avons en propre : il ne va pas sacrifiant à l'opinion insensée, prodigue du temps dont la vie est faite, se consumer en travaux dont le salaire ne sera que ce vain bruit de renommée qui ne retentit qu'un instant : et s'il devait retentir plus long-temps, qu'importe à qui n'est plus ! Homère mendiant meurt aveugle et malheureux ; que font maintenant à cet Homère qui n'est plus même une poussière, dont le tombeau même n'est plus qu'un problême à résoudre, que lui font vingt siècles d'admiration et de renommée !

En mesurant de sang-froid le court espace que nous avons à parcourir, nous pouvons nous avancer d'un pas plus ferme et plus sûr, et dans une attitude plus noble et plus fière, sous les cieux qui nous regardent.

En appréciant la vie par son peu de durée, nous la dégageons de toutes les petitesses de l'amour-propre ; de tous les élans de l'orgueil, de toutes les bassesses de la cupidité et de tous les rêves de l'am-

bition. La vie a moins d'agitation et d'éclat, mais plus de force et de saveur. C'est une eau tranquille à sa surface, mais pure, profonde et limpide.

Politesse, savoir vivre.

Singer les vertus que l'on ne veut point pratiquer, offrir ce qu'on ne veut point donner et qui ne doit pas être accepté ; masquer l'égoïsme d'une âme atroce par les dehors de la délicatesse et de la galanterie ; ne pas manquer surtout aux usages reçus : c'est en quoi consiste le savoir vivre du beau monde, cet art sublime qui met à couvert de tout reproche, n'importe les actions, cet art au moyen duquel on s'entredéchire et s'entredétruit avec applaudissement, et qui distingue seul le brigand de bonne compagnie, du brigand des bois.

Par exemple : celui qui tend des piéges à ses rivaux, qui met toute sa sagacité à perdre l'homme qu'il veut remplacer ; qui commettrait dix meur-

tres en un jour, pour que ses souhaits soient exaucés; celui-là on l'appelle un *ambitieux*. Mais le malheureux qui vole un écu, on l'appelle un scélérat, un monstre. L'un a des titres, des cordons, grimace la dignité et roule carosse; l'autre va à pied, n'a que des haillons, et n'offre partout que l'image de la souffrance et de la misère. Dans ce simple contraste, il y a ce qui séduit et ce qui repousse. Mais les noms qui flétrissent ou ennoblissent tout, commandent aussi ou le respect ou le mépris; et puis l'habitude de voir l'intrigant heureux accueilli par le souverain, tandis que le bourreau étrangle le misérable, ajoute encore à l'illusion de l'esprit humain, dont les idées sur la morale sont aussi vaines. Donnons-en la raison: c'est que l'ignorance des hommes sur la nature du bonheur que la voix instinctive morale leur prescrit de chercher, les rend indulgens pour tout ce qu'ils croient qui y mène. Or, ils savent bien qu'un écu n'y conduit pas, tandis qu'ils s'imaginent que la faveur du prince place ce but devant celui qui la cherche. Aussi à quoi tend l'éducation que l'on donne à la jeunesse? uniquement à s'avancer dans le monde.

Quels sont les fruits de cette éducation si perverse et pourtant si vantée, dont nous sommes si fiers? Elle devrait prouver le progrès de nos lumières, et

ne tend cependant qu'à effacer du cœur de l'homme tout ce qu'il doit estimer pour être lui-même estimable ! Quels sont les magnifiques résultats de cet adage, que *sans ambition, l'on n'est bon à rien*? L'avide vanité réduite au choix de servir le tyran ou de vivre dans l'oubli, lorsque le vice général cesse d'être un opprobre, pourrait-elle ne se pas décider pour ce qu'elle redoute le moins?

Nous voyons tous les jours combien celui qui jouit d'un certain pouvoir, et qui en abuse, reçoit d'hommages; et comme il se forme une triste solitude autour de l'homme aimé et estimé, lorsqu'il se trouve en opposition avec le gouvernement.

Eh ! qui n'a pas observé que, quand le gouvernement payait une bassesse, une trahison, un crime, il s'en commettait bientôt mille qu'il n'avait plus besoin de payer, et qu'il y avait toujours beaucoup de surnuméraires parmi les scélérats !

L'absence de toute ambition, hors celle de notre perfectionnement moral, si l'on peut appeler ambition cette tendance sublime, nous assure seule la tranquillité d'esprit, le seul vrai bien qui nous soit départi ici-bas. Comment acquérir ce bien, tant

qu'on attache quelque prix aux jugemens de la foule égarée, tant qu'on admire, qu'on adore d'illustres coquins?

Ah! si celui à qui la fortune a donné le nécessaire, faisait pour se rendre heureux la moitié des efforts qu'il fait pour le paraître, quelle concorde il règnerait entre les hommes! Que les palais des rois et ceux des ministres seraient déserts, et que leur majestueuse solitude attesterait de sagesse!

Le spectacle de la prospérité du méchant serait affligeant, si nos facultés de jouir augmentaient en raison des moyens de jouissance que nous pouvons posséder; mais heureusement il n'en est pas ainsi. L'homme est inquiété par cela même qui devait augmenter son bonheur, dès qu'il possède au-delà du nécessaire, ou pour mieux me faire entendre, dès qu'il est possédé par le superflu. Le grand architecte a combiné les harmonies des facultés de l'homme de façon qu'à l'instant où il conçoit un projet d'agrandissement, l'agitation doit s'emparer de son âme; et il a de plus voulu que les servitudes et les accidens de toute espèce fussent les compagnons inséparables de ses entreprises et de ses succès.

S'il y a plus de mal que de bien sur la terre, c'est

rarement pour celui qui, au moral comme au physique, vivant conformément à la nature de son être, ne tend jamais ni à dépouiller ni à asservir ses semblables; si donc tu as abjuré cette bonne nature, dois-tu te plaindre de ce que l'inquiétude, la crainte, le remords, l'ennui, la douleur, le chagrin, précèdent, accompagnent et suivent tes discordans projets? Dois-tu te plaindre lorsque du but où tu cours, il part des coups qui t'avertissent que tu t'es fourvoyé?

Que de personnes seraient moins malheureuses, si la convoitise de ce qu'elles croient leur manquer ne venait s'ajouter au sentiment du fardeau sous lequel elle gémissent! *Ne pouvant occuper qu'un seul point, l'homme ne peut faire que des échanges*. Cependant, que de peines ne se donne-t-il pas pour que les peines ne lui manquent jamais!

Sa vie est un instant, un point est son espace.

En examinant ses incohérentes prétentions, il est évident que lui immolât-t-on tout le genre humain, on ne saurait faire le bonheur d'un seul. *Ce petit contenant* voudrait de proche en proche engloutir l'univers entier; mais aucune des choses qu'il se procure, ne pouvant satisfaire les besoins

de son être, il ne fait que puiser avec effort, et répandre avec regret.

Certes, si le Grand-Seigneur pouvait aussi facilement augmenter ses facultés que le nombre des belles esclaves qui peuplent son sérail, je comprendrais pourquoi elles sont si nombreuses ! Mais deux amans passionnés, et qui pourtant savent ménager leurs plaisirs, goûtent plus de félicités en un jour, que le plus puissant monarque de l'Asie durant toute une année.

Le Sentiment et la Raison.

Loin de moi l'idée de croire que l'homme puisse devoir ses vertus à son ignorance. L'erreur du méchant n'est sans doute qu'un faux calcul ; plus éclairé, il se ferait vertueux par système.

Mais il est un demi savoir funeste aux inspirations de l'honnêteté. Un homme qui veut soumettre toutes ses démarches à l'analyse d'une prudence intéressée, est rarement capable d'actes de bonté et de vertu. Il peut vouloir sauver les apparences ; il peut y réussir ; mais il devient incapable de ces élans spontanés, de ces déterminations irréfléchies, qui accusent une âme chaleureuse et un caractère généreux.

Ceux qui ne furent jamais capables de ces premiers mouvemens, pas même dans leur jeunesse; ceux qui n'ont jamais su oublier qu'ils pouvaient être pris pour dupes et qui ont mis les moindres velléités du cœur sous la garde de la froide réflexion, ceux-là ont été déshérités de la nature.

Le raisonnement est mortel aux plus douces comme aux plus nobles illusions de la vie. C'est par les élans indélibérés de l'âme, que nous échappons à l'ascendant de l'intérêt particulier; que nous sortons de la sphère d'activité si étroite où nous concentre l'égoïsme.

Je veux qu'un homme ait su sentir avant de savoir raisonner. Je veux qu'il ait été trompé avant de se méfier de sa maîtresse et de son ami; je veux que les leçons de son père et les maximes de ses livres aient été perdues à cet égard. Je veux que sa première pensée pour son semblable, soit toujours de s'en faire un ami; je veux que son premier sentiment soit toujours de la bienveillance.

Plus les désappointemens se succéderont avec rapidité, plus tôt il aura achevé son apprentissage de la vie. Qu'en arrivera-t-il? Qu'il sera détrompé avant d'avoir cessé d'être bon; or,

je ne connais rien de meilleur et de plus digne de vénération, que l'homme qui, sachant ce que valent la vie et la société, n'en contracte ni aigreur ni amertume, et ne laisse pas de faire le bien quoi qu'il n'ait que de l'ingratitude à espérer. S'il peut s'occuper, pour le compte d'autrui, d'un bonheur auquel il a renoncé pour lui-même, il faut alors admirer la sublimité de son désintéressement.

Malheur et Vertu.

> Leviter ex merito quidquid patiare ferendum est
> Quæ venit indignè pœna dolenda venit.
>
> Ovid.

Je ne dirai pas seulement que je pense, mais que j'ai toujours vivement senti le contraire de ce qu'expriment ces deux vers du poète. Ah ! sans doute toute peine, toute infortune imméritée est plus légère, plus facile à supporter que le juste châtiment d'une faute que la conscience s'avoue. La certitude de l'innocence sert de compensation à la peine : elle est le vulnéraire appliqué sur la blessure. Le coupable, au contraire, n'éprouve-t-il pas une double torture, celle du remords et celle du supplice ? Il n'a point de consolation dans le présent et à peine s'il lui en reste une dans l'avenir. Une que dis-je ? c'est l'oubli qu'il invoque.

Le malheur est bien grand, partout où le néant peut servir de remède; car la portion, de notre vie que nous dévouons à la mémoire perdue, devient, par cette raison même, étrangère à la sphère des possibilités consolantes, à l'ordre des futures compensations.

Mais l'innocent attend, espère, réclame l'avenir. Il appelle sur l'instant de sa vie obscurci et flétri par l'injustice des hommes, la lumière d'un soleil plus éclatant : si ce n'est dans ce monde, au moins dans l'autre, il attend une réparation. Le mérite de l'innocent s'augmente de la peine qui n'était due qu'au coupable. Il est quelque chose de plus digne d'intérêt que la vertu même; c'est la vertu et le malheur ensemble: la vertu et la persécution.

La Destination de l'homme.

La solitude, qui paraît si favorable à la méditation et à l'activité intellectuelle, l'est souvent beaucoup plus à la paresse de l'esprit. En s'éloignant de l'homme, on oublie facilement la vie réelle ; l'imagination se sentant dégagée des mille liens de la société, s'élance dans l'espace indéfini des possibles ; mais elle ne rapporte rien, absolument rien de ces excursions vagabondes, que le souvenir fugitif de sa chimérique jouissance, et un dégoût plus prononcé pour les études spéciales et les occupations positives.

Il faut, pour s'occuper de quelque chose avec fruit, partir avec confiance d'un principe, et dé-

duire avec imperturbabilité tout ce qui peut logiquement venir à la suite.

Si l'on met en question la certitude de tous les principes, on ne peut dans aucune partie du domaine intellectuel labourer avec application, avec fruit, avec plaisir.

Or, c'est précisément ce qui arrive toutes les fois que l'on se place imprudemment sur les hauteurs vagues du scepticisme. De ce point élevé, l'esprit n'a plus qu'une force de restriction, et ses opérations les plus fécondes, ses combinaisons les plus pénétrantes, se résolvent en torrens d'incertitude qui menacent l'édifice de la vie humaine d'une totale submersion.

La grande question des existences se retrouve d'abord sur ces sommités idéales, entourée des nuages qui probablement l'accompagneront toujours.

L'univers et l'homme existent; mais quel est le rapport de l'un à l'autre? Quelle est la destination de ce dernier? Pouvons-nous connaître ses lois réelles, et créer la science de ses rapports avec ses semblables, sans savoir quelle est la nature du rôle qui lui fut assigné ici bas?

L'homme ne serait-il dans l'universalité des choses qu'un accident, dont la nature se passerait fort bien ? est-il au contraire, un agent nécessaire, inévitable de cette nature ?

Voilà ce que nous sommes probablement condamnés à ignorer toujours, et sur quoi pourtant, il importerait d'avoir plus que de vaines conjectures. L'ontologie est le pays des suppositions ; de ces suppositions, nous tirons tous les principes qui servent de fondemens à nos constructions politiques et morales. Il ne faut pas s'étonner, si de temps en temps, vient un génie impatient et hardi qui embrassant les deux colonnes de l'édifice, la spiritualité et la providence, renverse tout, réduit tout en débris.

Vainement une philosophie timide me crie : ce que l'homme ne peut pas savoir, est inutile à son bonheur. Je veux savoir, moi ; et pourquoi donc ai-je cette soif de science ? qui a mis en moi cet impérissable désir de soulever le voile qui me cache la nature des choses et de chercher dans le grand-livre, le mot de cette énigme de la vie et de l'univers ?

L'homme est-il formé pour le bonheur ? Sans doute disent les uns ; non, répondent les autres. Et certainement la force des choses donne raison à

ces derniers. Si l'homme était né pour être heureux, en sorte que le plaisir fût sa fin, l'âge dont le plaisir est plus particulièrement l'apanage, ne serait pas si rapide. La jeunesse n'est qu'un instant, et tous ses trésors ne nous avertissent de leur prix par leur éclat, qu'à une certaine distance; et d'ailleurs, la douleur est la compagne inséparable du plaisir, alliance funeste et usurpatrice; car l'homme ayant reçu la faculté d'abuser, la dernière absorbe souvent tout le règne de l'autre. Tout semble nous annoncer que l'homme n'est pas sa fin à lui-même, qu'il ne paraît un moment sur la face du monde que pour remplir les fonctions de s'y reproduire, et que la nature ne tient compte que de l'espèce entière, puisqu'elle tend, par la plus constante de ses lois, à sa perpétuité.

Mais cette lueur nous fait reculer de peu la difficulté. Et pourquoi l'espèce entière existe-t-elle? Il faut s'arrêter.

Ce qu'il y a de plus certain, de mieux démontré dans l'homme, c'est la double impulsion qui lui fait chercher le plaisir et fuir la douleur. C'est sur ce fondement unique que ses législateurs peuvent bâtir avec sécurité; mais comment tirer de ce seul principe tout l'échafaudage de la vie sociale? C'est donc l'infécondité de ce principe qui a nécessité

toutes les hypothèses, mères des dogmes moraux et religieux.

La nature a jeté la douleur et le plaisir dans la vie humaine par masses très inégales, mais la nature ne s'est point inquiété de la répartition individuelle de la douleur et du plaisir. Cette répartition est l'affaire de l'homme; elle est l'objet de la société; d'où il suivrait que s'il n'est pas vrai que l'état de société soit contraire à la nature, il est au moins présumable qu'il lui est fort indifférent. Si pourtant on admettait que la réunion en société est exclusivement protectrice de la conservation de l'espèce, cette conséquence serait tout aussi mauvaise que l'autre.

Quoi qu'il en soit, l'homme pris tel qu'il est ne serait-il pas susceptible de vivre en société avec ses semblables, sur d'autres principes que ceux qui régissent l'organisation sociale actuelle?

Je crois qu'il serait trop téméraire de répondre négativement à cette question.

Le défaut de régularité qui se voit dans l'arrangement actuel de la société, le peu de conformité des moyens avec le but ci-dessus énoncé, enfin les plaintes continuelles de l'homme et son inquiétude des-

tructive, laquelle se manifeste avec tant de force à l'époque actuelle, tout semble nous attester que l'espèce humaine n'est point dans ses véritables voies.

Si une fatale déviation a eu lieu en effet, quelle époque et quelle cause devons-nous lui assigner?

Probablement l'époque, assez récente peut-être, où la terre perdit, par l'effet d'une grande catastrophe physique, telle qu'un déluge, les traces et les monumens d'une antique et bien différente civilisation.

Des traces de cette perte se sont conservées dans la mémoire de tous les peuples. Tous ont reçu et transmis la tradition d'un monde heureux, d'un monde meilleur.

C'est alors, c'est après la dispersion des races primitives, que la crainte et l'effroi s'emparèrent de la fonction de créer les dieux. Les vestiges d'un récent bouleversement parlaient d'un ciel courroucé et redoutable. L'homme courba son front empreint de terreur vers le limon du déluge; et depuis lors il ne s'est plus relevé. Toutes les puissances de la nature furent personnifiées et divinisées par des prêtres poètes. L'homme reçut des mains de la superstition ou de la fiction le joug de la force; et il fut esclave.

Il aspire depuis trente siècles à rompre le funeste enchantement de cette longue servitude. Il a fait des efforts heureux; mais il n'a pas obtenu de succès durables, parce qu'il a toujours combattu le despotisme sur ce terrain social que les premiers inventeurs des lois n'avaient aucunement disposé pour la liberté.

Les peuples s'élancent un moment vers les régions de l'indépendance; mais en retombant sur ce sol auquel ils tiennent par des préjugés que l'habitude a rendus presqu'invincibles, ils y retrouvent tous leurs fers.

La terre, ont dit tous les législateurs, *la terre constitue la base physique et politique d'un état.*

Voilà un fait général, probablement accidentel dans l'histoire de l'espèce humaine, dont on a cependant tiré un principe essentiel. Or, ce faux principe est devenu la source de tous les invincibles obstacles qui s'opposent à l'établissement d'une réelle liberté.

La Morale est-elle une Science.

Serait-ce un si étrange paradoxe de soutenir que la collection des préceptes auxquels on donne le nom de *Morale*, ne constitue pas une science véritable, à prendre ce mot dans son acception la plus universellement reçue?

La science se forme de l'amas d'une multitude de faits observés, dont les causes sont connues, signalées et coordonnées entre elles, selon la loi réelle de leurs rapports.

Cette définition me paraît applicable à toutes les sciences proprement dites : c'est-à-dire, à celles qui procèdent par la voie d'une démonstration rigou-

reuse dans leurs exposés et leurs conclusions. Telles sont les sciences naturelles très justement appelées sciences exactes.

L'objet des sciences, sous le point de vue qui leur est commun à toutes, et dans son expression la plus générale, est la connaissance des choses.

Or, on ne saurait connaître que ce qui est. Ce qui n'est pas ne peut pas même faire la matière d'une science négative.

Connaître l'existence d'une chose, c'est-à-dire savoir comment et pourquoi elle existe, c'est savoir la vérité de cette chose ; c'est-à-dire, ce qui est en elle.

On ne peut donc prononcer sur une chose ou sur un fait, un jugement vrai, que tout autant que l'on a observé pour satisfaire aux conditions du comment et du pourquoi.

La condition du comment, renferme implicitement la notion de la cause ou de causalité ; le mode particulier d'existence. La condition du pourquoi, renferme la notion du but de l'existence, ou de la fin ; c'est-à-dire de la cause à l'effet.

Maintenant, on m'accordera que l'objet de la science morale est l'homme. Aussi, prend-elle souvent ce nom de science de l'homme.

Or, savons-nous les bases nécessaires de la connaissance, c'est-à-dire de la science de l'homme? pour résoudre régulièrement cette difficulté, il faut soumettre cette science à l'épreuve du comment et du pourquoi.

Nous savons comment l'homme existe quant aux modes extérieurs ou visibles de son existence ; mais à le considérer comme effet d'une cause ou produit d'une puissance, nous ne le savons pas philosophiquement parlant. Nous savons encore moins pourquoi il existe. Un mystère profond environne sa destination. Les deux extrémités de sa vie confinent également à d'épaisses ténèbres.

Mais, si nous ignorons le comment et le pourquoi de l'existence de l'homme, comment parviendrons-nous à établir d'une manière certaine et utile ses rapports avec l'ensemble des effets du monde visible? Quelle base sûre donnerons-nous à l'ordination même des lois destinées à régulariser ce contact permanent avec ses semblables qui s'appelle la société?

Au surplus, ces difficultés métaphysiques se présentent dans toutes les questions d'existence. Nous ne savons le pourquoi de rien absolument; dans les sciences mêmes exactes où nous établissons rigoureusement le rapport de la cause à l'effet, nous ne pouvons cependant nous élever qu'à la coordination des lois secondaires de la nature, et non pas au-dessus. Ainsi, après avoir saisi le principe de l'attraction, nous déduisons de cette source féconde l'explication d'une grande partie des phénomènes astronomiques; mais nous ignorons la cause de ces lois. En d'autres termes, nous ne savons ni le comment ni le pourquoi de l'ensemble universel.

C'est selon moi une bien singulière chose, que nous puissions nous demander à quoi bon le monde est-il? Cette notion d'impossibilité possible me paraît une des plus fortes preuves que le monde a été créé.

Ce qui paraît établir entre les sciences morales et les sciences exactes une différence qui est à l'avantage des dernières, c'est que l'échelle de l'observation pour celles-ci, s'élève un degré plus haut. Nous connaissons quelques-unes des lois générales, causes des effets qui composent la nature ou le monde physique, au lieu que nous ne pouvons

distinguer relativement à l'homme, aucune loi d'action hors de lui. L'homme est un fait, mais un fait d'une nature très particulière : où est sa cause immédiate et spéciale?

Une autre raison de l'imperfection ou de la défectuosité des sciences morales, c'est l'abondance des quantités variables et irréductibles.

Et ces quantités variables et irréductibles dans les résultats moraux, pourraient servir de preuves à la biduité morale de l'homme, laquelle à son tour rend raison de tout, et sans laquelle l'homme est une perpétuelle et désespérante énigme.

La religion s'est emparée du principe fécond de la biduité morale, et l'a mis aussitôt à l'abri de la révélation, afin de donner des bases fixes et des formes régulières à l'œuvre sociale. Elle a déclaré constant et prouvé, ce que la philosophie cherchait encore; de là, le schisme qui s'est opéré entre elles.

Les législateurs, pressés qu'ils étaient d'établir et d'organiser, ont dû se servir de l'auxiliaire de la religion qui fournissait les bases. Mais aujourd'hui, le philosophe spéculatif, qui se borne à constater

les faits, procède sans ménagement à son égard, parce qu'il voit l'abus énorme qu'elle a fait de ses utiles erreurs. Aujourd'hui la société, pensent quelques-uns, peut subsister indépendamment des croyances; et si cela était vrai, il sortirait de-là un ordre de phénomènes nouveaux.

D'où naît le Bonheur.

L'homme a peu de besoins, et par une conséquence établie de la nature, il n'a guère plus de puissance ; le bonheur, si ce mot signifie quelque chose de plus que le vague désir, le vague espoir ou la perspective confuse d'un meilleur ordre de choses, le bonheur doit résulter pour lui de peu de besoins satisfaits.

L'homme a peu de puissance, car son intelligence est bornée, et ses forces physiques et sa durée sur ce globe le sont davantage.

Le bonheur qui résulte de la satisfaction des besoins n'est pas un sentiment simple, il se compose, pour l'homme, d'un bien-être matériel, ou

si l'on veut de la cessation d'un état d'inquiétude et de souffrance, et d'un sentiment de jouissance de lui-même qui n'est autre chose que la conscience de ses facultés, leur énergie étant égale à l'étendue de ses besoins.

Voilà d'où naît le bonheur ; c'est la plénitude d'une âme qui ayant mesuré les forces dont elle peut disposer avec les *passions* qu'elle éprouve (je prends le mot de passion dans son acception pure et primitive), trouve que les forces suffisent aux passions, ou les facultés aux besoins, ces deux expressions sont identiques dans mon sens. L'espoir d'obtenir le même résultat proportionnel dans les applications futures de sa volonté, en d'autres termes, la prévoyance satisfaite, est une suite nécessaire de cet état et une condition essentielle à ce bonheur.

Le malheur serait donc par opposition, la différence qui résulterait de la comparaison du pouvoir et de la volonté. Une volonté déréglée est la source de tous les maux qui accablent l'homme ; et la raison qui fait que les meilleures législations sont insuffisantes à les réparer et à les prévenir, c'est que toujours la loi règle les actes et jamais la volonté.

L'homme avait reçu un certain degré de puissance. Il était né avec des rapports bornés et fixes : il changea ses rapports ; cette puissance destinée à cultiver ses rapports naturels, il l'épuisa en des efforts insensés, et il devint malheureux par l'abus des facultés mêmes qui devaient le conduire au bonheur. L'habitude de l'erreur lui rendit bientôt l'erreur nécessaire. Il s'accoutuma à regarder, comme essentiels à son être primitif, des rapports résultant d'une fatale déviation, et dès ce moment, la recherche du bonheur fut une poursuite chimérique.

Trop de besoins rencontrèrent l'impuissance de les satisfaire ; les choses inutiles dans la vie en sont le poison.

Ne reproduisons pas l'hypothèse absurde d'un état de nature démontré impossible ; mais disons avec vérité que pour l'homme de la société il pourrait exister d'autres données moins en désaccord avec la nature.

Il m'a toujours semblé facile de concevoir un meilleur ordre de choses ; et je tiens pour l'âme la plus froide et la tête la plus inféconde, celui qui ayant reconnu les innombrables misères de notre état social, n'a pas souvent rêvé l'anéantissement de ce monstrueux édifice et sa reconstruction sur d'autres bases et avec d'autres proportions.

Appréciation de l'Humanité,

C'est-à-dire de l'Espèce.

L'homme, tout l'homme, c'est l'homme moral. C'est par son intelligence, par son âme uniquement, qu'il se doit apprécier, mesurer et peser. Otez quelques hommes, une centaine et c'est beaucoup, de grands hommes répandus, semés sur la suite des siècles historiques, que serait encore l'espèce tout entière? Quelques hommes ont inventé les arts, les lois, jeté les fondemens de l'organisation sociale et affranchi l'universalité de leurs semblables d'un nombre immense de misères, hors de

proportion avec les maux inséparables de sa condition perfectionnée qui lui restent à supporter.

Cela posé, comme vérité de fait incontestable, il n'y a rien moins que de l'égalité dans la nature; et le principe d'Aristote, que les plus forts en intelligence naissent pour commander aux plus forts en muscles, est d'une justesse confirmée par l'observation bien qu'on l'ait si vivement attaquée. La masse de l'espèce semble n'être que l'instrument et les forces motrices de la portion pensante.

Un homme brave vaut mieux à lui tout seul, qu'un million de lâches. Un homme intelligent et généreux, qu'un million de stupides rampans. Un qui sait, vaut mieux qu'un million qui ignore. En un mot, la valeur morale décide de tout.

Sur ce pied, le grand homme qui met son siècle en mouvement, renouvelle un empire et change la face des choses; celui à la vaste et suprême impulsion de qui deux ou trois générations nationales obéissent, est l'unité qui imprime une valeur, émanation de sa puissance et du degré qu'il occupe dans l'échelle des êtres, à une série indéfinie de zéros.

Un seul habitant d'une grande cité peut représenter en valeur morale la somme de ses conci-

toyens additionnés. Et par un effet de cette fatalité bizarre, qui gouverne ou semble gouverner les choses humaines, celui-là est souvent le plus obscur de tous. Rarement il est le plus heureux. Mais après tout, qu'est-ce que le bonheur, et qui peut deviner les ineffables et mystérieuses jouissances que Dieu voulut départir à ceux qu'il dota du véritable génie! Ce génie représente une parcelle, un souffle de sa divinité!

Perfectibilité.

Les hommes ne sont guère accoutumés à remonter à la première origine des maux dont ils se plaignent : leur aveugle injustice trouble les sources, confond les causes ; et le sentiment d'insuffisance qu'ils portent en eux-mêmes dans les momens les plus heureux de la vie, l'indestructible conscience de la *nécessité* du mal, ne les avertit point suffisamment que ce qui est doit être, que ce qui fut sera.

Nous souffrons et nous succombons par les lois de notre propre nature.

Il faut pourtant croire que cette nature est ré-

parable et modifiable ; il faut accepter les consolantes illusions de la perfectibilité pour ne pas se décourager dans la route du bien ; il faut croire à la possibilité de diminuer l'empire du mal quoique le mal soit invincible ; il faut chercher des motifs d'exaltation généreuse plutôt que des appréciations exactes ; il faut redouter la précision des calculs d'une raison froide et sévère. Le mensonge est un aliment approprié à la constitution morale de la plupart des hommes ; il en est peu qui puissent se repaître de la vérité sans s'exposer à une secrète désorganisation morale. Il est peu de ces âmes sublimes que l'amour et l'empire de cette abstraction qui s'appelle la beauté intellectuelle de l'ordre, puissent, à l'exclusion de tout autre motif, retenir dans les limites étroites de la vertu pratique.

Qui vit doit espérer.

Toutes choses sont espérables à un homme qui vit. Bon Plutarque, lorsque tu écrivais ces paroles, voyais-tu le monde à travers ton âme, ou bien le monde était-il réellement meilleur qu'aujourd'hui? Les hommes étaient-ils moins cruels à leurs semblables, l'égoïsme qui coule dans le sang de l'espèce, était-il moins actif, moins abondant et moins contagieux? je serais porté à le croire. Les langues, expression nécessairement fidèle des sentimens et des mœurs, attestent que les sociétés d'alors plus jeunes, étaient aussi plus proches des inspirations de la nature. Je vois des divisions tranchées de races et de nations, des maîtres et des esclaves; j'entends retentir ce cri terrible: *Væ victis*, malheur aux vaincus! Mais les accens de la pitié universelle se mêlent aux

cris de la férocité; une force sauvage a pour compagnes les vertus hospitalières et le respect des dieux protecteurs de l'infortune; et dans aucun idiôme de nos précurseurs en civilisation je ne trouve que les mots d'*infortuné* et d'*infâme* aient eu un équivalent commun. Nous disons un malheureux pour désigner celui que couvre l'opprobre du crime ou que flétrit la misère; les anciens, du moins, faisaient une différence de ces choses, et leurs langues n'admettaient pas cette affreuse synonymie.

Nous avons plus d'urbanité et de philanthropie: notre patriotisme n'a rien d'exclusif ni de farouche. Tous les hommes qui possèdent sont concitoyens. L'Europe est un vaste temple érigé à *Mamonne* (1) Londres, Paris, Rome, Vienne, Berlin, Pétersbourg, ne sont pour l'opulent cosmopolite que les étapes splendides d'une course voluptueusement vagabonde: sa patrie est partout; attendu en tous lieux par un empressement qui parle comme l'affection, il y trouve sur son passage les égards, les soins, les déférences, les respects, les adorations même pour peu qu'il en veuille; ses habitudes de pays et jusqu'à sa langue natale, marchant au-devant lui, sont allées l'attendre au gîte pour la douceur de son repos et la facilité de

(1) Divinité qui préside aux richesses et tout ensemble aux iniquités.

ses communications. Sa patrie enfin est partout où à l'aspect de l'or l'œil de l'homme étincelle, tandis que le pauvre n'en a pas une, même sur le sol qui fût son berceau, qui sera sa tombe, et où se trouvent son labeur et la chaîne qu'il doit porter jusqu'à la fin de ses jours entre la détresse et la tentation. Ce serait puérilement abuser de la démonstration que de descendre dans certains détails de mœurs pour prouver que les différences sociales, résultant chez les anciens de l'inégalité des conditions et des fortunes, étaient infiniment moins impérieuses et accablantes qu'elles ne le sont parmi nous. Je n'ai point à rechercher ici si nous avons aboli, en effet, cette distinction de noblesse et de roture puisque nous avons transporté tout entière à la fortune la prérogative que nos aïeux accordaient à la naissance, comme si le privilége était tellement dans les nécessités de la nature de l'homme qu'il n'en pût changer que la forme et le nom. On parle bien des supériorités morales, en d'autres termes de l'aristocratie du talent; mais celle-ci est évidemment d'un ordre secondaire, elle n'a que l'importance du moyen et non celle du but. On accorde au talent et au mérite quelque considération sous la condition expresse du succès.

Comment se font les succès de nos jours, par quels moyens ils s'achètent et par quels soins ils se soutiennent, c'est ce que tout le monde sait et ce

qu'il n'est pas de mon sujet de dire. Je ferai seulement remarquer que dans les langues des deux peuples de l'antiquité qui aient le plus avancé les subtilités perfides de la civilisation, on ne trouve pas de terme qui corresponde avec quelque précision à celui d'intrigue. Il y avait sans doute à la cour des successeurs d'Alexandre ou à celle des Césars des courtisans vils, adroits, avides et lâches. Toutes les passions odieuses et surtout la cupidité ont fait de bonne heure la découverte de leurs moyens; néanmoins le savoir-faire ou l'intrigue n'était point encore une science assez complète, assez universelle, assez régulière, pour avoir des règles et surtout un nom que l'on pût prononcer sans l'expression du mépris ou sans la rougeur de la honte.

Et il est à remarquer que le suicide était infiniment plus rare chez les anciens que de nos jours. C'était un moyen de dénouer le drame dans des vies héroïques, mais non un remède populaire pour des douleurs obscures et communes. Le fardeau des conventions sociales pesait moins dans ces jeunes civilisations; et si l'on y voit de fréquens exemples du sacrifice le plus généreux de la vie, ce n'est point que la vie elle-même fût odieuse : il ne faut pas attribuer au désespoir et à la tristesse les fruits de l'exaltation et de la magnanimité. On se donnait la mort si l'on venait à tomber vivant du faîte de la grandeur; si

la cause de la liberté dont on avait embrassé la défense était irrévocablement perdue ; la victoire aussi était alors si orgueilleusement cruelle que le vaincu se donnait la mort pour lui ravir une partie de ses satisfactions. Ainsi le trépas volontaire était un moyen préparé au courage pour finir à propos quand on avait joué un rôle sur la scène du monde, et l'on finissait rarement ainsi sans que le monde lui-même fût ébranlé. Mais pour ceux qui, bornés au médiocre mouvement de la vie ordinaire, n'avaient pas le droit d'intéresser la postérité à la mémoire de leurs actions, ils achevaient leur carrière soit qu'un ciel sombre et nébuleux fatiguât leurs têtes, soit qu'ils fussent éclairés par les astres les plus doux et les plus sereins. Le suicide était le dernier acte d'une manière d'exister grande et large, et non le résultat forcé des conditions étroites de la vie commune, ainsi qu'il arrive et devrait arriver plus souvent parmi nous. Il faut donc conclure de ce rapprochement que le fardeau des conventions sociales était alors moins lourd et plus facile à porter : la vie y était plus aisée et par conséquent la somme de bonheur public plus considérable.

S'il y a plus de dignité dans la vie de l'homme dont la pensée est exercée et qui sait, peut-être y a-t-il plus d'intérêt et de charme dans la vie

de celui qui ignorant, et, pensant peu, reste borné aux indications du sentiment. Et en appliquant aux nations ce qui s'observe chez les individus, on pourrait dire que les sociétés antiques ont eu sur nous l'avantage que la nature attribue à toutes les choses commençantes. La nature est comme un ouvrier de génie chez qui le dégoût et le caprice nuisent à la perfection et dont le rare talent ne brille que dans ses ébauches et ses premières pensées.

La vieillesse morale du genre humain est un fait qui ne peut pas être contesté en bonne philosophie. Les anciens ont excellé et sont encore nos maîtres dans toutes les parties qui tiennent de plus près à l'énergie de la sensibilité et à la vivacité de l'imagination, qualités qui sont elles-mêmes les attributs les plus caractéristiques de la jeunesse de l'âme; ils ont, dans tous les genres de l'imitation du monde sensible, compris et su reproduire le beau. Ils ont en même temps moissonné toutes les plus nobles plantes du domaine intellectuel, car toute grande pensée connue, toute poésie vient d'eux. Placés plus près de la source éternelle des inspirations, la nature, ils ont su l'honorer et la peindre, et ne nous ont presque laissé que le triste avantage de l'analyser: au lieu de cette personnification si ingénieuse et si éloquente de la puissance qui perpétue les espèces,

fiction gracieuse et pleine de charmes à laquelle ils ont pour jamais asservi les langues humaines, nous avons mis des *gaz* et des *sels*, stériles produits de notre investigation. Je ne sais si nos vingt-quatre ou trente élémens expliquent mieux que *Vénus génératrice* l'infinie succession des êtres et des formes, mais je sais qu'au milieu de toutes ces substances indécomposables, l'imagination reste privée d'aliment et de jouissance, sans que la froide raison soit à beaucoup près satisfaite de sa part. La nature! et quel secret lui avons-nous, en effet, ravi? Vainement armés du scalpel qui déchire ses entrailles, nous avons, en brigands audacieux, pénétré dans son sanctuaire; elle a frappé d'aveuglement les téméraires dont la main osait toucher ce voile que *nul mortel n'a encore pu soulever*; les ténèbres se sont épaissies autour du flambeau philosophique, et l'image auguste de la déesse indignée a disparu de devant nous.

Pour peindre, pour toucher et émouvoir, pour être éloquent enfin dans l'expression des passions naturelles du cœur humain, il faut copier ou imiter l'Antiquité. La littérature romantique dont l'invasion imminente cause tant d'inutiles alarmes aux partisans des théories classiques, est l'expression des passions factices de l'âge avancé du cœur humain produites par les modifications et les accidens accu-

mulés de l'ordre social. Et soit dit en passant, par cela même son règne est inévitable. Les anciens n'avaient qu'un petit nombre de couleurs primitives sur leur palette, pourtant leurs tableaux sont du coloris le plus frais, le plus énergique, ou le plus tendre, suivant la composition, et la vérité en fait toujours le mérite essentiel.

Pour nous, noyés pour ainsi dire au milieu de cette multitude d'idées dont le commerce social surabonde, confondant toujours et invinciblement les effets du monde factice et les effets de la nature dont le temps a fait une trame subtile, nous trempons nos pinceaux dans une foule de *teintes* appropriées, croyons-nous, à cette variété de besoins, et nous tombons dans le maniéré; nous devenons outrés et durs quand nous ne sommes pas faux et bizarres. Mais le caractère dominant de nos imitations est une sombre *vaguesse*. Au milieu de cette confusion monotone, quelques tours heureux et pleins de naturel venant à se faire remarquer, nous éprouvons la sensation forte et voluptueusement mélancolique que nous donne un rayon du soleil traversant un horizon chargé de sinistres nuages ou de froids brouillards d'hiver.

J'accorde que nous ayons agrandi et perfectionné les théories morales et législatives; mais si cette

perfection n'est pas chimérique, j'en déduis encore un argument bien plus fort pour soutenir que nous sommes très vieux. Nous avons beaucoup d'hommes célèbres, il est vrai, et même en assez grand nombre, pour que leurs contemporains soient obligés de les signaler par ordre alphabétique à la postérité. Nous avons aussi, je me plais à le dire avec un profond sentiment d'affection et de reconnaissance pour ma patrie, particulièrement en France, de véritablement illustres et vertueux citoyens; toutefois, je cherche en vain dans notre âge, je ne vois pas de grands hommes de l'espèce de ceux que la Grèce et Rome ont produits. Montrez-moi des héros citoyens ayant les proportions colossales et les formes majestueuses des Aristides, des Épaminondas, des Fabricius ou des Caton! Faites-moi voir des généraux rester assez pauvres, après avoir commandé les armées et vaincu les ennemis de l'état, pour ne posséder, comme le premier, qu'un seul vêtement; des républicains éprouvant pour la patrie, comme le second, une affection immense, et se plongeant un poignard dans le sein à la chute de la liberté. De tels rapprochemens, des écoliers, je le sais, peuvent les écrire en se jouant sur les bancs de leurs classes; mais, pour être aisés et vulgaires, en sont-ils moins écrasans; ils n'en mènent pas moins à ce dilemme, que les états qui produisaient de tels hommes, étaient régis par des institutions in-

comparablement meilleures que les nôtres, ou bien qu'il y avait dans la nature humaine de cette époque une richesse de moyens, une fécondité de ressources morales, qui doit nous consterner de notre actuelle pauvreté.

Ainsi, ce qu'il y a de plus favorable à dire sur notre compte, se réduit au pénible aveu de notre infériorité réelle et positive. Les théories sont bonnes, mais impraticables; les plans ingénieux, mais calculés pour d'autres conditions que celles dans lesquelles nous existons; que font les alimens les plus sains au malade dont les organes dépravés les vicient? que servent les toniques à celui dont la fibre mourante est désormais incapable de réactions? Les vins généreux raniment une vieillesse encore saine et vigoureuse; mais une fois que l'individu est saisi des langueurs de la décrépitude, les stimulans énergiques, en d'autres termes, les agens d'un changement quelconque dans ses dispositions physiques, ne font que hâter sa dissolution.

La société, a dit M. de La Mennais, n'est plus qu'un doute immense; mot heureux qui rend énergiquement une bien triste vérité, mot qui recule toute la profondeur de l'usure incurable qui ronge nos

vieux états chancelans sur leurs bases. — Il est trop vrai, toutes les croyances achèvent de périr. Ce n'est pas seulement en religion, c'est en morale et en politique qu'il n'y a plus de foi : et sans une foi quelconque, plus d'enthousiasme ; et là où manque cette chaleur d'âme généreuse, cette fièvre passionnée qui naît de la force d'une persuasion intime, la source des grandes actions est tarie. Il faut que l'homme *croie quelque chose* ; et la mesure de ses actions n'est jamais que celle de ses convictions. On me dira peut-être que les hommes de nos jours, affranchis du joug des fables superstitieuses, croient à la dignité et à la liberté de l'espèce, à leurs droits : leurs droits ! eh ! comment les soutiennent-ils ? La liberté ! eh ! quel sacrifice font-ils pour elle, ceux qui se constituent les organes privilégiés de ses oracles ? Est-ce donc avec leurs phrases ou par des mœurs que se crée l'indépendance des empires ? est-ce en transformant en trafic mercenaire, le débit de leurs doctrines, que les apôtres nouveau-nés de cette divinité si fière, attestent la réalité de leur mission ? La liberté ! nous avons, au pied de son image terrible et sanglante, vu tomber nos pères expirans, en même temps que la confiscation dévorait nos fortunes. Nous sommes *prolétaires* aujourd'hui. Il y a des citoyens, dit-on, mais nous ne sommes pas de ce nombre : pour nous il n'y a donc ni droits politiques, ni dignité civile, ni pa-

trie. La liberté! ah! quelle douleur orageuse et amère ce mot magique réveille toujours dans l'âme. Hommes avides de pouvoir, corrupteurs ou corrompus, les nations seront-elles à jamais attachées au mensonge insolent de vos discours! Dites, dites enfin que vous ne voulez que de l'or et du sang: l'*honneur*, voilà le stérile bien que vous laissez au brave. Vous maintenez en lui cette religion afin qu'il vous vende et vous sacrifie son être, et quand il tombe, mordant la poussière, quand, loin de ses foyers, son cadavre est la pâture des vautours, vous inscrivez pompeusement son nom dans les registres d'une prétendue gloire dont vous êtes les dispensateurs. La gloire! dérision solennellement odieuse qui ne sert aux yeux du sage qu'à compléter le supplice des esclaves et la honte des dupes.

Et qu'est-ce, de nos jours, que cette valeur-même du soldat, ce courage militaire si vanté! Puis-je estimer beaucoup une vertu guerrière que je vois au service de toutes les tyrannies, et, au bout de tant de mémorables exploits, encore plus funeste à la liberté de la patrie que favorable à son illustration. Nous avons été très vaillans: nous avons vaincu tous les peuples de l'Europe, maintenant, que nous sommes expropriés de cette gloire dont les trophées ont été, pour ainsi dire, mis à l'encan des nations, qu'en est-il résulté pour nous?

une énervation générale, et une plus ardente soif des distinctions et des richesses. Car lorsqu'il n'était plus possible de se dissimuler l'asservissement honteux du peuple aux volontés d'un homme, lorsque les Français n'avaient plus pour guide que l'aigle impériale, et pour thême que la gloire du maître, quel mobile suppléait à l'élan généreux du patriotisme? Il faut oser le dire, le courage, qui faisait braver la mort sur les champs de bataille, à moins qu'il ne fût cette contagion d'impétuosité à laquelle les Français sont plus accessibles que tous les autres hommes, n'était que le résultat d'un aride calcul personnel. On voulait avancer à tout prix; l'ambition régnait dans les camps d'où elle avait exclu, en grande partie, la franchise, la cordialité et le désintéressement, qui sont les traits distinctifs du caractère militaire; la guerre n'était plus qu'un affreux jeu de hasard, une sanglante loterie où la rapidité du mouvement de la roue multipliait les chances de succès en même temps que celles de destruction.

Guerriers infortunés, servilement prodigues, pour les caprices d'un homme, des flots d'un sang que vous ne deviez qu'à la patrie, cette sainte patrie, qui vous avait dans son sein nourris et élevés, vous vous êtes crus grands alors que vous étiez égarés et perdus dans les routes d'un faux honneur.

Ah ! si l'honneur ne consistait qu'à savoir mourir, vous auriez trop de rivaux de cette facile gloire. Le Russe esclave et l'Autrichien stupide savent mourir de même, et ils vous l'ont fait voir. Mais il n'y a pas d'honneur dans un aveugle sacrifice, et le dévouement n'obtient de l'estime et de l'admiration qu'à proportion de la noblesse de l'objet. *Il est doux et beau de mourir pour la patrie* ! Entendez cette sublime parole, c'est la voix même de l'Antiquité ; mais, qui jamais a dit qu'il fut beau de mourir pour la tyrannie, qui jamais osa vanter le dévouement abject des esclaves et la résignation des misérables qui perdent sans regret une vie dépourvue de dignité et d'indépendance ! L'avenir cherchera-t-il au sein des ténèbres du temps les traces de vos infructueux exploits effacés par les larmes de l'humiliation et la honte des revers ! N'y comptez pas : la liberté prendra soin de ses fastes ; elle enveloppera ses monumens des plis de sa robe immortelle ; mais la postérité ne s'intéressera guère à ceux de la servitude.

Le bon Sens.

Le bon sens est une bonne chose ; mais ce n'est pas la plus excellente de toutes ; et quoique très peu disposé à réclamer, en général, contre les sentences du bon Plutarque, j'avoue que je ne saurais lui passer celle-ci : le bon sens est le maître de la vie humaine.

Le bon sens n'est que la raison à son degré inférieur de développement : ainsi, cette faculté estimable, quoique vulgaire, peut suffire à l'appréciation des intérêts et des difficultés d'une vie commune ; mais pour un mode d'existence plus relevé et plus périlleux, elle n'est plus qu'un auxiliaire timide et borné. Il faut quand la société est bouleversée par les orages, une raison plus forte, plus lumineuse

et plus rapide pour diriger, par exemple, le vaisseau de l'Etat. Ce n'est pas par le bon sens que l'on échappe aux écueils et que l'on résiste à la tempête. Ce n'est pas par le bon sens que l'on retire une nation de la stupeur accablante où l'oppression l'a plongée. Le bon sens se tait et courbe la tête; il se résigne au mal présent dans la crainte du mal à venir. Auprès de lui, le plus fort est toujours le mieux fondé en raison. Ils sont œuvre du bon sens tous ces systèmes de temporisation qui laissent échapper les possibilités généreuses, et présentent à la voracité du temps, des générations qui pourraient être libres et fortunées. Imiter la nature dans la lenteur de ses procédés, est le dictum par excellence de ce bon sens trivial; mais en attendant, la tombe s'ouvre pour le sophiste et sa dupe; et l'homme n'a pas vécu un instant pour la liberté et le courage, deux biens qui donnent seuls de la dignité à son existence.

Le bon sens est érigé par l'intérêt personnel en idole suprême. Je le dirai tout haut, je n'ai jamais vu le bon sens qu'étroitement serré dans les bras de la lâcheté; ils sont enfans de la même mère, l'odieuse personnalité; ils marchent toujours de concert et arc-boutent ensemble pour entraver le patriotisme dans son élan. Ils font ensemble la

guerre à l'enthousiasme et le font périr de calomnie et d'abandon.

Le bon sens rit quand Curtius se précipite dans le gouffre et il excuse tous les genres de bassesse et de trafic, par des raisons de prudence domestique. Le bon sens nous prêche de faire toujours comme firent nos pères, quoiqu'il s'accommode parfaitement des nouveautés d'aujourd'hui. Le bon sens s'indignait quand Galilée soutenait devant l'inquisition la suprématie du centre solaire ; et lorsque Newton déclarait les lois des corps célestes, il demandait fièrement : qu'en savons-nous ? Tout ce qui est grand ou généreux excède sa portée ; et pour qu'un dernier trait achève de le peindre, quand l'erreur ou l'iniquité des tribunaux frappe une tête innocente, il dit : cela ne nous regarde pas, et puis il fallait bien que la justice eût ses raisons.

La Somme des Vérités.

Montesquieu a parlé quelque part d'un livre qu'il avait souvent eu le projet de faire, dit-il, et qui en cinquante pages aurait contenu ce que nous possédons de vérités dans les sciences morales et philosophiques. Ce mot, que l'on serait d'abord tenté de prendre pour une saillie de ce beau génie, est pourtant d'une profonde vérité. Le nombre des pages pourrait même être réduit des deux tiers si l'on voulait n'entendre par vérité que ce que nous savons avec quelque certitude. La philosophie qui compose ses doctrines de vérités de convention, ou d'opinions de sectes et de partis, peut être d'une étude longue et pénible; mais la philosophie qui se compose uniquement du petit nombre de vérités, ou

jugemens principes que nous enseigne la nature sur les rapports de notre être avec les êtres semblables et le monde extérieur, peut s'apprendre en peu de jours.

Trop de systèmes philosophiques ont été détruits les uns par les autres, trop d'erreurs et trop de chutes ont signalé la carrière des plus grands hommes dans le champ aventureux des hypothèses, pour qu'il soit permis désormais de croire sur parole et de laisser sommeiller sa raison sur l'oreiller, encore plus honteux que commode, de l'autorité. La raison doit prévaloir enfin; et après quarante siècles de vains efforts et d'erreurs, il lui est sans doute bien permis d'arracher le sceptre au mensonge. Qu'elle règne donc à son tour, dût-elle dissiper jusqu'au dernier prestige et ne nous laisser voir que notre invincible ignorance et notre néant dans le miroir fatal de la vérité!

Admirons ces beaux génies, qui, même en s'égarant, ont créé les titres de gloire dont l'esprit humain peut s'enorgueillir; mais loin de nous une admiration servile et un respect qui tienne de l'esclavage: quelque grands qu'ils fussent, ils n'avaient que cinq sens, et bien que plus heureusement organisés, ils étaient hommes comme nous. Se fussent-ils fait une renommée et les saluerions-nous

aujourd'hui du titre de *grands* dans les images qui les font revivre, s'ils n'avaient eu la noble hardiesse de s'écarter des routes frayées par leurs devanciers ? La pensée humaine s'est enfin affranchie des lisières qui, trop long-temps, la tinrent captive ; elle a pris un vol audacieux. Qui oserait maintenant entraver son essor ?

On a beaucoup dit que notre raison est trop faible sans appui extérieur ; qu'elle nous égare et nous trompe à chaque pas ; et qu'enfin dans l'océan des incertitudes humaines, il faut de toute nécessité périr par le naufrage, si l'on ne jette dans les cieux l'ancre salutaire de la foi et des vérités révélées.

De toutes les absurdités la plus grande, de toutes les entreprises la plus vaine, c'est assurément de vouloir déprimer la raison ; car enfin, lorsqu'on veut nous démontrer son insuffisance, c'est la raison même que l'on est forcé d'invoquer, puisqu'on ne prouve rien que par elle. Ainsi, c'est l'inviter à sa propre ruine et vouloir qu'elle assiste vivante à ses funérailles.

Tout homme qui prêche à ses semblables de se méfier de leur raison, est un charlatan qui veut les tromper à son bénéfice ; c'est un odieux impos-

teur. La raison ne peut pas nous tromper puisqu'elle nous fut donnée de Dieu ; si ses opérations étaient fausses, et son assistance mensongère, Dieu seul serait donc comptable de ses erreurs et de nos maux. Que les détracteurs de ce noble privilége abandonnent leur système, ou qu'ils fassent de la perfidie et de l'injustice les premiers attributs d'un Dieu digne d'eux.

Absence de Principes.

Les peuples, dans les premiers âges et durant le long période de leur ignorance, sont bridés par la superstition et plus tard par une fausse morale. Aux fourbes religieux survivent les fourbes politiques, et cela doit être : quand il n'y a plus de croyances positives, quand les semences d'une foi aveugle ne peuvent plus germer dans les esprits désabusés des fables théologiques, la matière manque pour les premiers ; mais comme la morale a des fondemens plus réels et que le besoin de la justice et de l'ordre est inhérent au cœur humain, les seconds ne peuvent jamais se trouver au dépourvu. Il ne s'agit pour eux que de devenir plus habiles à mesure que la diffusion des lumières rend plus difficiles tous les genres de déception.

Lors même qu'il n'est plus possible en aucune façon de tromper le peuple, et que l'usage de la force la plus asservissante doit remplacer la persuasion, il n'est pas rare que les chefs des états se fassent illusion sur les moyens de prolonger leur règne et qu'ils refusent de croire à la puissance intérieure des opinions auxquelles ils imposent une contrainte momentanée.

Cette erreur de leur part tient principalement à ce qu'ils n'ont pas plus de foi dans les vérités morales que les imposteurs religieux n'en ont dans les *vérités* théologiques qu'ils enseignent. La plupart des sectateurs du pouvoir et des ambitieux sont de ces hommes que l'on désigne justement par la qualification d'hommes sans principes. Ils ont éveillé exclusivement les inspirations de la cupidité, et leurs passions, aidées de certains talens et favorisées par les circonstances, ont obtenu des succès qui, à leurs yeux du moins, légitiment leurs systèmes.

Je dis leurs systèmes: il s'en faut de beaucoup pourtant que le plan de conduite de la plupart et le choix de ses routes soient l'effet d'une corruption systématique et raisonnée. Ils n'ont point pris la peine d'une étude attentive de l'homme et de ses rapports en société. Ce ne sont pas des méchans qui aient commencé par réfléchir et philosopher,

mais tout bonnement des esclaves de l'instinct physique chez lesquels une ardente personnalité a triomphé de toutes les ruses de l'intelligence.

Ceux qui se sont dépravés par l'effet d'un examen attentif des hommes et des choses, et chez lesquels une immoralité calculée est le fruit des plus désespérantes réflexions sur le sort de l'humanité et sur l'inévitabilité de ses misères, sont les plus forts, les plus dangereux, et cependant les moins haïssables; car ils se sont trompés. Il faut ranger dans cette classe tous les hommes d'état distingués, partisans du pouvoir, adversaires de la liberté des peuples, ou ses hypocrites défenseurs.

Ils croient que la liberté n'est point faite pour l'homme, parce qu'ils prennent pour guides les faits généraux de l'histoire, faits entièrement concluans dans leur opinion. Nulle part, en effet, cette liberté tant désirée n'a encore régné d'une manière positive et pure. Chez quelques peuples de l'antiquité, ce nom eut un pouvoir magique; mais la chose même qu'elle exprime n'eut qu'une existence douteuse, incomplète et précaire; et cela, comme je l'ai déjà dit, parce que les législateurs primitifs des nations trouvèrent partout le sol infecté de la propriété, et l'aggrégat social livré déjà à la fièvre de la cupidité.

Ainsi donc, forts des exemples de tous les temps, et croyant que l'espèce humaine tourne éternellement dans le même cercle d'agitations impuissantes, au lieu de s'avancer sur une ligne progressive de perfectionnemens, les hommes dont je parle se disent :

« L'homme naît méchant ; et la nature ne l'a » point formé pour être libre. La société, qu'elle » soit un effet de la nature ou un accident de son » histoire, ne peut s'établir et se perpétuer que » par la force ; mais pour que l'empire de la force » soit moins révoltant, pour qu'il provoque moins » de résistances habituelles, il faut, autant que » possible, le déguiser sous les apparences et les » formes de la justice. »

Eh quoi ! va-t-on me dire, ils rendent donc une sorte d'hommage au sentiment primitif d'équité que la nature a mis dans le cœur de l'homme, au principe de la distinction du bien et du mal ; ils avouent donc l'existence, la réalité et l'ascendant d'une morale naturelle ? Ils tombent dans ces contradictions avec eux-mêmes s'ils persistent à soutenir qu'il n'y a pas en réalité de morale fixe, que la morale n'est pas dans la nature des choses.

Non, ils ne sont point en contradiction avec

eux-mêmes ; ils sont au contraire très conséquens ; car, dans l'ordre de leur logique, voici ce que c'est que ce sentiment primitif d'équité, ce besoin de justice, dont les moralistes philantropes prétendent tirer un si grand parti.

La nature a fait des forts et des faibles ; les faibles en beaucoup plus grand nombre, attendu que c'est une autre loi de la nature, que ce qui est défectueux abonde et que le meilleur soit plus rare que le pire.

Le faible placé en présence du fort tremblera et désirera n'être pas écrasé par lui ; et dans ce sentiment on ne peut voir que l'instinct de la conservation dans l'une de ses applications les plus énergiques. Or, voilà précisément ce sentiment de la justice dont on fait tant de bruit. Le faible alors propose au fort un traité dont ce dernier ne fait que rire ; qu'a-t-il besoin de transiger, craint-il ? N'est-il pas le plus fort et le maître ? La nature ne lui dit-elle pas de frapper lorsque cela peut être nécessaire à la satisfaction de ses besoins, et de détruire sans condition tout obstacle à ses désirs ?

Le sentiment de l'équité est donc entièrement étranger à l'homme fort, parce qu'il ne provient que de la crainte, résultant elle-même de la dispropor-

tion des forces, disproportion qui est à son avantage. Mais l'homme fort peut éprouver le sentiment de la commisération et de la pitié ; puisqu'enfin le faible est de la même nature que lui.

Quoi qu'il en soit, ce sentiment, qui cède à toutes les irritations du moi, n'a pu, comme on le suppose encore, être l'un des motifs préparateurs de la société ; il ne pouvait pas, par son état de prédominence, devenir le principe d'un état de choses durable et permanent.

Reste pour unique principe de la formation de la société la ligue des faibles, qui réunis se trouvaient supérieurs à ceux dont la force usurpatrice s'exerçait sans obstacle dans l'état d'isolement.

L'Ennui.

Nous marchons dans cette pénible et rapide carrière de la vie; nous marchons sans pouvoir nous arrêter. Lorsque nous commençons à nous regarder marcher, et à jeter un regard d'observation sur les objets qui bordent la route, alors nous laissons déjà un long espace derrière nous. Un espace plus étendu, illimité en apparence, s'offre à nos yeux, mais nous ne tardons pas à découvrir l'ouverture de l'abîme où précédés et suivis de tant d'autres, nous tomberons tout-à-l'heure.

Où est le présent, cette course rapide? Il n'y en

a pas. Le présent n'est que le moment imperceptible où nous levons le pied pour avancer ; poussés et entraînés, nous avançons et brûlons d'avancer toujours. Ainsi, il n'y a jamais dans notre vie, dans notre marche, que l'espace à parcourir, et le souvenir de l'espace parcouru.

Et malgré l'incroyable rapidité de notre course, nous éprouvons, chemin faisant, la maladie de l'ennui, si nos yeux et nos mains et tous nos sens ne cherchent pas à jouir des objets semés sur la route. Souvent les fleurs se changent en cendres et en poussière dans les mains de l'infortuné voyageur; n'importe, sa main, son œil, n'en sont pas moins avides.

Mais voilà trop d'allégorie; d'où vient l'ennui? que signifie-t-il? est-ce une maladie purement sociale? est-ce une nécessité inhérente à notre condition? serions-nous par hasard d'une nature en souffrance? Cet ennui, est-ce la trace des douleurs de notre mère commune? Si la vie est bonne en elle-même, pourquoi est-elle tant exposée au poison mortel de l'ennui?

L'ennui est le pire de tous les maux; l'homme qui l'éprouve, quelles que soient les faveurs dont

l'ait comblé le sort, manque de la première condition pour goûter les charmes de l'existence; car, ainsi qu'il a été très bien dit, l'homme le plus heureux est celui qui est le plus agréablement occupé.

Le besoin de l'occupation, d'une occupation extérieure à notre être, qui prend son point d'appui dans notre âme, mais dont l'objet ou la matière doit être hors de nous, voilà donc une de ces vérités primitives, vérités d'observation consacrées par la sagesse des sages et par l'intelligence populaire chez tous les peuples civilisés. C'est une chose universellement reconnue : il faut que l'homme de la civilisation, c'est-à-dire l'homme dont les facultés ont reçu une première impulsion, un premier développement, s'occupe ou qu'il s'ennuie, ou se déprave à la longue par l'ennui.

J'ai dit *l'homme de la civilisation*, pour restreindre ma proposition de manière à ce qu'elle ne soit pas contestable; car on a prétenduque l'homme sauvagene s'ennuyait jamais. Assertion au moins hasardée; et il me paraît difficile d'expliquer autrement que par l'ennui, que par la fatigue d'une situation morale sans variation, sans phases, sans mouvemens, les excès auxquels les sauvages se livrent dès qu'ils en trouvent l'occasion. Le sauvage, quand son estomac est satisfait et qu'il n'entend pas la chanson de

guerre, se couche ou s'accroupit, et immobile dans la même attitude, il regarde durant de longues heures les flots du ruisseau qui s'écoule sous ses pieds. Cela est vrai ; mais qu'une barrique d'eau-de-vie arrive du marché des Européens, soudain il s'éveille de ce calme stupide, et vous le verrez tout-à-l'heure danser, trépigner d'une joie délirante, jusqu'à ce qu'il tombe sous l'effet de la funeste liqueur.

Des observateurs judicieux n'ont vu dans le goût effréné des sauvages pour les liqueurs fortes que l'impérieux besoin de s'arracher à l'obsession de l'ennui. S'ils ne se tourmentent pas comme nous pour l'éviter, quoique le poids en soit aussi accablant pour eux, c'est que ni leur misérable vie, ni les ressources de leur faible intelligence ne leur offrent le moyen de sortir de cette langueur. — De ce que le sauvage ne cherche pas à améliorer son état, à se créer des distractions, on en a conclu qu'il ne s'ennuyait pas. C'est une grande erreur ; il fait par nécessité ce qu'on a cru qu'il faisait par choix.

Ainsi, tout homme s'ennuie, s'il ne cherche pas à vivre hors de lui. — Mais je n'ai pas voulu me borner à répéter inutilement un fait aussi bien constaté; je voudrais rechercher pourquoi l'homme fut ainsi

condamné à l'ennui ; et si ce tourment, aussi terrible qu'inévitable, peut servir à expliquer quelque chose du mystère de notre existence sur cette terre. Voilà où gît l'intérêt véritable de la question.

Le Remords du Coupable

Et le Contentement d'une Ame vertueuse.

Cette morale épurée, cette philosophie sublime, professée par un petit nombre d'hommes qui ont paru à longs intervalles sur la scène du monde, n'a jamais pu devenir d'une pratique commune, précisément parce qu'elle fait la guerre aux penchans naturels et aux appétits que la société favorise. Les progrès des arts eussent été bien plus lents, et les triomphes de l'industrie seraient encore réduits à bien peu de choses, si la stoïque abnégation du moi humain, qui forma les seuls véritables grands hommes de tous les temps, avait pu trouver autant de

partisans qu'elle a rencontré d'ennemis. L'état social dans son plus haut degré de prospérité ne représente que les vices de notre nature élevés à leur *maximum* de puissance. Les états où la frugalité fut en honneur ne virent pas leurs cités embellies de toutes ces pompes industrielles maintenant le sujet de notre orgueil. Mais alors cette pauvreté généreuse avait la force pour compagne; et la riche Carthage opposa vainement à Rome dans son premier dénuement et sa première austérité, les talens d'Annibal avec la multitude de ses soldats étrangers stipendiés et ces puissantes flottes qui dès lors affrontaient les orages du vaste Océan.

Vainement se fatiguera-t-on à répéter aux hommes que : *ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux*, et que la paix d'une conscience tranquille est un bien préférable à tous les biens du monde : ils ne peuvent plus voir dans ces tristes axiômes d'une morale rebattue, que des lieux communs que la poésie peut exprimer d'une manière agréable et sonore, mais qui ne peuvent réclamer de notre esprit que cette approbation sans conséquence qu'il accorde aux fictions qui l'amusent. Dites dans un langage plus sérieux et avec une prétention régulière, de pareilles maximes sont nauséabondes. Que pour diminuer la somme de ses misères, un homme tâche de se jeter dans ces illusions; qu'il de-

mande des ressources, à l'enthousiasme philosophique, contre les indignités de la destinée, et s'efforce du moins de rendre plus léger, par la patience, le fardeau qu'il ne peut rejeter, cet homme fait bien : disons mieux il est véritablement vertueux. Mais qu'il garde pour lui ses procédés d'amélioration morale, qu'il résiste au désir vaniteux de convertir en corps de doctrine au profit du public des idées qui n'ont qu'une vérité abstraite et qu'une utilité isolée ou relative. Peut-être même doit-il avoir à craindre que sa philosophie ne lui laisse que des cendres dans la main à mesure que la nécessité d'une plus attentive analyse naîtra de la nécessité d'écrire.

Les faits ont une éloquence bien autrement victorieuse que les discours ; il est donc absurde de prêcher à l'homme le désintéressement et l'abstinence dans un ordre de choses qui ne met en mouvement et ne provoque l'excitation de toutes ses facultés, que pour le faire entrer en partage de la possession et des jouissances que la société présente aux habiles et aux heureux, possession, jouissances auxquelles la société tout entière, par l'effet d'une morale contraire, accorde à peu près exclusivement les égards, la considération, l'honneur, l'estime enfin. Que nous donnera la philosophie en échange de tous ces biens si grands, si réels, si nécessaires ? Que

nous donnera-t-elle? *La paix du cœur, le contentement d'une âme vertueuse*; épuisons le vocabulaire : le trésor inappréciable d'une conscience sans reproche! O la belle trouvaille! Eh quoi donc! ceux que nous voyons parvenus au faite des honneurs et de la puissance, n'importe les pratiques qui les y ont fait arriver, sont-ils donc si tourmentés par les soucis rongeurs, si bourrelés par le remords? Les plus scélérats ont-ils le teint moins frais, digèrent-ils moins bien que ceux dont la conscience est moins nette? Plaisanteries que tout cela, phrases dépourvues de sens et dont le peuple n'est plus dupe. Il voit, le peuple, que les hommes qui par de lâches manœuvres arrivent au pouvoir en trahissant ses intérêts, passent à travers le ministère et en sortent couverts d'opulence, mais il ne voit pas qu'après cette métamorphose ils en soient moins gais et moins heureux. Il voit même qu'un banqueroutier riche de la ruine de cent familles, pourvoit, avec une tendresse toute paternelle à l'établissement de ses enfans, et sourit, avec toute la grâce des vertus domestiques, aux caresses de ses petits-fils.

C'est la consolation des petits, dépouillés et opprimés, de penser que le remords punit les déprédateurs des fortunes particulières, ou de la fortune publique. Mais c'est une bien équivoque et bien ri-

dicule consolation. *Dieu*, dit un poète philosophe de notre temps, *au lieu de l'enfer créa le remords*. J'ignore, je l'avoue, si Dieu créa l'enfer, mais je serais bien tenté de croire qu'il n'a pas créé le remords, quand je vois régner sur le front des plus coupables mortels le calme et la sérénité qui ne devraient décorer que le front du juste; quand je vois des vies souillées de forfaits s'achever paisiblement sur un lit bien fait et parmi les empressemens de l'amitié. Je parlais d'un des hommes les plus noirs que la révolution ait produits à l'un de ses amis qui jadis avait été le mien; et je voulais, en rappelant le souvenir des crimes sans nombre dont il s'était souillé, que ce dernier y vît la condamnation de ses serviles complaisances et de sa nouvelle fortune. Il se mit à me parler de ses vertus domestiques et du touchant tableau que présentait l'intérieur de la famille de son abominable patron.

Eh! pourquoi pas des vertus domestiques? Le tigre qui porte sa proie dans son repaire pour alimenter ses petits, n'a-t-il pas des vertus domestiques aussi? La sottise humaine transforme en vertus, en titres à l'estime, les instincts d'une personnalité un peu étendue au dehors du moi absolu.

Quoi qu'il en soit, il est vrai, malheureusement trop vrai, que les plus odieux et les plus méchans

des hommes peuvent ainsi se livrer tranquillement au développement des affections naturelles, tant qu'ils n'ont prévariqué contre elles qu'aux dépens du tiers et du quart, c'est-à-dire à une certaine distance d'eux-mêmes. Il est vrai que la plupart des scélérats que leur habileté, leur bonheur ou l'excès même de la grandeur de leurs forfaits ravit à l'échafaud, n'ont pas de remords et jouissent avec sécurité du fruit de leurs impunis brigandages.

Plût à Dieu ! que le remords fût un supplément de nos impuissantes lois, terribles seulement au malfaiteur vulgaire. Ah ! si des paroles et des discours pouvaient le faire naître dans ces cœurs de bronze, je voudrais être éloquent aussi. J'irais dépouiller la tête de Tisiphone de tous ses serpens pour les plonger dans le sein de ces illustres pervers. J'entendrais avec plaisir leur conscience engourdie sur le chevalet des tortures. Mais que ces vœux sont stériles ! je vois ces hommes, si par hasard leurs yeux tombaient sur ces lignes, sourire avec l'expression d'une froide pitié.

Du Bien et du Mal.

Il est hors de doute que la nature voulut attacher le remords à l'infraction de quelques-unes de ses lois. Mais il n'est pas moins incontestable que l'effet de vicieuses institutions, ouvrage de l'homme, a pu altérer les notions naturelles du bien et du mal, et avec elles détruire le remords qui servait de garantie primitive à leur observation. La morale est une science positive, elle a donc des principes dont la certitude et la fixité sont les attributs. Mais cette certitude et cette fixité ne sont point telles qu'elles puissent résister à toutes les transformations sociales, et s'adapter, sans rien perdre de leur inflexibilité, à l'infinie variété d'applications que la complication des rapports sociaux présente.

D'ailleurs l'institution de la propriété foncière étant la première et la plus grande violation des lois de la nature : établir à son profit la juridiction du remords, est un calcul que l'effet doit bien souvent démentir. Le pouvoir de l'éducation et de l'habitude, la crainte du mépris, pire que celle du supplice, feront naître quelque chose qui lui ressemblera; mais s'il vient à s'établir de certaines manières d'attenter à la propriété que la loi n'ait pas prévenues par cette sauvegarde des peines afflictives et infamantes, ou si le crédit toujours croissant de l'or usurpe dans les déférences publiques un rang qui n'était dû qu'à la majesté de la loi, celle-ci reste impuissante, et la prévarication lève un front audacieux, environnée qu'elle se voit des hommages de la multitude.

Le pire inconvénient ici, c'est qu'à la faveur des attentats contre la propriété, les crimes contre la sûreté individuelle acquièrent une sorte de légitimité monstrueuse qui les soustrait également à l'action du remords. Qu'un homme, dans la vue de s'enrichir, ait exposé au fer de l'ennemi ou aux horreurs de la famine un nombre de ses semblables, cet homme est, sans contredit, un assassin et un meurtrier. Cependant le but soulage du moyen, et cet homme n'a pas de remords. Le remords semble entièrement attaché à la perpétration immédiate et

matérielle de l'homicide; de sorte que l'on peut proposer la solution du problème suivant au génie industriel :

Trouver une arme au moyen de laquelle on puisse détruire et faire périr son semblable à de très grandes distances, sans entendre ses gémissemens, sans voir son agonie ni sa sépulture, afin d'éviter l'embarras du remords.

L'inventeur d'une pareille machine ferait aisément fortune, car la société est pleine de ces timides scélérats qui ont la fibre lâche et le genre nerveux trop faible pour supporter l'aspect du meurtre et du sang. Cependant quand ils viennent à triompher de cette résistance de leur nature physique, le violent ébranlement qui leur reste de leur secousse se transforme en remords. Le remords le plus réel n'est pas autre chose pour le plus grand nombre de ceux qui l'éprouvent; mais l'éloignement des circonstances accessoires du forfait contribue principalement à l'affaiblir.

Combien donc ne doit pas être nulle son action dans l'âme de ceux que leurs crimes heureux environnent de toutes les distractions riantes que prodigue l'opulence? Le concert des lâches flatteries étouffe les derniers murmures d'une conscience dé-

jà lassée. Ils répandent autour d'eux quelques parcelles de cet or, fruit de leurs iniquités : ils font des heureux; ils entendent vanter leurs vertus; leur réveil est assiégé des épîtres de la reconnaissance, dont la lecture dissipe les impressions d'un songe fâcheux; les arts, la beauté, le génie même, s'empressent pour eux : et vous voulez que ces heureux mortels éprouvent le remords? Ah! laissez ce vil tourment à la canaille et aux crimes sans considération.

L'Amour de la Célébrité.

Un démon jaloux du repos des hommes remplit leur âme du désir de reculer les bornes de leur rapide existence ; ils veulent à tout prix, par le crime ou la vertu, que la postérité sache qu'ils ont vécu.

Il en est peu qui marchent à la célébrité par la route des pratiques honorables, et guidés par une saine et favorable clarté. Saisis qu'ils sont la plupart par je ne sais quel prestige, vain fantôme d'erreur et de gloire, une horrible faim de renommée les livre au génie du mal. Voilà la plus féconde source des désastres dont le genre humain est accablé.

L'antiquité fabuleuse nous montre le dieu de la force, Hercule lui-même, livré à cette cruelle

fièvre, pénétrant jusque dans les profondeurs du royaume des morts, et violant la redoutable majesté des ténèbres infernales; Dédale usurpant l'empire des airs, artisan insensé du trépas d'un fils, complice innocent de son audace. Par l'effet d'une ambition pareille, Phaéton saisit les rênes des coursiers paternels, et bientôt il tombe frappé de la foudre dans les flots de l'Éridan, objet infortuné des larmes de ses sœurs. Plus audacieux encore, les superbes enfans de la Terre réunissent, pour escalader les cieux, leur coupable cohorte; espoir impuissant et bizarre : ils demeurent ensevelis sous les monts qu'ils avaient entassés. Dans toutes ces fictions brillantes, les anciens, nos maîtres dans la sagesse, ont voulu nous peindre les projets vastes, et la funeste chute des grands ambitieux.

Ces leçons éloquentes ont été perdues. Il est dans l'homme un appétit de la louange qui l'excite également à tout oser et à tout souffrir. Et nous, destinés à valoir bien moins que nos pères, dans l'aveuglement de notre admiration stupide, nous décernons les palmes de l'honneur et de la renommée aux plus méprisables des mortels. Faut-il donc s'étonner que tant de brigands fameux aient rempli et fatigué le monde de leur homicide célébrité. Tel est ce sombre Philippe, tel fut son père, cet heureux dévastateur de l'Europe, qui traîna parmi les

morts les regrets mal assoupis de sa rage déprédatrice. Quelques remords le punirent-ils du moins de tant de forfaits commis au mépris de tous les droits de l'humanité ?

L'humanité ! et quel est le conquérant, roi ou peuple, qui ne fut pas inexorable et sourd à sa voix plaintive. Romulus, ce bâtard d'une prostituée, que l'ignorance grossière des hommes de son âge a fait naître de Jupiter, transmit sa férocité dominatrice à cette race des Quirites bien digne de lui, digne lui-même d'avoir eu pour père ce dieu qui mutila le sien, puisqu'il s'était souillé d'un fratricide. Quel besoin d'honorer le crime a donc invité les hommes à le placer sur le trône des cieux !

Les Romains obéirent à cette double influence. Les Romains ! quel long amas de conquêtes sanglantes, de perfidies et d'horreurs, ce seul nom réveille dans la mémoire des hommes ! et cet odieux prestige n'est pas encore détruit ! et nous accordons encore un tribut d'estime à ce peuple exterminateur ! Nous admirons les restes de leurs pompeux monumens, sans songer que le ciment qui les lie fut broyé avec le sang des vaincus et les larmes des esclaves.

Ah ! quand on médite sur les tableaux que pré-

sentent les annales humaines, combien paraît préférable et digne d'envie le sort de ceux qui pouvant cacher dans le sein de l'obscurité leur humble destinée, ni bourreaux ni victimes, coulent une vie tranquille à l'abri de ces illustres fureurs. Vivre content de peu, mettre un frein à ses désirs, se soumettre aux lois simples de la nature, sans fatiguer de vœux inquiets la Providence qui les a établies, cette sagesse, toute digne qu'elle est de louange, échappe, heureusement, au malheur d'être applaudie.

Il faut faire du bruit pour obtenir l'estime des hommes. Il faut troubler leur repos par le tumulte et l'horreur. Moissonner, disperser les générations; incendier les villes : voilà la gloire ! Et que serait la gloire, homme d'orgueil et de sang, si cent mille brigands te vendant, à tant par jour, leur corps et leur âme, ne t'avaient préparé la victoire! Toute hideuse qu'elle est, cette gloire n'est pas à toi.

N'importe, il monte dans son char de triomphe, et dans sa course rapide il broie sous la roue les membres palpitans des vaincus et des vainqueurs qui expirent confondus. Il proclame ses exploits, et vante à ses soldats leur héroïque bravoure. Son adversaire se réjouit peut-être aussi de son côté. Des deux parts l'encens fume, les lévites parent les

temples; des deux parts, le nom du dieu des armées, le nom de patrie, sont profanés. La foule imbécile admire et applaudit à la pompe de ces insultantes fêtes; elle se laisse étourdir de tout ce fracas de magnificence meurtrière, et chante stupidement des hymnes en l'honneur de ceux qui sont restés sur le terrain pour prix de la victoire: elle consacre les noms de dix sur trente mille, reconnaît heureux les infortunés qui, dans les horreurs d'une lente agonie, ont vu planer sur leur tête les vautours et les aigles, ces princes de l'air, au bénéfice de qui les princes de la terre ont fait joûter leurs fidèles sujets.

Tomber sous le tranchant de l'épée, et vivre enlacé sous le double joug de la force et de l'imposture, exister pour satisfaire aux caprices des tyrans ou des fourbes, si telle devait être l'irrévocable destinée de l'homme, il vaudrait mieux qu'il vécût plongé dans la plus brute ignorance que de cultiver une étincelle divine de raison. Il devrait se taire et borner ses vœux à souhaiter qu'une bienheureuse catastrophe vînt faire crouler ce détestable monde, vînt ouvrir dans son sein, à toutes les générations esclaves, un immense tombeau.

Mais, ô bonté de Dieu! tu n'as pas mis dans notre sein le besoin du bonheur, la soif de la liberté,

comme le germe des déceptions les plus funestes; tu n'as pas voulu que nous n'eussions de nos douleurs et des crimes des potentats que la conscience, sans qu'il nous en restât un réel profit! Le monde s'améliore, et le genre humain s'élance enfin brisant les entraves d'une enfance trop prolongée. Cultivez sans relâche la pensée humaine, hâtez l'époque de son entier affranchissement, vous, enfans des arts, qui marchez au temple de la vraie gloire par des routes tranquilles. Remplissez-vous d'une émulation généreuse, et ne vous étonnez pas d'un trop nombreux concours; la gloire a d'immenses trésors, et la vertu qui les dispense ne repousse nul de ceux qui savent se créer des droits. Il suffit de l'aimer et de la vouloir, pour avoir part à ses faveurs.

Mensonges

De notre Ordre social.

Si tu veux, ô mon fils! remplir dignement la sublime tâche qui t'est imposée, et ne point passer inutile sur la terre comme la plupart de tes semblables qui composent la portion passive de l'humanité, il importe que tu te pénètres vivement de l'odieux mensonge que font les choses dans l'état actuel de la société. Tu trouveras bon nombre d'empressés et impudens panégyristes de ce qui est, partisans éternels d'une prudente complicité de toutes les abominations du monde, qui te diront : Cela fut toujours, ainsi cela ne peut pas être mieux, vu la nature de l'homme ;

et il n'y a que d'insensés innovateurs ou d'ambitieux hypocrites qui puissent vouloir sacrifier le bien positif à l'espoir illusoire du mieux, et le bonheur des générations présentes à l'avantage incertain des générations futures !

Tu les laisseras dire ; tu les laisseras se complaire dans leurs systèmes intéressés de lâcheté ; tu ne seras point intimidé par leurs faciles anathêmes. Tu rentreras en toi-même avec le profond mépris de leurs discours ; tu observeras, tu écouteras attentivement ; tu verras l'homme dans les palais et sous le chaume ; tu noteras les vices de nos impuissantes lois, les contradictions si choquantes de nos fausses mœurs ; tu tiendras registre des affreux résultats de cette organisation si vantée. Tu visiteras les ateliers de travail dans les villes et dans les campagnes, et les ateliers de la douleur dans les prisons et les hôpitaux ; tu visiteras ces théâtres entretenus à grands frais, parce que le citoyen va y consumer en vaines distractions les heures qu'il pourrait consacrer à nourrir une généreuse impatience ; et de loin, tu verras ces repaires affreux où le hasard, la débauche, divinités infernales, honorées à visage découvert, transforment en sources d'un or impur, le sang et les larmes des familles. Tu verras où se dirigent ces sources empestées ; et tu suivras les victimes en lisant écrit sur leur front

pâle et désespéré, cet arrêt de mort qu'elles vont exécuter elles-mêmes.

Tu reconnaîtras toutes ces choses et bien d'autres encore. Tu assisteras aux séances des tribunaux, où siégent si souvent, avec une suprême insolence, l'incapacité, l'insensibilité et le permanent mépris des droits du faible, le plus servile respect pour les volontés du puissant Tu pénétreras dans la poudre des greffes de ces augustes cours de justice; tu t'instruiras de leurs sentences, et tu t'informeras de la vie privée de ces magistrats sur les lèvres de qui errent continuellement le sourire du dédain et l'expression de la suffisance.

Tu te muniras de tels renseignemens et de bien d'autres encore; tu ne te lasseras point de nombrer les abus infinis et les impostures infinies du pouvoir; tu constateras l'abjection de ses dupes et la bassesse de ses instrumens; tu remarqueras la forme si ridiculement barbare du manteau d'hypocrisie qui recouvre tout cet amas de turpitudes; tu te feras expliquer cet injurieux vocabulaire du pouvoir qui n'offense pas moins le bon sens que la bonne foi. Enfin tu iras dans les temples où, pour combler les misères humaines, des prêtres sacriléges prostituent et dénaturent indignement la parole divine au pro-

fit des déprédateurs de la terre et des oppresseurs de la pensée.

Tu marcheras un moment mêlé dans le cortége splendide des rois afin d'entendre leurs paroles de clémence si redoutables, leurs promesses de prospérité si funestes, et leurs protestations d'amour si dérisoires. Tu ne pourras assez admirer que les peuples, depuis tant de siècles, se laissent aimer par les rois ! Tu liras les traités de ces puissans monarques ; tu pèseras les motifs que ces représentans de la divinité allèguent pour se donner le droit d'immoler à Teutatès les générations entières de ces sujets qu'ils chérissent. Tu verras la majesté de leurs personnes, formée d'ignobles débris rejetés par la volupté, et la splendeur de leur trône composée d'or et d'une pourpre teinte du sang de leurs esclaves imbéciles et malheureux.

Quand tu auras, en silence, reconnu tout cela, arrachant d'une main intrépide son masque de fleurs au spectre de la détresse sociale, tu l'exposeras dans sa hideuse difformité aux regards de tes discoureurs ! peut-être en frémiront-ils eux-mêmes ; et, soit conviction, soit surprise du moins, alors ils resteront muets devant ton indignation.

Conscience.

Conscience, conscience, instinct divin, immortelle et céleste voix !

Cette exclamation éloquente de Rousseau, dans les plus belles pages peut-être où brille son génie, est l'expression de la conscience même. C'est l'élan d'un sentiment profond de conviction de la présence de ce régulateur intime; sentiment si puissant, si impérieux, dominateur de l'âme, jusqu'à ce terme de pervertissement et de corruption qui est une véritable gangrène morale.

Jeune homme, qui n'as pas encore cherché à te

soustraire à sa vigilance, déjà pourtant quelquefois importune à tes désirs et à tes vœux, ne l'entends-tu pas distinctement te dire : Tu fais bien, tu fais mal; demeure satisfait de l'emploi de ta journée, ou frémis des regrets que tu viens de te préparer? Tu ne peux nier ce mécontentement amer qui suit ses reproches après une erreur avilissante et volontaire... Tu ne le saurais. Mais tremble : un temps va venir, où tu ne connaîtras pas ces avertissemens salutaires. Alors, la stupeur de ta conscience, tu la prendras pour le calme d'une âme forte; et le sommeil de ta raison, pour la destruction de ce que tu appelleras des préjugés.

Croyez-moi, ainsi me parlait un homme de trente ans, doué des facultés les plus brillantes, heureusement né, s'il en fut jamais, et que j'ai vu, triste effet de la contagion de l'exemple, débuter audacieusement dans la carrière du crime, frappé qu'il était de la prospérité et de la paix trompeuse de tant de grands criminels; *croyez-moi : les remords ne sont faits que pour la canaille.*

L'infortuné vantait une affreuse théorie que sa propre expérience ne tarda pas à démentir. L'opulence et les honneurs étaient l'objet de ses vœux; il mourut au sein des honneurs et de l'opulence, consu-

mé, dans toute la vérité du terme, par l'activité de ses remords.

Ils diront que c'était un pauvre esprit. Ah! si vous aviez connu la portée de ses facultés et la vigueur de son âme!

Dans la langue usuelle de la vie, la conscience parmi les hommes est presque érigée en divinité. Ils l'invoquent, ils l'attestent dans toutes leurs transactions volontaires ou forcées avec les lois de la société, avec celles du respect humain; ils l'adjurent dans les conventions civiles.

Si la conscience n'est point une illusion, si sa voix souveraine parle en effet à nos cœurs, tant que leur corruption n'est point extrême; si cette portion de nous-mêmes, qui réagit si énergiquement sur nous, est le fait primitif de l'histoire de notre âme, d'où nous vient-elle, et quelles sont les lois supérieures qu'elle reconnaît elle-même?

Il est un Dieu, il est un ordre, il est une bonté morale dans les actes de notre intelligence.

La conscience, dans l'établissement de l'empire auquel elle nous soumet, est-elle subordonnée aux progrès lents de la raison?

La négative n'est pas douteuse si l'on examine ce qui se passe chez les enfans. Avant de pouvoir raisonner, ou de pouvoir exprimer un raisonnement (ce qui paraît devoir être la même chose, en admettant avec l'idéologie moderne que les langues ne sont que des méthodes analytiques), ils ont la perception très distincte de ce qui est bien et de ce qui est mal par rapport aux autres, c'est-à-dire du juste et de l'injuste.

Il n'est pas moins vrai, toutefois, de dire que la conscience ne jouit jamais mieux de la plénitude de sa domination qu'avec le bienfait d'une raison éclairée ; car, pour avoir la perception de l'ordre sous tous les aspects du monde moral, il faut des lumières qui ne résultent que de méditations réfléchies. Un sentiment vague et général suffit au commun des hommes, si médiocre, si faible même d'intelligence. Mais où est le mal en cela ; puisque d'après les lois, en vertu desquelles inévitablement toute société s'organise, le grand nombre doit se conduire par la voix de l'autorité et celle de l'exemple ?

Et, par une conséquence forcée, il faut donc qu'il y ait des intelligences sublimes, de grandes lumières et de hautes vertus pour créer cette autorité, pour proposer ces exemples.

La nature a pourvu à cet arrangement par l'inégalité prodigieuse qu'elle a mise entre les hommes, par la distance immense de tout le reste à laquelle elle semble avoir placé un petit nombre d'intelligences.

N'est-il pas superflu d'arriver ici à cette autre induction, que la subordination et la coordination des hommes, en tant que regardés comme élémens sociaux, est l'ouvrage incontestable de la nature si souvent invoquée en des considérations de ce genre.

Que cette subordination nécessaire et cette distribution des élémens sociaux aient été bien entendues jusqu'à présent, c'est une question toute différente. Nous nous garderons bien de l'effleurer ici.

Si la conscience était une reine assez puissante pour qu'il fût impossible aux passions de la détrôner, quel autre aspect nous offrirait la vie humaine! Partout le désordre prévaut, les hommes n'ont que de faibles vertus, des élans passagers vers le bien, si le pouvoir de la conscience était moins illusoire, l'ordre régnerait au contraire; et la vie de chaque homme serait un ouvrage bien composé, où la fin répondrait aux prolégomènes. De courtes oscillations de ce flambeau de notre âme attesteraient seules les luttes intérieures, les conflits orageux qui, don-

nant à la vertu le mérite d'un combat sans lequel elle ne serait plus elle-même, la sauveraient toujours du malheur de la défaite.

Qui peut nier l'existence de ce principe intérieur semble déjà n'être plus homme.

La conscience et ses agitations se trahissent dans ceux qui paraissent le moins en avoir.

La conscience n'est point une chimère, puisque nous la cherchons toujours dans les autres pour garant de leur sincérité; puisque nous l'adjurons comme une divinité sans cesse présente à nos mutuelles stipulations.

Quand nous l'adjurons à faux, nous sentons qu'elle se venge; et, comme le dit saint Augustin, elle a ses supplices (1).

---

(1) *Jussisti enim et sic est, ut pœna sua sibi sit, omnis inordinatus animus.* (S. Augustin, liv. I, ch. XII). — Oui, Seigneur, vous en avez porté la loi, et nous la voyons partout exécutée : que toute âme qui se dérègle devient son supplice à elle-même.

Amour.

L'amour, tel qu'il doit être entendu, pour être un digne sujet des pensées du philosophe, n'est pas seulement l'attrait instinctif qui conduit les êtres à la reproduction; ce n'est pas non plus une faiblesse convenue dans nos mœurs; ce n'est pas un mélange de débauche et de galanterie; ce n'est pas enfin le frivole et honteux aliment d'une âme oisive : c'est un feu brûlant qui fait vivre et consume; c'est une ardeur à laquelle rien ne se peut comparer, une passion qui se soumet toutes les autres, et s'ennoblit par sa ferveur, sa durée et par un caractère anticipé d'immortalité.

Les formes de notre civilisation moderne ont dé-

figuré les caractères de cette passion. Chez les anciens, les femmes n'étaient pas la société; une contrainte à-la-fois puérile et respectueuse n'enchaînait pas la langue des amans. L'amour se mouvait souvent dans la nudité d'un besoin moins impérieux pour l'âme que pour les sens; mais aussi avec quels traits, quelle énergie! Si les bornes de l'austère pudeur venaient à être passées, ce n'étaient pas les fades douceurs d'un échange de petits sentimens de convention qui dédommageaient une femme de sa vertu perdue.

Rendons-nous justice pourtant; depuis longtemps nous nous rapprochons des anciens, au moins par l'empire illimité accordé à l'exigence des sens.

La philosophie du dix-huitième siècle a renvoyé l'amour céleste, le commerce pur, l'ineffable union des âmes, aux rêveries de Platon. Elle s'est grandement trompée; non que cet amour puisse exister sans ce mélange qui résulte invinciblement de notre humaine nature; c'est par là même qu'il peut devenir passion sublime.

Désirez avec ardeur, qu'une brûlante soif de jouir vous dévore; si vous pouvez triompher de vous-même, cet amour épuré sera tout ensemble le

plus énergique et le plus chaste des sentimens. Il aura quelque chose de religieux.

C'est par de continuels et grands sacrifices que l'amour prend un caractère religieux. Il était plus rare dans les mœurs du paganisme qui, loin de commander les privations, divinisaient les faiblesses; il y eut des vestales, cependant.

Tout sacrifice suppose un but, une espérance proportionnée. Renoncer à ce que les plaisirs mortels offrent de plus enivrant et de plus délicieux, c'est évidemment dans l'espoir de se préparer un magnifique échange dans un monde à venir qui établira les compensations; ainsi d'une part, la douce espérance, de l'autre l'inévitable tristesse qui s'attache à la pensée d'un bien perdu, voilà, si je ne me trompe, les élémens de cette couleur mélancolique et religieuse que les grandes passions ont en général chez les modernes.

Du Jeu.

Il n'est pas impossible de prendre un point d'appui dans l'excès du malheur même, et de sortir plus fort et meilleur du sein de l'adversité; mais les maux que le joueur se prépare ne sont pas de nature à lui laisser cette ressource et cette faculté: il reste écrasé sous le poids d'une infortune qui s'aggrave par la conscience inévitable de l'abus de sa volonté. De toutes les sortes de remords, ceux que le joueur éprouve sont peut-être les plus propres à démontrer la réalité de cette source de toute la moralité de nos actions, la puissance de vouloir avec la liberté de choisir.

L'assassin en horreur au monde, et qui, tremblant

de voir son crime découvert, croit lire sur tous les visages sa condamnation, n'éprouve pas des transes plus cruelles que les tortures nocturnes et les soubresauts convulsifs du joueur malheureux. La sensibilité finit, il est vrai, par s'éteindre, et les organes s'abrutissent par le fréquent retour de ces impressions violentes; la stupeur, un morne engourdissement de tout l'intellect, remplacent l'irritation et les déchiremens sanglans des premiers jours.

Le *Joueur* de Regnard n'est que plaisant dans ses fureurs mêlées d'amour; mais Beverley, dans le drame de ce nom, effraie par le calme de son désespoir, présage sinistre du suicide.

Le jeu excite, au plus haut degré, cette sorte d'ivresse morale, dont les effets deviennent physiquement les mêmes que ceux des boissons spiritueuses les plus délétères. Pendant l'action, le pouls est élevé impétueusement, rapide, et plusieurs des fonctions organiques s'accomplissent avec une ruineuse célérité, tandis que d'autres sont complètement suspendues. Il se fait alors une consommation énorme de fluide nerveux et de force vitale.

De là, le profond accablement, l'épuisement, qui se manifestent par tous les symptômes qui sont propres à cette disposition du corps; de là surtout

ce dégoût mortel de toute occupation sérieuse, cette inaptitude fatale à toute espèce de travail. — Aucun genre d'abus et d'excès n'a une tendance plus rapide et plus inévitable à l'altération de l'organisme et à la dépravation de tout l'être humain. Les hommes forts résistent un temps et succombent; les hommes d'une faible constitution sont détruits au premier revers.

Que de talens naissans étouffés dans leur germe par les effets du jeu! Que d'esprits actifs paralysés et détruits par l'ardeur même qu'ils ont portée dans la poursuite de ses meurtrières illusions! Nombrer les suicides que fournissent les maisons de jeu, c'est compter seulement ceux que le poison a tués sur le coup; mais il reste la multitude de ceux qui demeurent pour périr dans les langueurs d'une affreuse agonie, ou pour survivre physiquement conservés à la destruction de toutes leurs facultés morales.

Il est beaucoup de gens d'une conduite à-peu-près irréprochable, étrangers plus par bonheur que par vertu aux suggestions des passions mauvaises, qui se figurent aisément que tout homme qui joue appartient nécessairement à la pire espèce des hommes, soit par l'esprit ou par le cœur; que c'est une sorte de malheureux prédestinés à toutes les turpitudes du crime. Cette façon de penser est autorisée par l'his-

toire de beaucoup de joueurs qui, plus ou moins, deviennent en effet criminels.

Cependant, il faut la rectifier en ce point, que la plupart des hommes que le jeu a défaits, étaient intéressans par leurs qualités comme par leur esprit.

Ce ne sont pas seulement les hommes dépourvus d'imagination et partagés d'organes épais et de sens obtus qui éprouvent le besoin de cette dévorante et perpétuelle alternative de crainte et d'espoir. Dans l'universalité de son empire, cette passion s'approprie tous les sujets et toutes les variétés possibles de l'organisation humaine, et la plus constante observation justifie l'assertion d'un Anglais célèbre, lord Lytseltons, qui prétend dans ses lettres que le goût des jeux de hasard est inhérent à l'humanité même, car il se retrouve sous toutes les latitudes et à tous les âges de civilisation et de barbarie, parmi les peuplades errantes du Nouveau-Monde et sous le bananier du nègre stupide, comme dans les salons de nos grandes cités.

De la Vengeance.

Bien que ton ennemi soit tombé entre tes mains, ne pense pas que la Providence, qui dispose de la fortune des hommes comme il lui plaît, te permette la satisfaction aveugle et illimitée de ton ressentiment. Peut-être n'a-t-elle voulu que t'offrir une occasion de t'éprouver toi-même, pour voir si tu es esclave de la colère ou ami de la clémence. C'est ce que tu ne saurais reconnaître, si tu n'étais une fois dans l'alternative d'obéir à l'une ou de céder à l'autre. Plusieurs croient être ce qu'ils ne sont pas en effet; l'expérience seule détruit les impostures de l'opinion de soi, bonne ou mauvaise.

Quelque bornées que soien tles forces de l'homme,

il arrive pourtant bien souvent que son pouvoir dépasse son droit; mais hors des vraies limites des convenances morales, il n'y a plus de grandeur ni de bonheur pour lui dans l'exercice de ses facultés. Combien se sont repentis d'avoir trop écouté le sentiment flatteur de leurs forces!

Rien, dit-on, de si doux que la vengeance; je dis, moi, qu'il n'y a rien de si amer. C'est une volupté féroce, c'est celle des lions et des tigres. Notre véritable nature, c'est la mansuétude, la débonnaireté, la sympathie. Hors de là, je ne vois l'homme que devié et dégradé. Les esprits étroits mettent la vengeance au rang des besoins d'une âme énergique; c'est une insolente erreur. La plus positive énergie, la force la plus noble réside dans la puissance d'oublier et de pardonner.

Il est, je le sais, des vengeances légales et permises; mais la fonction des lois est de régler et de réduire les passions des hommes. La fonction la plus haute de la philosophie est de les épurer. Les commandemens de la loi sont universels, parce que, mesurés à la faiblesse du plus grand nombre, ils n'imposent qu'une vertu médiocre, possible à tous. Les conseils de la philosophie ne s'adressent qu'aux âmes d'élite; rien n'empêche toutefois le plus grand nombre d'en profiter, car les trésors que la

sagesse dispense souffrent le plus vaste concours ; elle peut éternellement les répandre, sans les déprécier ni les amoindrir.

La vengeance ne jouit pas long-temps de sa joie convulsive, mais la miséricorde laisse dans l'âme un baume délectable, un suave parfum qui ne s'épuise jamais. Il n'y a de durable ici-bas que les doux contentemens d'une conscience pure. Les voluptés vertueuses sont les seules qui ne blâsent pas l'âme et n'engendrent pas l'ennui.

J'ajoute qu'il n'y a rien de si nécessaire dans le commerce des hommes que l'indulgence et la douceur. Ils sont tels ces pauvres hommes qu'il faut aller parmi eux, les mains toujours pleines de pardons. Comment vivrait celui dont l'indignation voudrait tenir registre de toutes les perversités qui l'entourent ; et comment subsisterait la société s'il fallait la déclarer dissoute à chaque infraction du pacte social ? Si l'homme ne pardonnait pas à l'homme, il n'y aurait pas une heure où le sang n'inondât nos villes, ou plutôt les villes n'existeraient pas. L'injure au front altier règnerait seule, répandant, autour de son trône odieux, les ardentes représailles, les meurtres dans l'ombre, les massacres au grand jour, les empoisonnemens, les incendies, les jugemens iniques pires encore; et au milieu de ce

chaos humain tonnerait sans cesse la foudre d'un dieu sans miséricorde.

Pardonne donc, ô homme, si tu veux qu'on te pardonne; aie compassion de ton semblable, afin que Dieu l'ait de toi.

La vengeance est à moi, dit le Seigneur dans les saints livres. Je saurai prendre mon temps pour les punir, si on ne prévient ma justice. Attends donc ce terme préfixe, et tu seras puissamment et utilement vengé, tu le seras par Dieu.

Elle est triviale, cette morale, diras-tu, elle est usée. Qu'avons-nous à faire des livres saints? Ne donnerons-nous jamais à nos vertus des bases moins équivoques que ces traditions contestées? Eh bien! écoute : la plus magnifique louange que l'éloquence ait décernée à la force, est celle que Cicéron adresse à César, lorsqu'il le loue de n'avoir jamais rien oublié que les injures qu'on pouvait lui avoir faites. Et lorsqu'Antoine voulut attendrir le peuple romain sur le sort de ce prince magnanime et l'exciter contre ses meurtriers, il vanta sa clémence, sa débonnaireté entre toutes ses autres vertus. Les actes et les saillies de ces vertus charmantes sont toujours les choses que l'histoire conserve le plus volontiers, tant est puissant sur le cœur de l'homme l'attrait de cette sainte générosité.

Arrête; attends un peu; redoute une précipitation perfide: tu étoufferas ce délire de vengeance, en différant de le mettre à exécution. Il ne faut qu'une heure pour calmer la fureur des vagues de l'Océan; un homme serait-il plus implacable que la mer irritée? quand il revient à l'humanité, il ne fait que revenir à son élément.

Du Droit de Propriété.

Il n'y a qu'une propriété dans la nature, c'est la propriété personnelle. Il est absurde de croire que les deux autres sortes de propriétés, la mobilière et la foncière, résultent nécessairement de celle-là.

La terre est le domaine commun de tout ce qui respire. Comment l'homme, qui ne fait qu'y passer un instant, est-il assez insensé pour s'arroger sur ses productions un droit qu'il prétend rendre éternel par un autre droit de perpétuelle transmission à sa postérité ; de manière que si toutes les précautions qu'il prend pour garantir dans l'ordre civil la durée des fortunes individuelles, leur solidité, ne tendaient pas, par un bien juste effet de ces lois éternelles qu'il outrage, à opérer, au contraire, le déplacement

continuel des biens, des fortunes, des avantages sociaux, il arriverait que la terre tout entière serait à la fin le patrimoine de quelques familles privilégiées du sort, et que tout le reste des humains naîtrait, vivrait et périrait dans une invincible misère et un irrévocable esclavage.

Et c'est là, en effet, la destinée des trois quarts de l'espèce dans la plupart des états policés. Or, je demande si un tel ordre de choses est conforme à la nature; et si cette bonne et libérale mère de tout ce qui respire, en créant les hommes avec les mêmes besoins, les mêmes passions et les mêmes moyens de les satisfaire, a pu vouloir que l'homme portât des fers dans son propre héritage!

L'institution de la propriété foncière est une institution de l'arbitraire humain; et une preuve que les hommes auraient pu ne pas l'établir, c'est que de grandes sociétés ont subsisté et que des peuplades considérables subsistent encore dans l'ignorance de ce droit de propriété.

Le luxe et les voluptés commencent par féconder le sein de la terre et finissent par en dévaster la surface.

Que la société ait un patrimoine commun, et que de bonnes lois encouragent les citoyens à cultiver ce domaine de tous.

Sparte vécut six cents ans sans connaître de propriété foncière. L'état assignait à chaque citoyen une certaine étendue de terre, dont il n'était qu'usufruitier. Les citoyens de cette république célèbre ne devinrent aussi méchans, aussi malheureux et aussi méprisables que leurs voisins, que quand un Ephore eut fait porter une loi qui établit la propriété foncière et permit à chaque citoyen de disposer de son champ à volonté.

La propriété a introduit dans le monde l'oisiveté et avec elle tous les vices et tous les crimes. Elle a peuplé la terre de brigands et de voleurs.

Dès que la propriété foncière est établie, il y a des fortunes inégales, et de cette disproportion de fortunes résultent des intérêts opposés et des passions ennemies, tous les vices de la richesse, tous les vices de la pauvreté, l'abrutissement des esprits, la corruption des mœurs civiles et tous ces préjugés qui dégraderont éternellement l'homme en étouffant le sentiment de sa dignité.

Consultez tous les siècles, interrogez tous les lieux, ouvrez, compulsez toutes les annales, partout vous verrez les hommes s'égorgeant pour posséder la terre, tandis que ce qu'ils ont de plus certain sur cette terre est la tombe et le berceau......... Partout v us

verrez des citoyens fiers de leurs richesses, et dédaignant de regarder comme leurs égaux des hommes condamnés à travailler pour vivre; partout vous verrez de cette source empestée de la propriété, naître l'usurpation des gouvernemens, la tyrannie des lois arbitraires, l'oppression de la fausse et vénale grandeur; et pour tout dire enfin, cette terrible civilisation sous laquelle les peuples gémissent.

C'est par l'identité de nos besoins que la nature nous avertit continuellement de notre incontestable égalité. Dans ses vues éternelles, aucun homme ne peut soumettre son semblable à des devoirs qu'il ne soit obligé de remplir à son tour; mais les qualités sociales par lesquelles elle voulait nous unir et faire notre bonheur, sont devenues autant de passions brutales et féroces, dès qu'il y a eu des riches et des pauvres.

Qu'importe que la propriété foncière favorise la reproduction la plus active des richesses et le développement de l'industrie le plus étendu? Qu'importe si elle donne en même temps naissance à une cupidité illimitée, à la fraude, à l'avarice, au mépris de tous les droits de l'humanité et des lois les plus sacrées de la nature?

Qui doutera que dans une société où l'avarice, l'ambition, la vanité et l'ostentation, qui créent tant

de misères, seraient inconnues, le dernier des citoyens ne fût plus heureux que ne le sont aujourd'hui nos plus riches propriétaires!

En dénaturant tous les rapports qui doivent unir les citoyens d'un même état, la propriété a encore rompu les liens de la société générale. Des hommes accoutumés au poison de ses jouissances exclusives, ont nécessairement pensé que leur fortune augmenterait si la république s'agrandissait aux dépens de ses voisins; de là les guerres étrangères.

Des citoyens sans fortune particulière, riches du bien public et égaux entre eux, n'auraient presque jamais de motifs pour troubler la tranquillité de leurs voisins.

C'est d'après la connaissance de ces vérités que Lycurgue forma ses institutions, qu'on ne blâme souvent que parce que l'on n'en connaît pas l'esprit. Ne lui reprochez pas de n'avoir fait que des soldats, il fallait bien qu'il fît des hommes capables de défendre la Laconie et de protéger la Grèce, puisque la propriété déjà établie partout n'avait peuplé la terre que de troupeaux d'hommes envahisseurs.

C'est parce que les Romains connurent une partie des maux inséparables de la propriété, qu'ils por-

tèrent une loi pour défendre de posséder plus de deux cents arpens de terre. Ne pouvant plus, à l'exemple des Spartiates, établir la communauté de biens, ils voulurent du moins s'opposer à l'agrandissement monstrueux des particuliers dont ils prévoyaient l'orgueil et la tyrannie. Cette loi ne fut pas observée. Plus tard les Gracques périrent pour avoir proposé la loi agraire, et Rome conquérante, Rome enfin succomba et éprouva le sort des ennemis qu'elle avait vaincus et dont les dépouilles l'avaient enrichie.

L'ordre actuel des sociétés n'est donc qu'un affreux désordre, consacré par des lois en opposition formelle avec le pacte primitif.

La voix de la nature nous crie incessamment dans tous les temps et dans tous les lieux, et la philosophie répète après elle :

Vous êtes tous mes enfans, et je vous aime tous avec une égale tendresse. Je vous ai donné les mêmes droits et je vous impose à tous les mêmes devoirs. La terre entière est le patrimoine de chacun de vous; vous étiez égaux quand vous êtes sortis de mes mains, pourquoi vous êtes-vous lassés de votre condition? Ne deviez-vous pas sentir que vous ne

tenteriez point impunément d'être plus sages que moi?

Mais aucune force humaine ne pourrait essayer aujourd'hui de rétablir l'égalité sans empirer le mal qui existe. Le devoir et la mission des philosophes consistent donc, non plus à nous prêcher la renonciation aux propriétés et le retour aux voies de la nature, ce serait un discours inutile; mais à nous faire connaître les remèdes capables d'adoucir, du moins, et de diminuer les maux que nous nous sommes faits, de rappeler surtout à la conscience des puissans de la terre cette primitive égalité, dont la violation, par laquelle leurs priviléges subsistent, fut un grand crime, et en quelque sorte le péché originel des sociétés.

Le droit de propriété arme en sa faveur cent passions prêtes à le défendre; comme tous les droits réprouvés par la nature, ombrageux et défiant, il peut même s'alarmer d'une discussion désintéressée sur son origine et ses effets; mais quel est l'insensé qui voudrait proposer à l'Europe, par exemple, la réforme que Lycurgue n'opéra dans la petite ville de Sparte qu'aux dépens d'un œil d'abord et au prix de son exil?

Lycurgue fut le plus grand des hommes, et tout

imitateur de ses systèmes serait aujourd'hui le plus grand des fous.

Au reste, il faut mettre le reproche qu'on lui fait de l'ilotisme au même rang que celui de n'avoir institué qu'un peuple de soldats. Ces deux objections supposent l'une et l'autre la même force de raisonnement.

Lycurgue fut forcé de prendre, à bien des égards, les choses comme elles étaient : l'esclavage et la guerre, qui en est la source, existaient. Il n'introduisit donc pas l'ilotisme. Conduit nécessairement à former un peuple belliqueux pour mettre la république à l'abri de l'invasion de ses voisins, il dut appliquer les esclaves exclusivement à la culture des terres ; mais au sein d'un continent nouveau et de forêts inhabitées, Lycurgue eût aboli l'esclavage et façonné un peuple cultivateur. Entouré de peuples cultivateurs il eût fait la même chose.

Etablir le principe que la propriété doit être représentée, c'est reconnaître le droit de propriété comme le premier des intérêts sociaux.

Le premier besoin de l'homme vivant en société, n'est point l'opulence : c'est la considération, l'estime. Les richesses obtiennent en général une pré-

férence effective, non parce qu'elles représentent les jouissances physiques, mais parce qu'une servile et fausse direction de l'opinion leur a fait attribuer les priviléges qui ne sont dus qu'au mérite et à la vertu.

Attacher encore à ces richesses déjà usurpatrices la plus belle et la plus désirable partie des droits de cité, c'est renforcer leur influence destructive ; c'est leur attribuer par la solennité des lois une suprématie injuste qu'elles tenaient déjà de nos fausses opinions, de nos mœurs fausses et perverses.

Après une révolution qui a déplacé toutes les fortunes, confondu tous les rangs, en substituant l'arbitraire à la justice des lois et la force au droit, reconnaître un tel principe, ce n'est pas seulement consacrer une grande erreur; c'est consommer une grande masse d'injustice ; c'est payer au vol, à la rapine et à tous les crimes le prix qu'on doit au patriotisme et à la vertu.

L'établissement de ce principe, base de la loi des élections, aurait dû, ce semble, être précédé d'une discussion éclairée sur la nature de la propriété. Il est évident qu'il y a pour l'homme vivant en société plusieurs sortes de propriété; et que les espèces avec les différences se multiplient à mesure que les

rapports sociaux se perfectionnent, en devenant plus nombreux.

Les richesses ne donnent (et il peut paraître étonnant qu'on soit dans le cas de rappeler cette vieille vérité) ni les mœurs, ni le patriotisme, ni les talens. Je demande quelle est l'espèce d'émulation qu'une loi pareille doit entretenir? celle de l'industrie; à la bonne heure, mais nous en avons déjà trop. La société gémit sous le poids d'une industrie surabondante, et si l'on m'objecte que c'est l'unique moyen de se soustraire à la rapacité des nations voisines commerçantes, je répondrai qu'il existe un moyen plus direct, plus sûr et qui n'a que le défaut d'être passé de mode: c'est de travailler à la réforme du luxe et des mœurs.

Les talens et le patriotisme, la vertu même, peuvent, il est vrai, se rencontrer avec la fortune: et lorsque cela arrive, rien n'empêche les électeurs de jeter leurs yeux et de diriger leur suffrage du côté où tout se trouve réuni. Mais tenir ce langage, c'est ignorer que l'intrigue est plus ordinairement que le mérite associée à la fortune, en qui elle trouve un aliment et un appui. Grâce à l'activité de l'intrigue, sur cent électeurs, il n'y en a jamais un qui puisse se vanter d'avoir voté en conscience et de son libre mouvement.

Si la propriété foncière était inaliénable, elle serait pour l'état une très bonne garantie de la conduite des particuliers. Il faut donc s'attacher de préférence aux propriétés dont l'inaliénabilité forme l'essence. Or, le talent et l'industrie sont de ce nombre : ils sont ordinairement subordonnés à une application particulière et à un développement local qui attachent fortement à ses concitoyens et à sa patrie celui qui les possède. Je demande, par exemple, si un avocat qui doit l'estime des hommes de sa nation à son habileté dans la pratique des lois et de l'éloquence, c'est-à-dire de la langue nationale, trouvera très aisé d'aller se faire entendre et admirer dans un pays dont il ne saura ni la langue ni les lois? S'il ne tiendra pas plus fortement à la liberté et à la prospérité de son pays, auquel il doit de si brillans avantages et de si exquises jouissances que le propriétaire le plus opulent? Que ce propriétaire porte ailleurs la valeur représentative de ses terres, il retrouvera en un instant tout ce qu'il a quitté.

Si les sources des fortunes territoriales étaient généralement pures, on pourrait, avec quelque raison, donner à la considération rurale le premier rang. Si elles étaient le résultat nécessaire d'une industrie honorable, la suite naturelle et la preuve de la bonne conduite, ou enfin le gage ordinaire des services rendus à l'état, investir le droit de propriété de ces

priviléges, ce serait un moyen sûr de multiplier les citoyens. Mais il en est tout autrement.

Il fallait au moins soumettre à l'examen rigoureux d'une commission d'enquête, dont les opérations auraient précédé celle du scrutin, la moralité, la fortune, la capacité des candidats.

Les grands propriétaires, les hommes riches, ne tiennent qu'à leur fortune : c'est un fait constant, ils obéiront à tout maître, ils reconnaîtront tout gouvernement qui leur en garantira la jouissance sans inquiétude. La légitimité se trouvera pour eux partout où se trouvera également la sécurité de leurs capitaux. Les intérêts feront chez eux la loi aux opinions, ou plutôt ils seront sans opinion. Si les membres du sénat de Bonaparte n'avaient pas possédé des châteaux et de vastes terres, croit-on qu'ils lui eussent si lâchement abandonné le sang de la nation? Les hommes abhorrent naturellement la lâcheté et la bassesse; ils ne sont ni vils ni bas sans intérêt.

L'extrême inégalité des fortunes est le fléau des sociétés civilisées, et le principe des crimes qu'elles enfantent; puisqu'elle est la source la plus ordinaire des révolutions. Arracher à la portion pauvre de la société le seul avantage qui puisse balancer cette disproportion des fortunes, celui

d'être compté pour citoyen, c'est revêtir l'opulence de tout l'odieux du despotisme; c'est rendre sa condition intolérable à la vertueuse médiocrité.

La crainte de compromettre ses biens n'arrêta jamais un ambitieux dans l'espoir d'une vaste fortune. La plupart des hommes qui, dans les différens siècles, ont asservi leur pays, avaient commencé par dévorer leur patrimoine : ils l'avaient prodigué ainsi que le fruit de leurs brigandages, appelés victoires, à leurs amis et à leurs sicaires. César avait trente millions de dettes, lorsqu'il fit tomber la liberté de Rome. Qui expose sa vie et compromet sa gloire, craint assez peu d'exposer le reste de ses intérêts.

De l'Industrie.

Quand une cruelle maladie a travaillé long-temps le corps social, et qu'échappant à peine à sa ruine, il commence à se reposer de ses terribles convulsions, des médecins politiques paraissent en foule, et chacun expliquant à sa manière les causes d'un mal que pas un n'avait prévu, tous à l'envi proposent des curatifs pour achever la guérison, et des préservatifs pour empêcher le retour des mêmes souffrances et des mêmes dangers.

Heureusement on ne traite pas un empire comme on traite un individu, et on ne tue pas l'état, le corps politique, avec l'effrayante facilité dont on détruit le corps humain. Les sources de la vie des em-

pires, et les secrets ressorts qui en font mouvoir les forces, sont sous la direction d'un puissant conservateur, dont nous ne connaissons la mystérieuse intervention que par ses effets, de celui d'en haut, qui prolonge ou suspend à son gré la durée des dynasties, des trônes et de toutes les splendeurs finalement mortelles.

Pendant que les desseins de ce suprême modérateur s'accomplissent, pendant que tout ici-bas, et tout dans ce vaste univers marche vers un but qui nous est à jamais inconnu, les hommes disputent, ils forment des théories nouvelles avec les débris humiliés des théories de la veille, et ils ont la bonne foi de s'émerveiller de leurs vaines conceptions.

Ils disputent, ainsi l'a voulu la divine sagesse. Ils ne s'entendront jamais! eh! voyez combien notre langage, par exemple, est différent du langage de ceux qui viennent donner l'admirable conseil de remplacer l'édifice des religions par l'organisation d'une morale purement *terrestre*.

Quelle généreuse audace de leur part et quelle rampante simplicité de la nôtre!

D'autres ont découvert, et ils ont exposé dans de

savantes considérations sur l'état moral d'un peuple, qu'il était absurde d'imputer, comme on le fait généralement, les révolutions et les horreurs qui les suivent et les malheurs infinis qui accablent les nations, aux vices, à l'impéritie, à la corruption profonde des gouvernemens illégitimes et pervers qui, s'entredévorant, se succèdent avec tant de rapidité durant ces sanglantes époques. Ils oseront vous dire que tous les maux qui naguère ont inondé la France et l'Europe, que ces plaies affreuses encore ouvertes, dont tous les états de l'Europe se ressentent plus ou moins, dérivent uniquement du défaut de respect pour la propriété et de l'appréciation insuffisante jusqu'à ce jour, des effets de ce droit, base nécessaire de toute association politique.

Ils vous diront que les individus qui composent en général les sociétés civilisées actuelles, sont à diviser en deux grandes classes, savoir : les industrieux et les dévorans; en conséquence, ils disent anathème à ces derniers, et ils s'écrient : tout pour les industrieux, tout pour la production, tout pour l'industrie; et nous promettent, à ce prix, des jours prochains d'une prospérité encore inconnue dans les fastes du monde civilisé.

Jusqu'ici la sagesse des observateurs s'était contentée d'une division un peu différente; c'était

celle des bons et des mauvais citoyens, des honnêtes gens et des fauteurs des révolutions et de l'éternel désordre.

Quoi qu'il en soit, il résulte du raisonnement des auteurs de cette classification ingénieuse et nouvelle, que, jusqu'ici, on ne s'est pas même douté des effets du droit de propriété ; et comme la connaissance et le respect des effets de ce droit sont cependant la base première et fondamentale de l'ordre social, il en résulte encore, qu'à proprement parler, il n'y avait pas encore eu d'ordre social, et que si certains peuples ont eu la bonhommie de se croire heureux sous l'administration tutélaire de quelques bons princes, dont la mémoire est vivante, ces pauvres peuples se sont grossièrement trompés.

Ils vous diront que ces peuples de l'antiquité chez lesquels l'humanité revêtit souvent des formes si imposantes, chez lesquels les ténèbres du paganisme furent quelquefois illuminées de si vives clartés, que ces Grecs et ces Romains si vantés, les premiers inventeurs de tous les arts, que ces dominateurs et législateurs de tous les peuples, ne furent, à tout prendre, que des barbares qui ne connurent pas les arts nécessaires à l'homme, des nations sans industrie assez folles pour préférer un guerrier qui s'immole au salut de son pays, à un marchand qui

trafique avec les ennemis de l'état, peu soucieux qu'il est des intérêts de l'état lui-même.

Qu'elle périsse donc cette morale usée qui nous traçait des devoirs à remplir envers la patrie, le prince et le concitoyen. Il faut que chacun travaille pour soi et devienne à soi-même son prince; quant aux mots de patriotisme et de patrie, dont s'est bercée si tard l'ignorance du siècle, ils sont plus vains et plus illusoires encore. Français! votre patrie, c'est l'Europe; et vous, guerriers enorgueillis du souvenir de ces triomphes qui cachaient une si dure tyrannie sous tant de gloire, vous n'avez été que des insensés.

Ce n'est plus une communauté d'origine, de mœurs, d'éducation, ce ne sont plus les mêmes lois et un même culte qui font la patrie; ce n'est pas non plus la division géographique, ou les limites naturelles du territoire: qu'est-ce donc? ce sont les rapports du commerce et de l'industrie; ce sont des relations de *marchands*. Votre concitoyen, c'est votre commettant ou votre facteur, à deux mille lieues de vous: n'importe, envoyez-lui toutes vos affections. Ce n'est qu'à lui que vous devez quelque chose.

Que nous reste-t-il donc à faire, sinon à hâter

l'instant de notre régénération industrielle: que tous produisent, vendent, achètent et trafiquent. Devenons un peuple totalement mécanique et mercantile, nous trompant les uns les autres, spéculant pour notre plus grand bien sur nos communes folies, sur nos désirs immodérés, sur notre passion effrénée pour les plaisirs d'un luxe corrupteur. Alors nous serons puissans et prospères.

Mais quoi! les peuples industrieux et uniquement commerçans furent toujours aussitôt vaincus qu'attaqués. Forcés de confier à des troupes étrangères la défense de l'état, et n'ayant que le patriotisme de la marchandise, leur fortune éphémère ne laissa de monumens que ses ruines et le souvenir de ses fers....

Erreur que tout cela. Ce qui fut vrai, d'ailleurs, pour les peuples anciens, pourrait-il convenir aux peuples modernes? Ceux-ci ne sont-ils pas tous au même âge, et tous n'ont-ils pas intérêt à ne plus se faire la guerre? La guerre est la faute et la folie des rois. Les peuples, éclairés enfin, n'y consentiront plus; ils se ligueront en faveur de l'industrie.

Ainsi donc notre bonheur tient uniquement au développement le plus illimité de l'industrie. Voyons.

Les besoins physiques imposés à l'homme par la nature sont bornés. Les jouissances attachées à la satisfaction de ces besoins sont les seules qu'avoue la nature et qui soient en harmonie avec ses facultés et la constitution générale des choses.

La satisfaction des besoins naturels, voilà le premier jalon planté sur cette route dont les limites vont se montrer bientôt.

La société, en développant l'existence morale de l'homme, en compliquant ses rapports dans une progression croissante, lui donne des besoins nouveaux. Nous ne le contestons pas ; mais c'est à limiter et non pas à accroître le mouvement de cette progression que doit s'appliquer le législateur.

S'il la favorise indéfiniment au lieu de la réprimer, il travaille à multiplier les misères de l'homme et non pas ses jouissances ; car les forces productrices de la nature sont bornées. La capacité de nos organes l'est bien davantage, et les combinaisons capricieuses de l'imagination humaine ne le sont pas.

Ainsi, rapidement parvenu au terme que l'ordre éternel assigne à la faculté de jouir qui lui fut départie, l'homme se déprave. Il a tout senti, tout

éprouvé. Dans son activité ambitieuse, il a dévoré les produits de tous les climats; il a rendu les élémens tributaires; il a déchiré les entrailles de la terre pour y trouver les métaux précieux, et mesuré la profondeur des mers pour en retirer des produits d'un autre genre.

Considérez maintenant ce superbe dominateur parmi ses nombreuses conquêtes. Il désire encore et promène en vain autour de lui un regard scrutateur. Il s'agite dans l'inanité de ses désirs, et, ni la magnificence des cités, ni la somptuosité des demeures que décore un luxe savant, ne peuvent étancher cette soif de jouir irrémédiablement allumée par l'abus des jouissances.

Voici donc qu'il se déprave. L'abus de sa sensibilité répandue sur une multitude de choses inutiles, le rend inhabile aux sensations dont la nature avait composé son bonheur. Il ne connaîtra presque plus le doux charme des affections naturelles. Il portera une main flétrissante sur l'homme, son semblable. D'une manière ou d'autre, il le fera son esclave et l'avilira; il l'enchaînera au char de sa fortune par le funeste attrait des avantages extérieurs qui le distinguent et le privilégient.

Dans ce chaos de tristes splendeurs et de misères

réelles qu'enfante cette savante industrie sociale, tous les germes empoisonnés se développent, tous les crimes se montrent, et la nature est outragée jusque sur ses autels les plus saints.

Tout raffinement de débauche n'est-il pas en effet un produit de l'industrie? n'est-ce pas le résultat et le triomphe d'une prodigieuse industrie que le luxe dont l'art d'un habile cuisinier couvre la table des modernes Apicius? n'est-ce pas une conséquence des recherches de l'industrie que l'opération outrageante pour la nature qui chez les Orientaux mutile des êtres humains?

N'est-ce pas enfin un produit direct de cette puissante industrie que ces liqueurs perfides, dont l'usage le plus modéré altère la constitution physique des hommes civilisés qui habitent maintenant la surface du globe.

Voilà de vieilles idées et des principes tellement surannés et inapplicables qu'il ne reste que du ridicule à ceux qui osent les rappeler.

Vieux : sans doute, ils le sont comme le monde et l'homme lui-même; mais ils sont vrais comme la lumière du soleil sous lequel ces enfans infortunés de la nature perpétuent ses erreurs.

N'allez point me dire que je parle des fausses directions données à l'industrie et qu'il s'agit précisément de lui en donner de plus saines. Ne me dites point cela. Modérateur impuissant quand vous avez allumé le foyer de toutes les passions exclusives, quand vous avez infecté l'homme de l'insatiable besoin de créer à ses désirs renaissans des ressources nouvelles, ne venez pas me dire qu'il vous sera aisé de ne laisser imaginer et désirer que des choses naturelles, honnêtes et justes, au malheureux possédé du démon infernal de votre industrie.

Eh! si nous étendons nos regards sur le vaste domaine de l'industrie des peuples civilisés, quels fruits trouverons-nous là où l'homme observateur de la nature s'est proposé les plus nobles objets possibles à son investigation? que trouverons-nous dans les extrêmes conséquences des sciences que vous appelez naturelles et exactes? Nous y trouverons l'affreux matérialisme et le désenchantement de toutes les affections humaines, la mort de toutes les espérances, et le poison de tous les plaisirs.

Les anciens connurent mieux que nous la nature; ils respectèrent le mystère dont elle aime à couvrir ses opérations: ils surent l'honorer et la peindre. Elle les inspira dans leurs travaux; mais nous, ar-

més du scalpel de l'analyse qui déchire ses entrailles, nous avons vainement précipité nos regards curieux; l'éternelle déesse a détourné sa face, et ses traits augustes ont été perdus pour nous. Nous ne connaissons pas et nous ne sentons plus la nature.

Oh! si les efforts de cette savante industrie sociale avaient depuis tant de siècles opéré quelque chose de positif en faveur de l'espèce humaine; si les hommes étaient meilleurs et plus heureux; si au moins leur organisation physique s'était perfectionnée, si elle était sujette à de moins nombreuses atteintes; si l'homme était esclave de moins de douleurs et se montrait enfin, après quatre mille ans de civilisation et d'expérience, plus noble, plus tranquille, plus grand et plus voisin des cieux!

Vains efforts! l'esprit humain ne fournit point, comme les astres des cieux, une course progressive et régulière. Sujet aux rétrogradations rapides, aux soudaines intercadences, il ne s'élève que pour tomber, et n'obtient de ses erreurs qu'une expérience stérile. Ainsi de longs intervalles de ténèbres et de barbarie séparent les époques où le génie de l'homme créa les pompeux trophées de la civilisation. Des empires se forment sous les pas dé-

vastateurs des conquérans ; une force despotique précipite la marche de toutes choses. L'industrie obéissante à leur voix enfante ses mille prodiges, et cependant le peuple est-il heureux ? Un masque de fleurs couvre le spectre de la détresse sociale ; et cet empire qui dès sa naissance porte en lui-même le principe de sa destruction, après quelques siècles, après quelques jours d'un éclat mensonger, miné par le ver rongeur de l'inquiète industrie, tombe, se roule dans la ruine des lois et des mœurs, et fournit quelquefois dans ses débris plus de calme et de bonheur aux hommes qu'il n'en offrait dans le triomphe de sa toute-puissance et dans la gloire de ses institutions.

Rome, enivrée des dépouilles du monde, rassemblant dans son sein tous les vices et tous les arts, Rome était industrieuse et savante dans l'art de jouir. Au temps des premiers Césars, déjà ses citoyens, vraiment rois du monde, sollicitaient, dans l'ardeur d'un luxe dévorant, les efforts de l'industrie du globe entier. Les tableaux de leur somptuosité funeste étonnent même notre imagination élancée sur la même route. Eh bien ! alors Rome travaillait à sa ruine et se creusait son tombeau. Bientôt de formidables essaims de barbares, sans industrie, vinrent frapper le colosse de cette barbare grandeur. Le luxe et l'industrie se ralentirent, les

nations se séparèrent; et de nouveaux états, formés des débris du colosse, subsistèrent quelque temps avec ces mœurs confuses qui n'ont transmis aux peuples modernes qu'une physionomie indécise et un caractère douteux.

L'Aristocratie de l'Or.

La société établie comme nous la voyons, ne peut faire que le bonheur du plus petit nombre; encore ce bonheur est-il rarement tel, qu'il puisse suffire à tous les vœux, et à tous les besoins immédiats de notre nature; d'où l'on pourrait induire qu'il y a déviation des véritables voies pour l'espèce tout entière.

Quoi qu'il en soit, l'existence de ceux qui peuvent réunir aux dons de la nature la possession des avantages sociaux, est (il faut le croire) très supportable, au moins tant qu'ils n'abusent pas de ces doubles moyens de jouir. Mais quel que soit le nombre de ces favoris de la fortune, qu'il est petit, comparé à la multitude immense de ceux qui passent leur misé-

rable vie dans un état presque continuel de proscription.

Cette vérité fut sensible dans tous les temps; des causes particulières la rendent encore plus frappante de nos jours; les misères de la société semblent s'être multipliées par les moyens mêmes qui promettaient d'en tarir la source. Les angoisses de toute l'Europe manufacturière doivent prouver, je pense, jusqu'à quel point il faut croire aux bienfaits d'une industrie illimitée. Les sept millions de prolétaires de l'Angleterre, les émigrations de l'Allemagne, les massacres de l'Irlande, le malaise général de tous les états civilisés et commerçans, sont un gage suffisant de la somme de malheur et du nombre d'êtres souffrans que recèlent les vastes filets d'une perverse civilisation.

Il est infiniment probable que malgré les progrès des lumières, nous n'avons pas réellement plus de bonheur public, et peut-être faudrait-il dire pas autant, que les peuples de l'Antiquité. D'ailleurs ces progrès de la raison humaine sont encore contestés par de bons esprits, et s'il fallait en juger par les résultats, la question de prééminence dans les sciences législatives devrait être décidée en faveur de nos devanciers.

La servitude personnelle est le vice capital et le

défaut le plus odieux du système social de l'antiquité, et c'est principalement dans l'absence de ce grave inconvénient que nous faisons résider le perfectionnement dont nous sommes vains; mais au fond, cet ordre de choses, ou, si l'on veut, cette distribution, en apparence, si odieuse des situations sociales, ne faisait pas plus de malheureux que la soif désordonnée et universelle de la propriété n'en fait aujourd'hui.

Il existe dans nos sociétés actuelles une manière d'être pire que la servitude proprement dite, c'est la pauvreté ou la servitude pécuniaire. Il est difficile de contester que l'homme assez malheureux pour manquer du nécessaire, ne soit pas une espèce d'esclave très à plaindre. Je veux bien que nous appelions à son secours toutes les vertus dont se compose la science des privations; mais il ne faut pas attribuer à tous ceux qui n'ont pas de pain la philosophie d'Anaxagore, qui, en pareil cas, se couche tranquillement et, la tête voilée, meurt en méditant de sublimes vérités; cela est bon pour les âmes d'élite; le plus grand nombre souffre, et d'une manière ou d'une autre mendie et s'avilit.

Or, cette servitude pécuniaire n'est pas moins flétrissante que l'autre; elle emporte la même idée de honte et de mépris. Rarement s'il peut la cacher,

un homme avouera sa détresse; à moins qu'il n'ait par ses talens, ou par tout autre côté, des titres au respect du public. Encore le temps s'approche-t-il où les talens ne seront plus qu'une vaine sauvegarde de la réprobation qui flétrit la pauvreté; car puisqu'on ne les emploie aujourd'hui qu'à se procurer des richesses, il est assez dans l'ordre que le vulgaire finisse par conclure que celui qui reste dénué de tout bien n'est qu'un sot.

Dans tous les siècles les moralistes ont fait la guerre à la soif de l'or, à la cupidité des biens de la terre : il paraît que cette passion est aussi naturelle au cœur humain, qu'elle est funeste à son repos et à sa moralité. Tous les efforts des législateurs doivent tendre à réprimer sa dévorante énergie. Si les fondateurs des sociétés antiques n'ont pas opéré dans la mesure la plus satisfaisante cette répression, il paraît qu'ils en avaient du moins senti la nécessité; mais cette nécessité nos organisateurs modernes n'en ont tenu compte, tant s'en faut. La cupidité est dans nos lois; elle y réside à titre de principe conservateur, et l'or est devenu non seulement le gage de la considération universelle, mais encore le garant des vertus. C'est à la possession d'une propriété de telle valeur, soit terre ou marchandise, que l'on reconnaît la qualité de citoyen, et que la loi en attribue les droits. Or, comme la qualité de

citoyen suppose aussi l'exercice de quelques vertus, ces dernières sont uniquement, par l'effet de cette appréciation légale, la conséquence d'une certaine quantité d'or.

Ainsi, il est exact de dire qu'avec de l'or on obtient tout parmi nous, même de l'estime.

Si l'on voulait s'appliquer à rechercher les conséquences ultérieures d'un tel état de choses, on serait effrayé de ce qu'on trouverait.

Il me semble que l'une des raisons les plus spécieuses que l'on pourrait donner de la division des citoyens par *classes*, ou *tribus*, ou *ordres*, c'est la nécessité de connaître l'origine de la fortune de ceux qui seront investis du respect public, parce qu'ils rempliront des emplois et des fonctions qui supposent un mérite éminent.

Il est triste d'être exposé à honorer un coquin ténébreux, un homme vil, parce qu'il est devenu un personnage considérable par sa richesse; ou de donner son suffrage pour l'administration des deniers publics, par exemple, au fils de celui dont le père vous aura dépouillé.

Les esclaves que faisait jadis le droit de la vic-

toire, ceux surtout qui l'étaient par le malheur de la naissance, avaient de moins que ceux dont je viens de parler, le sentiment amer de la perte de leurs droits et le désir inquiet de les recouvrer. Ils étaient d'ailleurs l'objet d'une pitié à laquelle nos esclaves de pauvreté n'ont aucun droit de prétendre, parce que leur servitude était pour les premiers réputée l'effet du malheur; au lieu que pour les nôtres, attendu la multitude de carrières ouvertes à l'activité industrieuse, leur abjection paraît toujours bien moins l'effet des contrariétés de la fortune, que la suite de l'ineptie, ou de l'inconduite, ou de tous les deux à-la-fois. Il est vrai qu'au point où en sont les choses en Angleterre, par exemple, c'est un prétexte dont il n'y a plus moyen de se servir. Et puis quand ils étaient las de la servitude, ils brisaient tout-à-coup leurs fers, et, mettant un Spartacus, ou tout autre brigand moins généreux, à leur tête, ils comptaient leurs longues douleurs, en se baignant dans le sang de leurs maîtres.

Or ces sortes de révoltes n'emportaient pour leurs auteurs aucune note d'infamie; comment s'y serait-on pris pour rendre infâmes des esclaves qui par leur condition l'étaient déjà? et le moyen de ne pas au contraire admirer des infortunés qui, privés de cette liberté dont le sentiment seul constitue

l'homme, s'élevaient jusqu'à elle par le courage et le mépris des supplices.

Mais les pauvres ou prolétaires peuvent être couverts de plus d'infamie que leur condition ordinaire n'en comporte; car nos lois, et nos opinions créatrices de leurs souffrances maintiennent chez eux une sorte de pudeur de l'homme libre; ce qui fait que n'ayant rien, et méprisés, ils ont encore quelque chose à perdre pour eux-mêmes et pour les leurs, c'est le droit de réclamer un reste d'égards qu'ils obtiennent rarement, et de se croire autant que les autres, si leur faculté de croire va jusque-là. Ils ne peuvent donc, ces derniers, s'affranchir véritablement que par un concert unanime et une sorte de conspiration dans un ou plusieurs états.

Tandis que la servitude pécuniaire produit à-peu-près les mêmes effets sur l'homme, et le condamne presque à la même dégradation que la servitude personnelle, la possession des richesses opère, chez les favoris de la fortune, la même altération des sentimens naturels, que le préjugé de la naissance le faisait jadis chez ces nobles tant détestés. Bien certainement il y a quelque chose de plus odieux que la vanité polie d'un gentilhomme d'autrefois, c'est

l'insolent orgueil d'un riche d'aujourd'hui. Le coffre-fort a sa dignité, et la patente ne laisse pas que de craindre les mésalliances : dans les villes de commerce, il faut voir les gros négocians avec la plèbe marchande, pour avoir une idée de la morgue de ces *aristocrates-là*.

Le Besoin de Changement.

Le trait le plus marqué du caractère de l'époque où nous sommes, est un besoin immense de changement et de renouvellement dans l'ordre des sociétés; la lassitude, le dégoût universel de tout ce qui existe, attestent l'insuffisance des institutions, dont l'ensemble forme le pompeux édifice de la civilisation. On aspire à un perfectionnement dont chacun se fait des idées à sa manière. L'homme modéré veut conserver les bases, les formes extérieures et n'admet qu'un nouveau plan de distribution intérieure: l'homme passionné prétend que les bases sont vicieuses; que toute modification partielle ne peut être qu'un vain palliatif incapable de

remplir les vœux de l'espèce humaine, et qu'il faut faire table rase pour bâtir de nouveau.

Assurément le dernier n'est pas le plus raisonnable des deux ; car, on ne conçoit pas la possibilité d'édifier sans se servir des débris des anciennes constructions, et il n'est pas plus aisé de se figurer une dissolution de l'aggrégat social telle que ses élémens fussent réduits en poussière ; c'est-à-dire, qu'il n'y eût plus que des individualités isolées, sans relation de subordination, d'autorité et de dépendance, sans règles traditionnelles de leurs rapports. On ne peut donc que refondre la matière sociale, mais non la changer.

D'un autre côté, il paraît un peu hasardé de dire que les principes de l'organisation des sociétés humaines restant ce qu'ils ont été jusqu'ici, on puisse asseoir sur de telles bases les changemens capables de satisfaire aux besoins que les peuples expriment tous d'une manière si formelle, à l'heure qu'il est. Par exemple : ils veulent de la liberté ; une liberté réelle et positive. Les doctrines du pouvoir absolu sont tombées dans le plus complet discrédit, et les progrès de la raison générale enfoncent chaque jour davantage dans l'abîme du mépris public les partisans et les défenseurs de ces absurdes théories qui placent les nations du monde sous l'arbitraire

légitimité d'une vingtaine de dynasties. Il suffisait de discuter de telles questions pour dissiper en un moment l'erreur de vingt siècles ; et cette longue illusion a dû cesser dès que le genre humain est sorti du silence qui lui était imposé à cet égard.

On s'entend donc parfaitement sur ce qu'on ne veut pas ; ce qu'on ne veut pas, on peut le signaler: on le voit, on le touche ; enfin ce qu'on ne veut pas, c'est tout ce qu'on a éprouvé jusqu'à ce moment, tout ce qui a existé dans la sphère de l'activité sociale.... Cette exclusion est universelle, sauf certaines exceptions de détail ; mais il est incontestable que nous ne voulons précisément aucun des divers modes d'existence politique auxquels les peuples se sont soumis depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Non que plusieurs de ces modes d'existence ne nous semblent très bons en eux-mêmes, et tendent à des résultats analogues de ceux que nous réclamons ; mais ces analogies sont contrebalancées par des différences de temps, de lieux, de nombre, ou de toute autre nature, qui ne nous permettent pas de les adapter au présent. Quant à tous ces autres modes qui ne nous offrent rien de conforme ou de ressemblant à ce qui fait aujourd'hui l'objet de nos désirs et de nos recherches, il est encore plus évident que nous ne pouvons pas en vouloir.

Nous voulons donc, en matière de liberté, pour en revenir à mon exemple, une liberté qui ne sera point celle des républiques de l'antiquité grecque ou romaine. Il est clair que nous ne pouvons pas être libres à leur manière. Hors de leur histoire cependant, il reste bien peu de documens à prendre dans les annales des peuples. Les Grecs et les Romains sont les inventeurs de toutes les idées que nous pouvons avoir d'un régime de liberté ; et les modernes peuvent, tout au plus, nous offrir quelques petits états fédératifs comme l'échantillon des essais que l'Europe sortant de la barbarie du moyen-âge a faits en faveur de son affranchissement. Encore le principe du gouvernement fédératif peut-il, comme l'idée première de toute autre forme politique, être revendiqué par la même antiquité. Mais l'idée de fractionner les grands états, actuellement existans, pour en faire des républiques fédératives, est invinciblement repoussé par la distribution présente des forces matérielles de l'Europe. Quand il ne resterait qu'une seule monarchie absolue, les empires qui se fractionneraient pour s'organiser fédéralement autour d'elle, compromettraient évidemment leur indépendance ; car dans ces sortes d'états quelle que soit l'énergie des liens politiques, il y a toujours un défaut de vigueur et surtout de rapidité dans l'exécution des plans arrêtés.

Il ne reste donc pour introduire la liberté dans l'administration des grands empires, que les constitutions représentatives. Aussi bien, c'est à cette forme que les vœux unanimes des peuples se sont arrêtés. C'est du sein des délibérations publiques, c'est du milieu, non pas de l'assemblée populaire, mais de l'assemblée *nationale*, parce que la nation siège dans la personne de ses députés, que chaque peuple se flatte de voir bientôt éclore sa liberté, sa grandeur, en un mot sa prospérité.

Le véritable état de la question, en matière de liberté politique, est donc de savoir à quel point est raisonnable l'espérance que les peuples fondent sur l'établissement des gouvernemens représentatifs; et quelle part les illusions de l'esprit humain, qui toujours en ont une si large dans l'appréciation des choses nouvelles, réclament dans celle-ci.

Ce serait merveille sans doute que l'on eût trouvé un moyen si facile de mettre enfin d'accord les besoins opposés et les tendances contraires dont se compose la nature de l'homme. La liberté politique ne subsiste et ne peut subsister que par les sacrifices permanens que fait l'individu à la généralité de ses co-sociétaires; mais la force d'âme ou vertu que suppose le rigoureux accomplissement de ces sacrifi-

ces n'a pas d'ennemi plus actif et plus redoutable que *l'amour de soi*; et il faut, dans l'état de société, ranger sous cette dénomination la réunion de toutes les passions cupides qui ont pour but la satisfaction du sentiment de la personnalité.

De l'Instruction du Peuple.

Instruire le peuple n'est pas une chose aisée; et lui enseigner le légitime usage des vérités qu'on lui communique est bien plus difficile encore; on le voit assez par la terrible manière dont il a mis en pratique le petit nombre d'idées contagieuses qu'une philosophie imprudemment généreuse a mis en circulation.

Tant que la propriété sera le fondement de l'échafaudage social, les passions du peuple se réuniront toutes dans une ardente convoitise des biens de la terre dont la possession est trop justement à ses yeux l'unique mesure de la considération et du bonheur, et en partant de ce fait incontestable il

est impossible que le genre humain retire jamais aucun profit réel des révolutions que fera la lassitude des peuples : elles n'opéreront que cette sorte de soulagement précaire qui résulte pour le corps humain de certaines pratiques médicales qui se bornent au déplacement du mal. Toute catastrophe politique pareille à celle dont le terrain social tremble encore, ne sera qu'un déplacement dans les fortunes et un changement d'acteurs. Le privilége auxiliaire, inexpugnable de l'inégalité des biens, renaîtra de ses cendres plus arrogant et plus avide ; source de nouveaux mécontentemens et de bouleversemens nouveaux, il survivra seul dans la société réduite en poudre et en pourriture par l'immoralité systématique et le défaut de cohésion, résultat inévitable de cette inévitable instabilité des élémens sociaux.

Un peuple opprimé et avili par la misère ne peut accepter la liberté qu'à titre d'extrême licence, et la légalité qu'à titre de destruction. Le pauvre veut être l'égal du riche, c'est-à-dire devenir riche comme lui et jouir à son tour. Or, c'est précisément ce qui a lieu quand ses vœux se réalisent ; mais les ambitions d'une génération nouvelle qui arrive, réclament à leur tour. Cet état de choses soumet donc l'ordre social prétendu à un revirement perpétuel,

obstacle invincible à toute amélioration dans le sort de l'espèce.

Cette amélioration ne peut s'effectuer que par la pratique constante de principes de morale fixes et certains. Pour qu'il y ait fixité et certitude, il faut d'abord qu'il y ait accord entre les principes ; en second lieu, que la mise en pratique de ces principes ne soit pas invinciblement repoussée par la nature des choses.

Or, ce défaut de concordance et cette impossibilité de l'application est précisément ce qui, depuis la première institution des sociétés humaines jusqu'à nos jours, a fait échouer l'œuvre des législateurs. La plupart d'entre eux n'ont point fondé des sociétés, mais seulement réformé celles qu'ils ont trouvées établies. Lycurgue est la seule exception imposante qui s'offre dans cette longue suite de précepteurs du genre humain bâtissant sur des fondemens ruineux. Seul il reprit en sous-œuvre toutes les parties de l'édifice, et eut la force et le bonheur de l'asseoir sur des bases de son choix.

Presque tous (je confesse que ceci doit paraître au moins bien téméraire) ont voulu marier des contradictions, et soumettre aux lois de l'ordre les élémens d'une confusion invincible. Ils ont dit à

l'homme, sois propriétaire, mais ne sois pas avide; travaille pour les besoins de ta famille, mais ne t'agrandis pas. Multiplie tes enfans, sans porter la prévoyance à l'excès; perfectionne par l'industrie les douceurs de la vie sédentaire, mais sois toujours prêt à sacrifier ces biens à l'accomplissement de tes devoirs de citoyen : c'est-à-dire, sois toujours prêt à sacrifier ta personnalité compliquée, fruit de tant de soins et de recherches, à la personne abstraite qui s'appelle patrie.

Pour opérer l'assemblage de ces contradictions, des moyens d'une nature particulière durent intervenir. De ce nombre furent : premièrement, toutes les lois restrictives de l'usage de la propriété et de la faculté d'acquérir, nommées lois somptuaires; secondement, celles qui, pour réprimer le luxe de la population, limitèrent, à un certain nombre, les citoyens de la cité, écartant l'excédant par des procédés dont le plus usité était cette sorte de déportation volontaire qui s'appelait colonisation. Un troisième moyen fut puisé dans les conseils d'une morale philosophique ou religieuse, qui s'appliquait à détacher l'homme des jouissances terrestres en lui faisant trouver une sorte de félicité abstraite et intellectuelle dans la science austère des privations et dans le mépris de tous les objets des cupidités universelles.

De toutes les voies possibles de réformation celle-ci parut la plus féconde et fut la plus cultivée. Fécondité stérile! Les sages et les philosophes se complurent dans leurs théories, et prirent la facilité solitaire de développer des conséquences et de rédiger des traités pour la facilité de persuader. La plupart, moins amoureux de la sagesse que de leurs idées, ne se mirent pas en peine de confirmer, par l'autorité de l'exemple, la vérité de leurs maximes. Aujourd'hui rien de plus usé que cette morale, parce que rien n'est démontré plus inutile pour la pratique générale de la vie; j'oserai même dire, parce que rien n'est démontré plus faux. La philosophie elle-même a trop souvent échoué contre les écueils de la cupidité pour que les hommes qu'elle prétendait enseigner, témoins de ses naufrages, ne se soient pas dégoûtés de ses leçons. Il est un fait que tous les siècles se transmettront: c'est que l'homme de l'antiquité qui a parlé le plus éloquemment du mépris des richesses et du mépris de la vie, fut le ministre d'un vil tyran et posséda quarante millions de fortune.

A Dieu ne plaise que je regarde Sénèque comme le représentant de toute la sagesse antique, et que j'outrage cette sagesse même. O sainte philosophie! mère et nourrice des grandes âmes, toi qui formas Socrate et Caton, à Dieu ne plaise que je refuse un juste

hommage à ta suprême influence ! mais je suis forcé de reconnaître que cette influence fut bornée à quelques âmes d'élite à qui nous devons tes plus positifs enseignemens, et ces âmes divines furent moins ton ouvrage que tu ne fus le leur. Toutefois, les grands exemples qu'ils donnèrent au monde ne pouvaient servir qu'à des âmes de leur trempe, et non s'adapter aux proportions communes de l'humanité. Si l'humanité tout entière n'était faite que pour donner de temps en temps à la terre le spectacle de quelques illustres existences comme celles de ces rares philosophes qui s'élancèrent au-dessus de ses lois; si tout un siècle et les vices et les malheurs de vingt peuples devaient servir de piédestal et d'entourage à quelques vertus et à quelques gloires individuelles, les choses eussent été bien ainsi: mais probablement le perfectionnement et le bonheur de l'espèce est le but éternel que la nature poursuit dans son œuvre, et la recherche des moyens qui peuvent y conduire doit être celui de nos méditations.

Liberté politique.

Alliance de mots qui n'est plus insignifiante, ni vague, mais la plus coûteuse des conquêtes de l'esprit humain, le plus sanglant, le plus douloureux de ses trophées, s'il a fallu vingt ans d'une effroyable révolution dont les débris fument encore pour qu'elle formât quelque idée certaine dans notre esprit, pour qu'elle représentât quelque grand avantage pratique dans l'art d'organiser la force sociale.

Ce qui fait que le sens complet et précis de ces deux mots joints ensemble, peut être considéré comme une acquisition de notre civilisation moderne, c'est que chez les peuples de l'antiquité, cette belle et la plus noble prérogative de l'homme imposait de cruels sacrifices à l'humanité. L'exis-

tence d'une classe d'esclaves pouvait seule donner un prix pour le grand nombre, à la qualité de citoyen. La servitude personnelle, plaie universelle du monde ancien, et si fort inhérente aux institutions politiques de ces temps-là, que nul de leurs philosophes ne s'en est étonné, aurait dû pourtant jeter dans une confusion douloureuse le sage qui dans ses méditations de bonne foi avec lui-même, remontait à l'origine des sociétés et au principe caractéristique et distinctif de la nature de l'homme.

Il ne serait donc pas vrai, ainsi qu'on l'avance si fréquemment, qu'ils ont posé les dernières limites dans le vaste domaine des sciences législatives et morales ; et nos avantages sur eux seraient égaux dans l'étude de l'homme moral comme dans la connaissance de l'homme physique. L'ilotisme déshonore les conceptions de leurs plus beaux génies. Lycurgue a pu être forcé à l'admettre par la nature de son plan ; il voulait faire un peuple uniquement guerrier parce qu'il était entouré de voisins belliqueux ; mais Aristote, cet autre vigoureux penseur, que rien ne gênait dans la formation de ses théories, a admis en principe la nécessité de la servitude personnelle.

Ce serait voir les choses d'une manière bien étroite que de raisonner ainsi : la pondération des

trois pouvoirs est la combinaison la plus propre, réduite en pratique, à garantir à l'homme social tout ce degré de liberté politique dont il est susceptible ; or, les anciens ont parfaitement connu ce système : donc nous n'avons rien inventé. Nous avons inventé qu'il n'y a pas de liberté réelle là où un homme peut vivre ou mourir sous le libre arbitre de son semblable.

Caton est égal aux dieux ; mais l'esclave de Caton est réduit à la condition des brutes, puisqu'il fut vendu et acheté : or, ils sont hommes tous deux, la nature leur fit la même part ; il y a donc erreur et illusion grossière dans cette liberté pour laquelle le héros déchire ses entrailles.

N'espérez point affranchir du despotisme des rois, des hommes que vous laissez sous la servitude du luxe et de la multitude des faux besoins ; ne vous flattez pas de donner la liberté à un peuple à qui vous n'aurez pas fait accepter des vertus; je parle de ces vertus fortes, sévères et généreuses qui placent le but de la vie dans la dignité morale, et pour qui le prix de l'ambition et des travaux est autre chose que la jouissance des voluptés.

Dans ce siècle si justement nommé par ceux qui le vantent, le siècle des choses positives, l'ambition

même a perdu ses nobles motifs; il ne se trouve plus de ces âmes princières que leur instinct conduit au pouvoir, et qui ne veulent du pouvoir que ses sollicitudes, ses veilles et ses grands résultats. Quelques-uns s'élancent un moment vers les cieux, mais c'est pour retomber bientôt dans la fange de la terre. On est vaillant sur les champs de bataille, on dort dix ans sous la tente, on supporte les fatigues des camps, afin de trouver au retour des palais somptueux dans la capitale. Nul dévouement gratuit, nulle conduite désintéressée, et partant nul caractère héroïque. Tous nos mobiles sont pires que le vain désir de faire parler de soi : on veut devenir riche bien plus que célèbre; ce n'est enfin qu'au prix de l'or que l'un vend son sang et l'autre ses veilles.

Egalité.

Il est une égalité venue de Dieu et fondée sur la nature : c'est l'égalité de nos destinées matérielles, c'est l'égalité de la douleur, c'est l'égalité de la mort; celle-là, quoi que fassent les tyrans, ils ne nous l'ôteront jamais.

Ceux qu'abusent les vains priviléges de la naissance ou les faveurs enivrantes de la fortune, ceux qui ont la folie de se croire pétris d'un autre limon et réservés à un meilleur sort que le reste des humains, ceux-là, il ne faut pas les appeler aux enseignemens de la philosophie qu'ils repoussent et ne comprennent pas ; mais cette religion qu'ils s'efforcent si gauchement de conserver et de défendre comme un

moyen de plus de brider et d'avilir le peuple, leur fera sentir leur petitesse !

Qu'ils cessent de parler pour elle, et elle parlera, et elle les accablera de leur néant, et rendue à sa majesté, ainsi qu'à sa force première, elle leur dira par des voix sorties du peuple : vous n'êtes tous, comme le reste des mortels, que poussière et pourriture; Dieu vous a tous pétris de la même boue, *ex luto formavit hominem...*

Je me réjouis quand je vois les soucis vengeurs et les chagrins dévorans habiter parmi leur magnificence. Les misérables qu'ils méprisent n'ont guère que les maux physiques et inévitables; mais eux périssent souvent des incurables douleurs de l'âme, du désespoir de l'ambition trompée ou de la plaie profonde de l'orgueil humilié. Ils sont sujets à l'inévitable misère de la maladie et de la mort, et l'infortuné est souvent précédé dans la tombe par celui dont la splendeur lui fit envie : et moi-même, j'ai pu naguère contempler une figure hautaine et dominatrice, devant laquelle il fallait courber la tête, indignement dévorée par les vers qui me dévoreront aussi.

Inégalité.

Nous avons reconnu qu'il y avait des inégalités naturelles, et nous avons fait voir que la société maintenait, fortifiait les plus dangereuses de toutes, les inégalités dans l'intelligence, puisque tous ses avantages sont établis au profit des plus capables et des plus intelligens ; et nous avons, en conséquence, conclu, que ces avantages n'étaient, en quelque sorte, que des priviléges. Ajoutons qu'à cet égard la dérision se joint à l'injustice : car il est dérisoire de proposer aux désirs et à l'ambition du plus grand nombre des biens qui ne peuvent, en réalité, être le partage que de quelques-uns.

Voici maintenant une nouvelle source d'inégalités

plus grandes encore, plus monstrueuses que celles que l'on peut regarder comme l'ouvrage de la nature.

On pourrait admettre à la rigueur, avec quelques philosophes, à qui l'on ne pourrait reprocher que l'exagération de ce système, qu'il y a naturellement de très petites différences dans les organisations, et que la mesure de la capacité intellectuelle est bien plus le résultat des circonstances qui déterminent les premières applications de nos organes que l'effet de ces organes eux-mêmes. Mais de quelque manière que l'on envisage cette théorie, il n'en résulte rien contre cette vérité de fait, que l'instruction met une différence absolue entre les capacités individuelles; en conséquence, établir des moyens d'instruction et de développemens moraux, dont le bénéfice transformera les uns en hommes, tandis que les autres croupiront dans la brutalité d'une ignorance sauvage; donner à ceux-là une connaissance positive de leurs droits, et les tremper de bonne heure dans les sentimens élevés et généreux, tandis que vous en écarterez ceux-ci, n'est-ce pas faire tout ensemble des maîtres et des esclaves ?

L'instruction est la puissance dominante dans la société. La force elle-même ne peut agir d'une manière durable à son profit, sans connaître les moyens

de préserver et de perpétuer son action. Il faut donc que la science la dirige. Je ne prétends point dire que les chefs des nations soient nécessairement des hommes doués d'une grande capacité intellectuelle, ni remarquables par leur instruction. Il est au contraire et malheureusement assez prouvé que la médiocrité et la sottise, sa compagne, gouvernent le monde. Néanmoins, les sots n'ont jamais fondé les empires, et ce n'est pas eux qui les soutiennent. Cette masse d'instruction et de lumières qu'il y a dans la société, est l'ouvrage, en grande partie, des hommes de génie, qui n'ont jamais eu de part dans l'administration des états sur lesquels ils ont versé le bienfait immortel de leur science personnelle; mais il n'en est pas moins vrai, que dans les mains des ambitieux cette instruction, cette science, sont toujours devenues des moyens d'exercer le pouvoir. De là, ce monopole des connaissances de tout genre, pratiqué par les prêtres dans les anciens gouvernemens théocratiques; de là cette sourde proscription des lumières de la part des gouvernemens modernes, préoccupés du vain espoir de rétablir des principes de domination despotique.

L'homme placé sous l'empire des nécessités sociales se dégrade nécessairement par la perte de son indépendance naturelle, si l'instruction ne vient lui révéler le sacrifice qu'il a fait et le prix qu'il doit en

recueillir. Il faut qu'il sache de bonne heure que le hasard en le jetant à son insu dans les rangs de la société, dont le dénûment, le travail et l'abjection sont le partage, n'a pu le dépouiller entièrement ni des traits de sa dignité primitive, ni de ses droits à la jouissance d'une certaine portion de liberté, d'une certaine somme de bonheur. Et combien de soins, de développemens, de raisonnemens, doivent accompagner cette révélation pour qu'elle ne meure pas dans l'oreille d'un malheureux, qui se voit environné de supériorités de tous genres, matérielles et d'opinion ? La première fois qu'un pauvre paysan entendit dire qu'il était né l'égal de son seigneur, de quelle défiance ou de quelle pitié ne fut-il pas saisi pour l'homme qui l'amusait d'une telle chimère ! Aujourd'hui même que les idées de liberté se sont infiltrées dans toutes les racines de l'antique tronc du vasselage, les hommes du peuple les accueillent sans avoir la conscience de leur éternelle vérité.

La spéculation n'est ni assez active, ni assez profonde dans ces âmes grossières, pour lutter avec succès contre le témoignage de leurs sens, qui leur montrent partout des barrières, des inégalités; et contre le sentiment habituel de leurs misères.

Cette égalité naturelle, controversée encore aujourd'hui et d'une manière spécieuse par des hom-

mes très éclairés, mais que la passion domine, pourrait-elle être plus facilement perceptible pour ceux qui n'ont pas même l'instrument de l'analyse à laquelle il faut se livrer, pour extraire du chaos social les titres originels de l'homme ?

L'instruction, mais une instruction réelle et suffisamment étendue, fait l'homme libre. Le sentiment naturel aisément étouffé par l'empire de l'usage et de l'opinion, ne survit que dans quelques âmes énergiques, encore a-t-il toujours besoin du secours d'un esprit vigoureux et éclairé. La tyrannie sociale va jusqu'au fond des cœurs chercher les moindres germes d'enthousiasme pour les y flétrir et les y dessécher. Les hommes mêmes du plus grand caractère, les hommes doués de la conviction la plus énergique des droits de l'humanité, quand la lutte qu'ils soutiennent pour leur défense vient, après une longue résistance, à être vaine ; lorsqu'ils ne trouvent que les supplices, les proscriptions ou la mort, pour terme à leurs efforts infructueux, chancèlent et tombent dans le doute des croyances généreuses auxquelles ils ont tout sacrifié. *O vertu ! tu n'es qu'un vain nom*, disait Brutus mourant ; et quand cet intrépide Romain disait *vertu*, cela signifiait *liberté*. Cette belle synonymie était un des caractères principaux des langues comme des mœurs de l'antiquité.

On va m'opposer que la nécessité de l'instruction est reconnue par tous les gouvernemens fondés sur des idées de liberté, et je conviens que l'établissement des écoles d'enseignement mutuel en faveur desquelles on réclame si souvent, est une bonne preuve de la reconnaissance actuelle du principe. Mais là n'est point la difficulté : elle se trouve tout entière dans les obstacles que la destination des classes populaires oppose à une libérale et suffisante instruction. Il est impossible que des hommes voués de bonne heure à des travaux matériels, unique garantie de leur subsistance, acquièrent jamais assez d'instruction pour savoir même attacher quelque prix au noble titre de citoyen.

L'Homme et l'État.

Observons l'homme et l'Etat, mettons-les en rapport, voyons quels services celui-ci rend à l'autre. L'Etat protège le père qui donne le jour au citoyen, la mère qui le nourrit, l'institution qui l'élève. Il les défend de l'invasion de l'ennemi, il les arrache à l'oppression intérieure. — Voilà, dit l'Etat, les bienfaits dont je couvre le citoyen depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Et quelle est la source de ces bienfaits, pourrait répondre le citoyen ? mon argent, mes travaux,

mon sang : je paie l'homme qui me garde, l'homme qui me juge ; je paie l'Etat pour le pain qui me nourrit, pour l'habit qui me couvre, pour l'air que je respire, pour la lumière qui m'éclaire ; je le paie pour tout et partout ; je ne fais point un seul pas qui ne soit marqué par un tribut. Depuis le moment où je vois le jour jusqu'à celui où j'expire, je ne cesse de soudoyer l'Etat pour me protéger. Enfant, adolescent, homme, vieillard, enfin, je paie toujours, et si nous voulions, à chaque instant, examiner nos comptes, l'Etat ne serait-il pas toujours en arrière avec moi ? Ne le trouverais-je pas, presque en toutes choses, violant ses engagemens ?

Car ce militaire que je paie, qui devrait être à moi, à mes ordres, est mon maître et sert à m'opprimer ; c'est le dogue qui veille à la porte du parc : il m'étrangle, avec l'air de me protéger. Ce juge que je paie, me fait encore acheter chèrement le droit d'être jugé. Ce financier que je paie, m'insulte en me volant mon argent. Ce prince que je paie, qui est encore mon mandataire, se croit un dieu trop au-dessus de moi pour descendre jusqu'à ma plainte ; il m'enlève mes droits, mutile mon existence, et me punit, si je murmure. Je suis donc toujours et partout lésé, tandis que je paie bien, et que je paie au delà de ce que je dois.

Du Rire parlementaire.

Les anciens avaient le Dieu *Rire*, qui méritait bien une place dans les rangs un peu confus de leur bizarre polythéisme.

En France, ce Dieu jouit aussi des honneurs d'un culte public ; mais ses autels et ses ministres sont partout ; car il serait difficile de dire en quel lieu l'on rit le plus fort et le plus souvent ; et si jamais on veut lui dresser des images et lui destiner un sanctuaire particulier, je ne serais pas étonné que les

aboyeurs de la clôture réclamassent la préférence en faveur de la chambre des députés.

Telles sont les réflexions que je faisais l'autre jour en lisant le compte rendu d'une séance dans laquelle M. le comte de Laborde avait eu le malheur ou le bonheur d'exciter l'hilarité de l'assemblée, en parlant douanes et subsistances. On ne croira pas facilement qu'il soit aisé d'être plaisant sur cette matière ; et à coup sûr, M. de Laborde avait su éviter les écueils du sujet, s'il est possible qu'il y en eût.

Pourquoi donc avait-on ri quand cet estimable député était venu développer ces utiles considérations économiques qui ont avec la science politique une si étroite connexion ? Pourquoi ! parce que chez nous, nation toujours frivole et légère, rien n'est plus commun que le malheureux talent de créer le ridicule et la disposition d'esprit qui fait qu'on jouit de le rencontrer.

Mais le rire a ses excès et ses dangers. Il est mortel à la considération des hommes investis de fonctions importantes : en général, ils ne peuvent jeter de profondes racines dans l'estime du peuple que par une gravité soutenue et par cette dignité extérieure qui est l'expression du sérieux de l'âme. On sait très bien cela en province, où l'attitude des

fonctionnaires et les formes de leur vie publique sont incomparablement plus régulières, plus solennelles et, si l'on veut, plus raides qu'à Paris. La raison de cette différence est probablement que, regardés de plus près dans tous les instans, les hommes publics en province ne peuvent échapper au blâme et parer le sarcasme perçant, qu'en épaississant l'enveloppe cérémonieuse sous laquelle, à la vérité, ils cachent si souvent une profonde nullité.

Mais s'il est des intérêts et des hommes qui dussent se soustraire aux atteintes journalières de cette gaîté maligne si contagieuse en France, à coup sûr, ce sont les députés du pays et leurs discussions. Je mets cependant en fait qu'il n'y a pas eu, depuis 1814, une seule séance dans laquelle le rire n'ait eu la parole, au moins deux ou trois fois. Je n'en excepte pas ces mémorables séances si terribles, si orageuses, où l'éloquence a servi les passions de ses moyens les plus puissans et les plus pathétiques, ni celles où d'affreuses révélations ont, à-la-fois, indigné et contristé tous les cœurs. Oui, dans ces séances mêmes on a ri !

Le peuple s'étonne, je parle de la portion qui lit, de voir ses plus chers intérêts débattus au milieu des éclats d'une folle dérision, auxiliaire habituel du cri de la clôture; et d'autres

sentimens que celui de la surprise lui seraient sans doute permis, en apprenant que le soin de sa subsistance etl'amélioration de son sort, encore si misérable, ne peuvent disposer au recueillement et à la réflexion, des hommes qui s'offenseraient pourtant qu'on leur fît le reproche de manquer de justice et d'humanité; mais ils n'échapperont pas à celui de manquer de lumières! O faibles hommes en politique! vous devriez, du moins, savoir que quand le peuple n'est pas bien nourri, son sang s'aigrit, fermente et s'allume, et qu'alors de terribles tempêtes viennent troubler les jouissances de l'égoïsme et de l'orgueil.

La *poule au pot* du bon Henri IV n'est pas seulement la parole naïve d'une paternité vraiment royale, la saillie d'un cœur où la tendre humanité versait avec surabondance toutes ses inspirations; c'est encore, j'ose le dire, l'expression d'une vue étendue en politique. Henri IV savait que le peuple le plus heureux est aussi le plus fidèle et le plus tranquille. Il savait, et son très peu rieur conseiller Sully savait de même, que l'art de régner et d'administrer se réduit à faire en sorte que le plus grand nombre craigne de changer de situation. Or, pour en revenir aux considérations de M. de Laborde, certainement le plus grand nombre en France

comme il l'a très bien dit, ne *mange pas de la viande*, et ne met pas *le pot au feu*.

Le *pot au feu* ! C'est le fondement le plus positif, la garantie la plus certaine de la durée des empires. Messieurs les législateurs ou ministres, tous les efforts de la politique doivent, en dernière analyse, se réduire à cet objet. Faites donc que chacun ait le sien, et vous verrez que personne n'ira renverser la marmite de son voisin. Vous me direz qu'il y a des gloutons ! J'en conviens. Il est des hommes de ventre, dont la faim est insatiable, et qui sont toujours prêts à rire, pourvu que leur couvert soit mis.

Le jeune Alcibiade parlant un jour devant le peuple athénien, tout-à-coup un moineau apprivoisé s'envola de son sein. Grands éclats de rire dans toute l'assemblée; et aussitôt, jeunes et vieux, de courir pour rattraper le moineau favori d'Alcibiade.

Si jamais un oiseau vient donc à s'envoler de dessous le jabot de M. de Marcellus, ou un chapon truffé de la poche de quelqu'un de ses collègues, je permets que l'on rie; mais jusque-là, je voudrais

qu'un immense intervalle séparât le théâtre où l'on applaudit les facéties d'Aristophane, de la tribune majestueuse où Démosthènes, au nom des guerriers morts dans la plaine de Marathon, vient exhorter ses concitoyens à prendre en main la cause de la patrie.

quelque immense intervalle sépare le théâtre où l'on applaudit les facéties d'Aristophane, de la tribune majestueuse où Démosthène, au nom des guerriers morts dans la plaine de Marathon, vient solliciter ses concitoyens à prendre en main la cause de la patrie.

CORRESPONDANCE.

CORRESPONDANCE.

Aix, le ....

Je vous renvoie, mon cher Gustave, le livre des *Inductions phisiologiques et morales*; je l'ai lu, et ne partage point, tant s'en faut, l'enthousiasme qu'il paraît vous avoir inspiré. J'ai inutilement cherché dans cet énorme volume, et je m'attendais bien à ne pas y trouver, je vous l'avoue, la solution de quelqu'une de ces grandes difficultés qui feront éternel-

lement le désespoir des métaphysiciens les plus subtils et des penseurs les plus téméraires. Non, dans ces inductions mal coordonnées entre elles et qui forment un ensemble si vague de raisonnemens et de composition, l'auteur n'a pas été assez heureux pour présenter des doutes inconnus avant lui, pour imaginer des hypothèses nouvelles. Ce n'est point, au surplus, ce que je voudrais lui reprocher, car je ne connais rien de plus impossible que d'être neuf dans ces sortes de matières. C'est surtout en rêveries métaphysiques que l'on peut dire : *sub sole nil novum*. Dès que l'homme a commencé à penser, il a voulu expliquer son être ; et le premier pas qu'il a osé dans ces routes sans issue de l'ontologie, lui a fait rencontrer les ténébreuses barrières que trente siècles d'efforts, de méditations et de systèmes n'ont encore pu reculer.

Cependant, tant de travaux, de recherches, de disputes et d'erreurs, et tant de sang et de larmes, que ces erreurs ont fait couler, ne pouvaient être entièrement perdus pour l'esprit humain ; ils l'ont au moins forcé de reconnaître son impuissance à saisir tout ce qui échappe aux étroites limites de nos sens ; et, pour les bons esprits aujourd'hui, la seule philosophie supportable est celle qui ayant proclamé l'inanité de la science ontologique, et surtout l'impossibilité de découvrir la nature de la pensée par la pensée, d'étudier l'âme par l'âme, dit à

l'homme ambitieux de pénétrer les profondeurs de son être avec le levier insuffisant de l'analyse : renonce à ton dessein, épargne-toi de vains efforts, car ce n'est jamais avec l'instrument que l'on peut mesurer, soulever l'instrument lui-même.

Loin de moi cependant d'affecter pour la métaphysique ce facile mépris, qui n'est à mes yeux que le comble de la stupidité. Plus d'un homme de génie s'est immortalisé par ses seules erreurs dans le champ aventureux des hypothèses; comme plus d'un navigateur intrépide a marqué d'un naufrage audacieux les écueils des lointaines mers; et il est vrai de dire que l'esprit humain doit à ses longues exercitations dans les champs illimités de l'abstraction métaphysique, une partie de son ressort et de sa sagacité. Mais le domaine des abstractions n'est plus une science aujourd'hui. Il en est de l'esprit humain, comme de celui d'un individu, et un homme parvenu à ce point de maturité, où ses facultés ont acquis leur développement nécessaire, ne fait plus l'objet de ses sérieuses méditations, des difficultés et des hypothèses qui furent les thèmes proposés à son enfance débile.

Je sais quel est l'attrait puissant des considérations de cet ordre, et principalement de celles qui ont un monde futur et réparateur pour objet. Quelle que soit l'indifférence à laquelle on aban-

donne ses jours, lorsqu'il arrive de lever les yeux vers un ciel étoilé et sans nuages, resplendissant d'une accablante majesté, il est difficile, je le sais, de ne pas obéir aux plus sublimes élans de l'imagination qui semble alors errer triomphante dans ses vastes domaines; et, sans doute, comme l'a dit un homme qui ne s'est pas, sans succès, occupé de ces grandes choses : « Il n'y aura jamais d'idée plus » digne d'occuper notre méditation, d'idée autour » de laquelle il soit plus permis d'errer selon ses » moyens et ses lumières, que celle d'un être su- » prême et de nos rapports avec lui (1); idée qui, » éloignée de nous par son immensité, vient ce- » pendant frapper à chaque instant notre esprit » d'admiration et remplir notre cœur d'espérances. »

Dès les premiers siècles du monde, des hommes sensibles et d'une imagination ardente, émus et frappés tour-à-tour par le ravissant spectacle des beautés et des harmonies de la nature, et par le tableau funèbre et contristant des maux innombrables qui affligent notre misérable espèce, inventèrent l'hypothèse d'une dégradation fortuite et d'une lente réparation de l'univers. Ils ont cru que la volonté et la main d'un Dieu pouvaient seules nous expliquer

(1) Necker, *Importance des opinions religieuses.*

le mystère universel des choses; et, pleins de l'idée de ce Dieu, ils ont cru lire partout les caractères sacrés de son éternelle puissance. Cédant au besoin de trouver un appui, ils ont élevé leurs vœux et leur cœur vers cet être incompréhensible, et se sont livrés à *l'adoration* par un mouvement composé d'espérance et de terreur : sentimens les plus naturels à l'homme. — Ce vague enthousiasme, rendu plus profond et plus réel par des pratiques déterminées, a donné naissance dans des œuvres passionnées aux plus merveilleux effets du mysticisme. — Mais, dans la plupart des hommes fortement organisés, ce vague ébranlement des puissances de l'imagination a cédé à l'aspect froid et raisonné des erreurs de la nature et des misères enfantées par le bienfait même de la société. L'impossibilité de concilier l'existence du mal avec les attributs de bonté et de justice, dont il faut nécessairement revêtir l'être éternel, d'expliquer cette dégradation fortuite qui aurait ravi l'univers à sa main puissante; enfin l'incompréhensibilité de toutes choses, conduisirent le plus grand nombre au principe terrible de la nécessité de toutes choses, c'est-à-dire de la fatalité.

La plupart des philosophes de l'antiquité admirent des lois de l'univers, immuables et nécessaires; et tous les anciens peuples ont regardé le fatalisme comme un principe suffisamment démontré.

Le destin (*fatum*) déterminait les événemens du monde d'une manière irrévocable, et l'on voit dans Homère, qu'il tient asservis sous sa commune loi les dieux et les hommes.

Les modernes ont été beaucoup plus effrayés que les anciens des conséquences de ce système ; ils ont cru voir dans ses plus prochains résultats l'anéantissement de toute moralité pour les êtres sensibles. On regarde le fatalisme comme destructif de toute liberté, de toute élection de choix, de toute activité volontaire dans l'homme ; et sur ce point, comme sur tant d'autres, les plus profonds spéculateurs ne se sont pas encore entendus.

Dans l'impossibilité de prendre un parti plus certain ou plus avantageux qu'un autre, le sage, qui recule devant des inductions que le plus grand nombre regarde comme désastreuses pour les bases de l'état social, se retranche dans un scepticisme absolu ; reste à voir si les inconvéniens du doute universel ne sont pas à-peu-près les mêmes dans la pratique sociale que ceux du fatalisme ; ou plutôt il faudrait examiner sérieusement, une fois pour toutes, si les conséquences de ce dernier système sont aussi étendues et aussi redoutables qu'on est convenu de le penser ; et si des doctrines qui furent populaires chez les anciens, et dont les propagateurs furent souvent les plus vertueux des

hommes, ont pu, en passant à travers tant de siècles, s'accroître de venin et de danger.

L'aspect du désordre et du mal qui dominent incontestablement dans ce monde, a ainsi conduit les observateurs de la nature à des résultats bien divers et bien opposés. Le mal, ont dit les uns, ne saurait être l'ouvrage de la suprême bonté, de l'intelligence éternelle; cependant le mal existe, il nous accable, donc il n'y a pas de Dieu. Le monde, ont dit les autres, est nécessairement l'ouvrage d'une cause toute puissante, et souverainement intelligente; c'est par elle que j'existe : or, la toute-puissance implique toute bonté et toute justice parce qu'une perfection infinie suppose tous les genres d'infinités; donc, si je souffre, la bonté suprême me doit des compensations, et si elle me prive de la vie, c'est en me réservant un avenir. Tous les systèmes possibles de philosophie peuvent se rattacher à l'un de ces modes d'argumentation; l'un et l'autre paraissent assez rigoureux dans la forme, et supposent assez de précision dans les termes; et c'est pourtant sur les termes que se sont élevées des controverses sans fin.

Dans ces longues controverses, l'avantage du raisonnement a paru rester aux matérialistes ou aux fatalistes, ce qui est la même chose : ils ont opposé de terribles difficultés à leurs adversaires; mais à

ne consulter que le sens intime, le théisme, le spiritualisme restera toujours victorieux.

En effet, l'ordre et le bien *absolus*, étant des besoins pour notre âme, il nous semble qu'un autre monde et une autre vie doivent succéder au monde actuel pour réaliser nos perceptions *absolues*, et nous satisfaire par l'aspect d'un équilibre parfait entre nos moyens et nos vœux. Il paraît à l'homme sensible et juste, que tant de soupirs qui s'exhalent inutilement, tant de gémissemens perdus pour les oreilles des hommes, ou pour une nature non moins sourde et non moins inexorable qu'eux, tant de plaintes amères étouffées par l'oppression de la tyrannie qui les cause, devraient être enregistrés et recueillis par la main du juge suprême de tout. Cette grande idée, terrible aux uns, consolante aux autres, est comme un corollaire forcé de l'état présent des choses, si l'on écoute cette voix d'ordre et de justice qui se fait assez entendre au cœur des mortels. Cependant quelle foule d'objections s'élèvent pour peu que l'on y réfléchisse !

L'impossibilité douloureuse et trop certaine de concilier l'idée d'un Dieu avec cette masse de difficultés, qui ne sont pas, quoi qu'en disent les maximes et l'éloquence triviales des discoureurs de la chaire, le produit et l'enfantement pénible d'un

esprit de corruption et de révolte, mais qui se sont toujours bien naturellement présentées à la réflexion des hommes les plus purs, fit sentir de bonne heure aux législateurs des nations la nécessité de mettre à l'abri des controverses de la parole les vérités convenues de cet ordre élevé; un tel dessein était, sans doute, dans l'intérêt le plus direct de la morale sociale et des idées religieuses; et les diverses révélations l'avaient réalisé. Mais le dogme salutaire de la révélation est tombé sous le double poids du temps et des abus qu'il avait lui-même fait naître. L'idée d'un *Dieu* fut l'objet des premiers efforts de ma raison naissante; depuis, dans tout le cours de mes études et de ma vie, elle a eu la meilleure part de mes méditations. Souvent aussi, j'ai cru, comme les hommes religieux de tous les siècles, lire, dans la majesté des cieux étoilés, les caractères sacrés de son éternelle puissance ; j'ai élevé mes vœux et mon cœur vers cet être incompréhensible ; j'ai senti en moi ce vague enthousiasme qui, plus profond et plus durable dans d'autres âmes, a donné naissance aux plus merveilleux effets du *mysticisme* ; mais ce vague ébranlement des organes de l'imagination a cédé à l'aspect froid et raisonné des erreurs de la nature, des misères enfantées par les bienfaits même de la société, par les premières lois sur lesquelles tout son édifice repose, enfin à l'aspect du

tableau de la vie. Et je ne veux pas me targuer d'assez de désintéressement et de grandeur d'âme, dans l'examen de cette grande question, pour ne pas avouer que j'ai fait entrer quelquefois les chances de la mienne dans l'ordonnance de ce tableau plein d'une affreuse et accablante vérité.

J'ai lu avec soin, mon ami, avec application, les écrits de tous les hommes qui, brisant les entraves mises par l'autorité à la raison, ont cependant voulu maintenir par la raison terrassant le dogme l'idée nécessaire et préservatrice d'une Providence et d'un Dieu. Je puis vous assurer qu'ils tombent tous plus ou moins dans le *spinosisme*, en faisant la matière coéternelle, en faisant de Dieu l'âme universelle du monde, en confondant sous ce nom et dans cette idée, le feu générateur, le mouvement considéré comme élément principe, l'activité créatrice de la nature, les sources éternelles de l'organisation et de la vie des êtres.

Tous ceux qui raisonnent sont inévitablement sceptiques; il n'y a donc de croyans que ceux qui ne pensent pas; car, je défie l'homme qui pense de se soustraire à l'attrait impérieux du raisonnement. Voilà pourquoi la moderne philosophie allemande, si bien expliquée par madame de Staël, a placé les diverses considérations de cet ordre sous la protection spéciale du sentiment.—Je dis les diverses considérations de cet ordre, car il est bien entendu que

lorsqu'on parle de Dieu, il ne s'agit pas de Dieu seulement, mais aussi de l'homme en tant que survivant par son âme à la destruction de son corps. Ces deux idées, une Providence et l'âme immortelle, ont toujours paru étroitement liées l'une à l'autre aux raisonneurs les plus judicieux. — En effet, l'existence d'une justice providentielle équivaudrait à sa non existence, dans le système qui nous anéantirait tout entiers ici bas.—Si Dieu existe, il est trop évident qu'il réserve pour un autre temps et un autre monde les effets de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté.

Une obscurité profonde, des barrières infranchissables, séparent le monde sensible de ce monde immatériel que l'on nous annonce. Les plus pénétrans génies se sont égarés comme les plus vulgaires des hommes, dans ces routes sans issue qu'il ne nous fut pas donné de parcourir avec quelque succès. Et, grâces à ces longs essais d'impuissance, il n'en coûte plus maintenant à l'esprit véritablement philosophique, d'avouer tant et de si manifestes difficultés: nous sommes sur la terre pour être en proie à l'ignorance aussi bien qu'à la douleur. Tout homme qui annonce aujourd'hui des découvertes, dans le monde métaphysique, est un imposteur qui trompe, ou un faible esprit dupe de ses illusions et surtout de son orgueil. — Je ne dirai point qu'il faut si rigoureusement juger l'auteur des

Inductions physiologiques et morales, il ne faut pas être injuste avec un honnête homme qui est homme de mérite ; mais il faut avouer avec franchise que l'on chercherait inutilement dans son livre la solution de quelqu'une des grandes difficultés. — Non, dans ces inductions mal coordonnées entre elles, et dont il a formé un ensemble si vague de composition, il n'a pas même présenté des doutes nouveaux et de nouvelles hypothèses ; il n'a pas suffisamment racheté l'infructueuse et amère fatigue qu'il cause à son lecteur par quelques pages où il se montre peintre, et non sans grâce de formes et sans fraîcheur de coloris.

Ces tristes résultats des recherches de toute ma vie, et particulièrement de mes méditations *ultimes*, vous sentez bien qu'à d'autres qu'un ami, je n'en voudrais pas faire l'aveu. Quand il n'y aurait que quelques malheureux consolés dans la multitude des êtres souffrans, par l'espoir des dédommagemens à venir, il faudrait craindre d'ébranler leur confiance. Un athée doit se taire pour les autres ; il doit se taire aussi pour lui ; car la parole donne à la pensée quelque chose d'absolu et d'irrévocable que la pensée même souvent n'a pas. Ce qui est écrit reste ; et nous ne sommes pas toujours également ni de la même façon impressionnés par les choses. C'est vous dire presque que cette persuasion qui m'échappe maintenant, je ne

voudrais pas répondre qu'elle ne me reviendra pas; je n'en voudrais pas répondre tant j'estime que nous devons nous méfier de tout ce que notre esprit enfante, tant je suis convaincu de l'infirmité de notre raison ; mais par cet aveu, d'une assez rare franchise, je vous préviens aussi que ma raison serait affaiblie ou dominée. Si je retombais un jour sous l'empire de cette persuasion, c'est que je serais moins frappé des réflexions qui l'emportent aujourd'hui, et qu'un prestige d'espérance s'interposerait entre moi et les décourageantes images qui arrêtent et absorbent mes regards éclairés et tranquilles. — Ici je m'arrête, je vous semblerai plus d'une fois en contradiction avec moi-même si je continue ce soliloque ; mais, en y regardant de près, vous pourrez me mettre d'accord avec moi.

Ainsi, que je vous parle de mes regards éclairés et tranquilles, après avoir avoué que je lutte pour réprimer les transports d'une sourde fureur, il n'y a rien là qui ne soit dans la logique du bon sens. Il faut considérer que cette fureur que je réprime serait le résultat de l'aspect de ma situation, si la raison ne se tenait au gouvernail comme un intrépide et ferme pilote : et de cela seul que dans une situation pareille où tout autre s'abandonnerait peut-être sans résistance aux funestes inspirations du désespoir, je puis raisonner

et vous écrire, vous devez en conclure que je suis maître de ma pensée, et juger de la bonté et de la rectitude de ses opérations; par la vigueur et l'étendue de son empire.

Aix, le ....

Vous paraissez très surpris du jugement que j'ai porté du livre des *Inductions*, mon cher ami ; je vous vois disposé à croire que je l'ai trop superficiellement lu pour le convenablement apprécier. Vous vous trompez, je ne lis rien de sérieux, je ne lis pas même un simple roman de cette façon : lire est toujours pour moi un travail, une fatigue, que je ne veux pas éprouver en pure perte, et je lis par conséquent avec toutes les forces de mon attention. Au surplus, je parle preuves en main, quant au livre en question, je l'ai si bien lu, que les idées que cette lecture m'a fait naître sont devenues la matière d'un petit travail que je me propose de fondre dans ces lettres puisque vous voulez absolument, dans l'intérêt de votre instruction, dites-vous modestement, et dans celui de mes distractions, que nous traitions dans notre correspondance une suite de questions philosophiques qui nous ont souvent occupés dans ces entretiens que ma solitude et mes douleurs me

font regretter plus que jamais. Puissé-je donc en trompant ainsi mon ennui et ma douleur réussir, sinon à vous instruire et à vous éclairer, au moins à ne pas vous égarer dans ces landes de la métaphysique où tant de débris de tant de systèmes attestent les vains efforts des génies qui ont le plus honoré l'esprit humain.

Nous reviendrons une autre fois au livre des inductions; pour aujourd'hui j'ai à vous répondre et à vous rassurer sur un article trop important pour que la discussion en puisse être retardée. Vous pourriez croire que votre objection m'embarrasse et que je veux l'éluder. Je me félicite au contraire que vous me donniez occasion d'appliquer mes principes, dès le début, à l'examen des principes de l'autorité.

« J'ai dit : tous ceux qui raisonnent sont inévitablement athées; il n'y a donc de croyans que ceux qui ne pensent pas; car je défie l'homme qui pense de se soustraire à l'attrait impérieux du raisonnement. »

Vous me nommez une foule d'hommes célèbres, tous plus ou moins distingués dans les sciences du raisonnement, qui non seulement ont été religieux, dites-vous; mais encore qui sont descendus dans l'arène athlètes dévoués à la cause des idées religieuses, et qui l'ont défendue avec autant de succès que d'éclat.

Mais, d'abord, une distinction est ici nécessaire;

vous me parlez d'hommes religieux et je ne nie pas qu'il en puisse exister parmi les penseurs les plus profonds ; puisque grâce à la nature, il est donné à quelques hommes d'offrir la belle alliance d'un profond génie, d'une sensibilité vive et d'une ardente imagination ; or, le sentiment religieux est essentiellement un résultat de ces deux dernières facultés qui divinisant des vertus exaltées, mais simples attributs humains, s'élancent hors des bornes du possible pour y trouver des êtres qui ne sont qu'une création de leur mystique délire, qui ne sont que l'humanité et ses vertus conçues à un degré indéfini d'intensité et de puissance, moins les vices, les pauvretés, les misères de cette humanité.

Sous ce point de vue, le sentiment religieux est respectable; il est même nécessaire, digne d'être encouragé en politique comme en morale. Il faut toujours demander le plus pour obtenir le moins; il est utile de tendre à un but de perfection dont on peut se rapprocher sans l'atteindre jamais. Mais c'est la croyance absolue à l'existence de ce but, source de divines perfections, centre d'infinie bonté comme d'infinie puissance, d'infinité dans tous les sens, c'est la croyance à une intelligence créatrice et conservatrice indépendante de l'univers lui-même, c'est cette croyance dont je nie l'objet.

Nous entrerons une autre fois dans les détails de cette question, et j'espère vous prouver 1o que

toute science, dont la terminologie est inexacte ou fausse, ne repose que sur des bases illusoires; 2°. qu'une science qui ne se compose pas de faits dont l'évidence est démontrée ne mérite pas ce nom; 3° qu'il n'y a de démontrés pour nous que les faits perçus par nos organes, appréciés, analysés par notre raison. Et c'est là que nous aurons à examiner la valeur intrinsèque de cette proposition qui forme à elle seule un extrait de la moderne philosophie allemande, que le sentiment est le fait primitif de l'âme. Nous verrons si l'admission d'un principe aussi vaste et aussi vague dans ses conséquences ne serait pas la consécration nécessaire de tous les délires, de tous les genres de fanatisme que puisse enfanter l'esprit humain.

Commençons par l'examen de cette première question, si l'opinion des grands hommes qui ont cru une chose, est un motif déterminant pour la multitude des humains qui sont loin de leur être égaux en profondeur de pensée, en vigueur d'esprit?

C'est l'arme favorite des hommes qui ne pensent pas par eux-mêmes que cet argument; de ces hommes pour qui la vie n'est qu'une série de sensations irréfléchies, de mouvemens irraisonnés, et qui, les plus dociles esclaves du fanatisme pour lequel ils sont poussés à leur insu, s'indignent orgueilleusement qu'un esclave comme eux ose leur faire apercevoir ces fers dont le poids les accable: enfans qui, se jouant

dans leurs lisières, s'imaginent qu'ils impriment une direction à la force inexorable qui les conduit!

Mais cet argument si spécieux est sans force et sans poids dès qu'on l'examine de près.

S'il existait un degré de supériorité de l'esprit humain qui fût un gage assuré de la certitude de ses combinaisons; si l'étendue du génie et la hauteur de ses spéculations n'étaient pas au contraire une garantie à peu près irrécusable de ses aberrations et de ses chutes, on pourrait nous proposer, en matière de croyance et de conduite, comme des modèles à suivre ces génies fameux qui sont en effet nos maîtres dans le domaine des sciences exactes et dans l'empire plus brillant des arts de l'imagination. Que l'on me cite comme un rare exemple de piquante critique et de dialectique vigoureuse et pressante, les *Provinciales* de Pascal, rien n'est plus juste sans doute; mais je rirai de pitié si l'on exige que je croie à l'enfer parce que Pascal le voyait ouvert à côté de lui et avait sans cesse peur d'y tomber.

Or, quand Pascal ou tout autre d'un nom aussi imposant que celui-là, me parlera des attributs de la divinité, de ses desseins, de sa manière d'agir; lorsqu'il prétendra me démontrer son existence, dois-je le croire, ou faut-il que je soumette mon esprit et ma raison rebelle plus que lorsque je le vois trembler à la vue de l'enfer qui n'existe que dans son cerveau troublé? Qu'un grand maître m'ins-

truise dans l'art dont il a reculé les limites, je l'écoute avec respect, et j'irai aussi étudier sur ses traces les beautés ou surprendre les secrets de cette nature, objet de ses brillans tableaux ou de ses savantes investigations; mais ici nos bases sont convenues ; et marchant à sa suite, je ne dois pas craindre de m'égarer puisque moi l'élève et lui le maître, nous avons pour maître et pour guide commun cette nature dont une faible partie des effets connus sont le fondement comme le motif de nos observations.

Dès qu'il s'agit, au contraire, de cet ordre de choses dans lequel, grâces aux barrières inévitables de notre actuelle organisation, le plus sublime des génies ne peut pas plus pénétrer que moi, l'autorité de ses leçons disparaît, et rendu à toute sa faiblesse, à toute son impuissance native comme homme, le maître le plus superbe, le docteur le plus infaillible dans la science positive, me rend, moi, à toute mon indépendance.

S'il existe un Dieu, c'est dans l'impossibilité de connaître ses attributs et de pénétrer son essence, impossibilité établie pour le désespoir du génie comme pour le repos des esprits vulgaires, c'est là que cet être souverain a gravé le plus expressivement l'éternelle loi de notre égalité morale, si monstrueusement démentie par les lois et encore plus par les effets nécessaires de la société.

Ainsi, en matière de croyance et de foi, le délire

pieux d'une jeune quakeresse n'aura ni plus ni moins d'autorité pour moi que les démonstrations ambitieuses et les conférences théologiques de l'abbé Frayssinous ou de tout autre inspiré subalterne, caché sous l'habit de prêtre et vainement armé de l'autorité d'une opinion jadis souveraine, mais aujourd'hui tombée du haut de son trône d'illusions.

Il est bon de se souvenir ici que le savant et judicieux Huet, qui jeta les fondemens de sa réputation par le livre de la démonstration évangélique, termina sa carrière par le traité de l'esprit humain, ouvrage où le scepticisme le plus intrépide, en matière de religion, se cache sous les formes de ces ménagemens et de ce vain respect, que son temps, son pays et encore plus son habit, prescrivaient au prélat incrédule.

La liste serait bien longue des hommes célèbres religieux dont on pourrait, sur de frappans indices, suspecter la bonne foi ; surtout si on y ajoutait ceux dont l'apostasie secrète ou manifeste, a contribué à préparer la ruine du fanatisme et l'empire de la raison. Mais pour que vous ne rétorquiez pas contre moi mon raisonnement au sujet de l'autorité de l'exemple, et pour éviter dans cette discussion sérieuse l'ombre la plus légère de mauvaise foi, je tiendrai pour solides et sincères croyans, tous ceux qui ont écrit qu'ils croyaient; et sans examiner l'empire qu'ont pu exercer sur eux les circonstances de leur

vie, je veux croire que de vils motifs humains n'ont jamais influé sur la direction imprimée à leurs talens et à leurs travaux maintenant perdus pour leur gloire; mais il est aussi bien entendu que vous ne me ferez jamais une loi de leur opinion, un dogme de leur pensée, et qu'une monade de Leibnitz n'aura pas plus d'accueil chez nous qu'un atome crochu d'Epicure. Je pourrais m'étendre beaucoup davantage sur l'appréciation du principe de l'autorité : il me suffira pourtant de vous avoir fait comprendre qu'il serait destructeur de toute liberté et rendrait toute discussion superflue; que ce principe détestable autant que faux est la pierre angulaire du vaste édifice du double despotisme politique et religieux, cimenté dans tous les siècles du sang et des pleurs de l'humanité, et sous les *décombres* duquel gémissent encore les descendans de ces infortunés qui divinisèrent les rêves et les fureurs de leurs maîtres. Heureusement, le feu sacré, dont l'explosion brisa les murs ténébreux de l'édifice, n'a rien perdu de son activité; le fanatisme et la soif du pouvoir et des grandeurs se flattent en vain de le relever; l'activité consumante de cette flamme mortelle au despotisme et digne d'être descendue du ciel autant que celle dont Prométhée anima son ouvrage, dévore lentement et réduit en cendres jusqu'aux derniers débris dans lesquels ils voudraient trouver des matériaux.

Plus jeune que moi d'une moitié de la vie, vous

verrez peut-être l'époque où la ruine totale de leurs espérances sera devenue le premier besoin des nations, et où la destruction des antiques erreurs, qui ont servi dans tous les siècles à river les chaînes de l'humanité, sera irrévocablement consommée.

Heureuse époque que doit hâter par ses vœux le philosophe descendant au tombeau ! Et moi aussi j'aurai, selon mes forces, concouru à la régénération de mes semblables ; j'aurai porté un tison au bûcher où se réduisent en poudre les fastes de la superstition, les légendes du crime et de l'erreur, les chartes honteuses de la féodalité et de l'esclavage ! Et lorsque bientôt la mort, que j'attends avec tranquillité, m'aura mis à l'abri des persécutions des puissans et de la haine des sots, *sous la pierre d'une tombe massive*, vous publierez, si vous voulez, ces lettres qui, bien que composées pour vous seul dans leur destination première, sont écrites avec la même pudeur de conscience, le même respect pour ce que je crois être la vérité que si j'avais à les présenter à la plus auguste assemblée qui fut constituée pour s'occuper du bonheur des hommes.

Aix, le ....

Les difficultés que vous me proposez dans votre dernière lettre, mon cher Gustave, sont précisément celles auxquelles j'aurais désiré avoir à répondre les premières, si je m'étais d'avance tracé un plan rigoureusement méthodique de discussion. J'approuve la sage hésitation qui lutte en vous contre le désir d'être effrayé du vide éclairé que la destruction possible des erreurs qui vous sont chères, prépare dans votre esprit. Vous me demandez avec inquiétude ce que ma philosophie aura à vous offrir en dédommagement de ces espérances et de ces consolations perdues que vous puisez dans les secours de votre religion, armé de la foi et de la prière.

Cette question terrible que vous m'adressez, ces paroles seraient bien plus énergiques encore dans la bouche de tout autre que vous: « *Que me donneras-tu, philosophe destructeur, en échange des consolations inestimables que tu m'ôtes ?* » Ces paroles, dis-je, sortant de la bouche d'un malheureux, seraient bien capables de me faire rebrousser en arrière dans cette route hérissée de dangers, et où le plus

grand de tous pour l'honnête homme, pour l'homme généreux, est celui de faire germer le mal lorsqu'il croit semer le bien, et d'ouvrir un abîme au moment qu'il croit en fermer un autre.

Or, la bonne foi et le respect de moi-même et de la vérité, avec lesquels je procède dans cet examen, ne me permettant pas de traiter désormais la question principale que j'ai à peine abordée jusqu'à présent avant d'avoir résolu vos doutes, me voilà donc engagé à discuter cet autre grand problême, celui de savoir à quel point il peut être utile de dire la vérité aux hommes.

Ce n'est certes pas une tâche facile que je m'impose ! Quelle question est en effet plus compliquée de difficultés particulières et d'intérêts opposés? C'est ici que le fil de l'analyse est d'une nécessité absolue, et qu'il faut marcher avec l'appui d'une logique sûre.

Toutefois, pour éviter à cet égard une controverse d'une étendue disproportionnée avec les limites même de notre travail, aussi bien que pour nous mettre en garde contre tout détail parasite, contre tout discours oiseux, pour éviter enfin toute déclamation, nous simplifierons la question autant que possible, et après l'avoir rapidement examinée sous le point de vue théorique et général, nous la réduirons à ses véritables termes, et dès-lors, elle ne sera plus qu'une question de fait.

S'il était possible, mon jeune ami, que l'erreur fût jamais un bien pour les hommes, ce serait une preuve de plus ajoutée à tant d'autres, qu'une providence ne préside pas à la conduite des choses humaines, que le monde est livré à l'empire d'une aveugle fatalité; ce serait une preuve surtout que l'homme, jusqu'à présent, n'est point dans la véritable route du bonheur propre à sa nature, et du perfectionnement auquel il peut aspirer.

Si telle était, en effet, et rien n'est plus probable, la déplorable situation des sociétés civilisées, si nous devions considérer l'homme dans cet état comme l'animal chassé par un accident fortuit hors de l'élément qui lui est propre, et expirant dans les horreurs convulsives d'une lente agonie, je ne vois pas quels vains ménagemens les philosophes qui sont les premiers et les seuls amis de l'humanité auraient à garder avec l'erreur.

On dit, on répète qu'il n'est pas permis de troubler l'ordre existant, de semer le découragement et le dégoût des choses établies, et que c'est un crime de lèze-humanité d'acheter des lumières et du bonheur pour les générations à venir, au prix du malheur des générations présentes. On dit cela, et l'on traite d'incendiaire l'homme intrépide qui porte, non point une torche factieuse dans les combles de l'édifice social, mais un flambeau accusateur

sur les plaies et les turpitudes de cet ordre de choses présenté comme si digne de respect.

Mais quels sont les hommes qui disent cela ? D'où partent ces voix de réprobation contre les lumières de la philosophie, contre les droits impérissables de la raison humaine ? Est-ce du sein de la foule innombrable des malheureux que les chances de ce grand jeu de hasard que l'on nomme la société, ont rejetés loin du banquet de la vie, et qui n'en connaissent que les amertumes et les douleurs ? Non, mais c'est de la bouche du petit nombre de ceux qui commodément assis à la table des joies et des prospérités, savourent les douceurs de l'opulence, du pouvoir, de l'impunité surtout, et des priviléges qui ne sont que le prix du sang et des larmes de l'humanité.

Or, ces hommes-là ne sont pas ceux qui eurent jamais le courage de flétrir la fureur guerrière et dévastatrice des conquérans, de ces princes si déplorablement fameux, fléaux des nations qui composèrent tous leurs lauriers du sang et des larmes de l'humanité écrasée par leur char de victoire. Cette gloire, de toutes les erreurs la plus fatale au monde, ils l'ont adulée, exaltée ; ils en ont entretenu dans tous les temps l'éclatant prestige au lieu d'en montrer la funèbre infamie ; ils l'auraient créé s'il n'eût existé déjà dans les égaremens de la soif des conquêtes et de la fièvre de l'orgueil.

Mais je les entends, ils prétendent rétorquer contre le philosophe le reproche de puiser son opinion dans ses intérêts, de parler un langage de situation où perce le dépit, enfin de n'avoir que la philosophie du mécontentement, et de voiler les vœux d'une ambition ou d'une cupidité ardente sous les factueux prétextes de bien public, de droits de la nature et d'humanité.

Je sais que certains hommes usurpateurs, audacieux du titre de philosophes, ont desservi par leurs vices et leur ambition la cause de la philosophie, tout comme je sais qu'une longue série des forfaits des pontifes et des prêtres, qu'un amas immense d'impostures, de prévarications odieuses contre les lois sacrées de la nature, durant vingt siècles de sanglans abus, ont déshonoré la cause sainte en elle-même de la religion. Or, en admettant pour la religion et la philosophie une parité à cet égard qui n'existe certainement pas, je m'arme des argumens de ses défenseurs, et je dis avec plus de droit qu'eux, que la vérité inaccessible à l'atteinte des passions, aux souillures de l'intérêt personnel, demeure éternelle et brillante, et se soutient par sa propre énergie.

Que si ce reproche de n'avoir qu'une philosophie de situation m'était jamais adressé à moi personnellement, je répondrais à celui qui m'oserait le faire :

« Homme qui cherches dans ton âme dégradée par

l'égoïsme, avilie par les suggestions lâches des passions exclusives, la mesure commune de l'âme de tous tes semblables, tu ne crois sans doute pas qu'il puisse exister des mortels ambitieux de vérité seulement et amoureux d'une tranquille gloire ; tu ne crois pas, en descendant en toi-même, que la sainte philosophie, qui n'est autre chose que la passionnée poursuite de la vérité, puisse avoir ses martyrs ainsi qu'en tous les siècles la superstition a eu les siens. Tu dis que tu vois un amer et secret dépit s'empreindre dans les discours des philosophes, qui ne cessent de réclamer contre les défectuosités d'un ordre de choses qu'il te plaît de trouver sinon parfait, au moins très convenable pour toi ; tu répètes avec complaisance cette parole de Platon sur Diogène, *qu'il voyait l'orgueil du cynique percer à travers les trous de son manteau.*

» Platon fut un grand homme, et Diogène fut un homme singulier dont il faut bien louer l'étonnant courage; mais il se trompa grandement sur le caractère et la valeur des premières prescriptions de la philosophie, lesquelles exigent principalement le respect de la pudeur publique, que l'on ne saurait entretenir avec trop de soin, et des lois de la nature que l'on ne viole jamais avec impunité. Mais Platon, plus véritablement philosophe, fut un homme digne de la vénération de tous les sages, puisqu'il sut faire approcher la vérité du trône des rois, et put

voir réfléchir sur lui l'éclat de leur grandeur sans en être humilié ni enorgueilli. Au surplus, qu'ont à faire Diogène et Platon entre nous?

» Tu ne crois pas, je l'ai dit, que l'amour sacré de l'humanité puisse devenir une passion impérieuse, et que le véritable philosophe puisse se dévouer à l'espoir de bien mériter d'elle en servant sa cause! L'histoire des grands hommes à la main, je pourrais confondre tes doutes qui ne sont que le produit de ton ignorance. Je pourrais, dès les premiers siècles de la philosophie, te montrer vainement entourés de la tourbe tumultuaire des sophistes, ces véritables apôtres que la vérité, que la sublimité de leur philosophie et la sainteté de leurs mœurs, et l'innocente simplicité de leur vie, et la hauteur de leur courage, ont consacrés à l'admiration de la postérité. Tu verrais le maître de Périclès abandonnant ses domaines considérables à Clazomène sa patrie; tu verrais Épicure, dont les idées sur la volupté ont été si mal comprises, conduit par l'étude des passions et des mœurs de son temps, au plus profond mépris des biens et des faveurs de la fortune, se retirer dans le bourg qui l'avait vu naître pour y vivre de pain et d'eau; tu verrais les fondateurs des deux académies et les chefs de la secte éléatique, justes, désintéressés, humains, doux, faciles, et déployant une grandeur d'âme supérieure encore à tout l'éclat de leurs talens; tu verrais dans la mort de Zénon comment

la constance d'un philosophe peut triompher de la fureur d'un tyran barbare ; tu verrais dans Socrate le martyr des lois ; dans Pythagore un des premiers législateurs du monde, et l'un des investigateurs de la nature qui ont le mieux connu ses principales lois. Tu serais forcé de reconnaître dans tout ce que la Grèce eut de plus grands hommes, soit guerriers, soit hommes d'état, les élèves de cette philosophie, dont, un peu plus tard, l'ascendant immortel triomphant de la victoire même et des préjugés d'une vertu farouche et grossière, vint éclairer de son flambeau la maîtresse du monde ; et là, lorsque une rapide décadence qu'il ne lui avait pas été donné de prévenir, lorsque l'inévitable résultat de l'esprit de conquête, et les abus accumulés de la force eurent précipité la maîtresse du monde sous le même joug du pouvoir absolu dont quelques siècles auparavant la destruction avait fondé sa puissance ; lorsqu'avec le grand Caton la liberté même se voila du drap funéraire et descendit au tombeau avec Brutus et Cassius, tu verrais alors que la philosophie, dernier asile de la vertu et du courage, soutint contre la dépravation de leur siècle, et prémunit contre les horreurs du trépas le petit nombre d'hommes qui restèrent sous les Césars comme les derniers monumens de la dignité et de la grandeur morale du peuple-roi.

» Mais avant de m'accuser d'orgueil et d'hypocrisie,

d'ambition et de cupidité dissimulées, tu es au moins obligé *d'examiner ma vie et de voir qui je suis*. Missionnaire de la vérité, je veux bien te soumettre mes titres : je les puise dans une âme indépendante et pure, dans un courage exercé à la douleur et aux atteintes de l'adversité, enfin dans un amour aussi ardent que sincère pour le bonheur des hommes.

» Examine donc si cette profession de foi mâle et solennelle ne serait qu'un masque insidieux de fausseté ; vois si je ne suis qu'un égoïste, un lâche ? S'il serait vrai que j'eusse refusé jamais de partager mon pain, à la prière du malheureux ; que j'eusse fléchi le genou devant les idoles que décorent la fortune et le pouvoir ; si jamais j'ai vendu aux grands une plume vénale ; si je me suis avili en me prosternant dans la poussière sous les roues du char de la faveur ; si j'ai trempé dans des complots contre la paix du juste; enfin si je me suis souillé de quelque bassesse, et si sur ce front que je lève devant toi avec fierté, tu trouveras d'autre empreinte que celle des chaînes que m'imposa la condition d'homme, et des douleurs que je reçus en partage d'un destin trop rigoureux.

» Convains-moi donc d'imposture, et jusque-là souffre que je publie la vérité. Tu fais ton métier d'heureux esclave, s'il est un bonheur possible toutefois pour qui méconnaît la vertu et la liberté; mais souffre que je remplisse mon devoir d'homme libre,

de citoyen intrépide, et que j'affronte des dangers que j'ai su prévoir sans que jamais ils puissent m'arrêter. »

Tel est le langage que j'oserais tenir, et je continuerais, malgré le déchaînement des sots et l'amer dénigrement de la tourbe intéressée et soigneuse à tuer la vérité. Je continuerais à la publier devant mille supplices.

Fontenelle a dit que s'il tenait toutes les vérités dans dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir pour leur donner passage. Ce mot seul peint suffisamment cet homme indignement honoré du nom de philosophe, et dont toute la vie prouve assez d'ailleurs que, seulement amoureux de son bien-être et non point de la vérité et des hommes, il porta le profond calcul de la plus lâche personnalité jusques dans les plus indifférens détails de la vie usuelle. Reste à examiner pourtant ce que peuvent avoir de spécieux les raisons qu'il aurait données à l'appui de son opinion, et que développent tous les jours le grand nombre d'êtres faibles ou de sycophantes qui ont adopté sa maxime.

La question de savoir si la vérité peut toujours être utile aux hommes, a été bien diversement considérée par les philosophes. Les uns ont soutenu que la vérité étant de soi excellente ne pouvait jamais être nuisible. D'autres ont prétendu que l'erreur, ou en d'autres termes les préjugés, étaient un des élé-

mens indispensables de toute agrégation sociale. Quelques-uns, prenant le terme moyen de la proposition, ont avancé que l'on ne devait administrer la vérité aux hommes qu'avec de singuliers ménagemens. Il est possible que ce soient ceux-ci qui aient raison, mais il faut s'entendre.

La solution de toute question dépend infiniment de la manière dont elle est posée. Or, dans celle qui nous occupe, c'est le mot *toujours* qui implique fausseté, au cas que la proposition soit fausse. Il n'est pas de vérité, comme l'on sait, il n'est pas de principe ni de maxime dans l'ordre moral qui ne souffre d'exception; et s'il peut être vrai, abstraitement parlant, que la vérité soit de soi toujours bonne, l'expérience a suffisamment prouvé qu'il n'en est pas ainsi dans la pratique.

Le sage Dumarsais est à ma grande surprise un des écrivains qui ont soutenu que l'on devait toujours la vérité aux hommes, attendu que l'ignorance est, selon lui, la source la plus féconde des maux qui assiègent l'humanité : « On ne peut trop aveugler, » dit-il, un peuple qu'on veut rendre malheureux; » on ne peut trop éclairer celui dont on veut faire » le bonheur. Un tyran doit se liguer avec des prê- » tres pour aveugler un peuple que la vérité ne ferait » que révolter contre son joug. »

Dumarsais disserte assez longuement là-dessus sans toucher, à ce qu'il me paraît, au fond de la dif-

ficulté ; et tous ses argumens ne sont que l'idée que l'on vient de voir retournée et présentée sous tous les aspects possibles ; il en résulte que le sage Dumarsais n'échappe pas dans cette rencontre au reproche d'être tombé dans la déclamation.

Voltaire est sur ce point d'un avis entièrement contraire ; on se souvient de ce vers :

Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer.

Or, c'est à cet égard le précis de toute sa philosophie ; et quand on vient à songer à l'audace de ses opinions philosophiques, au mépris et à l'ironie sanglante qu'il a versés avec une si redoutable profusion sur tous les cultes du monde, et sur toutes les croyances religieuses, on s'étonne à bon droit de trouver en lui une sorte de modération et de prudence qui a pu manquer à Dumarsais.

Puisque j'ai cité les paroles de ce dernier, il ne sera pas inutile sans doute de voir en quels termes s'exprime l'autre sur le même sujet :

« Vous avouez vous-même (il s'adresse à l'auteur du système de la nature), que la croyance d'un dieu a retenu quelques hommes sur le bord du crime; cet aveu me suffit. Quand cette opinion n'aurait prévenu que dix assassinats, dix calomnies, dix jugemens iniques sur la terre, je tiens que la terre entière doit l'embrasser.

» La religion, dites-vous, a produit des millions

de forfaits ; dites la superstition, qui règne sur notre triste globe ; elle est la plus cruelle ennemie de l'adoration pure que l'on doit à l'être suprême. Détestons ce monstre qui a toujours déchiré le sein de sa mère ; ceux qui le combattent sont les bienfaiteurs du genre humain; c'est un serpent qui entoure la religion de ses replis ; il faut lui écraser la tête sans blesser celle qu'il infecte et qu'il dévore.

» Vous craignez qu'en adorant un Dieu on ne redevienne bientôt superstitieux et fanatique. Mais n'est-il pas à craindre qu'en le niant on ne s'abandonne aux passions les plus atroces, et aux crimes les plus affreux? Où est l'asyle entre ces deux écueils? Entre ces deux excès n'y a-t-il pas un milieu très raisonnable ? le voici : Dieu et des lois sages.

» Vous affirmez qu'il n'y a qu'un pas de l'adoration à la superstition ; il y a l'infini pour les esprits bien faits, et ils sont aujourd'hui en grand nombre ; ils sont à la tête des nations, ils influent sur les mœurs publiques, et d'année en année, le fanatisme qui couvrait la terre se voit enlever ses détestables usurpations.

» Je répondrai encore un mot à vos paroles de la page 223 : « Si l'on présume des rapports entre
» l'homme et cet être incroyable, il faudra lui éle-
» ver des autels, lui faire des présens, etc. ; si l'on
» ne conçoit rien à cet être, il faudra s'en rappor-
» ter à des prêtres qui... etc. » Le grand mal de

s'assembler au temps des moissons pour remercier Dieu du pain qu'il nous a donné ! qui vous dit de faire des présens à Dieu? L'idée en est ridicule; mais où est le mal de charger un citoyen qu'on appellera vieillard ou prêtre, de rendre des actions de grâce à la divinité au nom des autres citoyens, pourvu que ce prêtre ne soit pas un Grégoire VII qui marche sur la tête des rois, ou un Alexandre VI, souillant par un inceste le sein de sa fille Lucrèce qu'il a engendrée par un stupre, et assassinant, empoisonnant, à l'aide de son bâtard, presque tous les princes ses voisins; pourvu que dans une paroisse ce prêtre ne soit pas un fripon volant dans la poche des pénitens qu'il confesse, et employant cet argent à séduire les petites filles qu'il catéchise; pourvu que ce prêtre ne soit pas un Le Tellier, qui met un royaume en combustion par des fourberies dignes du pilori; un Warbuton qui viole les lois de la société en manifestant les papiers secrets d'un membre du parlement pour le perdre, et qui calomnie quiconque n'est pas de son avis? Ces derniers cas sont rares. L'état du sacerdoce est un frein qui force du moins à la bienséance.

» Un sot prêtre excite le mépris; un mauvais prêtre inspire l'horreur; un bon prêtre, doux, pieux, charitable, sans superstition, tolérant, est un homme qu'on doit chérir et respecter. Vous craignez l'abus, et moi aussi. Unissons-nous pour le pré-

venir, mais ne condamnons pas l'usage quand il est utile à la société, quand il n'est pas perverti par le fanatisme ou par la méchanceté frauduleuse.

» Je pense avec vous que le fanatisme est un monstre cent fois plus dangereux que l'athéisme philosophique. Spinosa n'a pas commis une seule mauvaise action; Châtel et Ravaillac, tous deux dévots, assassinèrent Henri IV.

» L'athée de cabinet est presque toujours un philosophe tranquille; le fanatique est toujours turbulent; mais l'athée de cour, le prince athée pourrait être le fléau du genre humain. Borgia et ses semblables ont fait presqu'autant de mal que les fanatiques de Munster et des Cévennes : je dis les fanatiques des deux partis. *Le malheur des athées de cabinet est de faire des athées de cour.* C'est Chiron qui élève Achille; il le nourrit de moelle de lion. Un jour Achille traînera le corps d'Hector autour des murailles de Troie, et immolera douze captifs innocens à sa vengeance.

» Dieu nous garde d'un abominable prêtre qui hache un roi en morceaux avec son couperet sacré, ou de celui qui, le casque en tête et la cuirasse sur le dos, à l'âge de soixante-dix ans, ose signer de ses trois doigts ensanglantés la ridicule excommunication d'un roi de France, ou de... ou de... ou de...

» Mais que Dieu nous préserve aussi d'un despote colère et barbare qui, ne croyant point en Dieu,

serait son Dieu à lui-même; qui se rendrait indigne de sa place sacrée, en foulant aux pieds les devoirs que cette place impose; qui sacrifierait sans remords ses amis, ses parens, ses serviteurs, son peuple à ses passions; ces deux tigres, l'un tondu, l'autre couronné, sont également à craindre. Par quel frein pourrons-nous les retenir?

« Si l'idée d'un Dieu auquel nos âmes peuvent se rejoindre a fait des Titus, des Trajan, des Antonin, des Marc-Aurèle, et ces grands empereurs Chinois, dont la mémoire est si précieuse dans le second des plus anciens et des plus vastes empires du monde, ces exemples suffisent pour ma cause, et ma cause est celle de tous les hommes. »

Voltaire termine ce morceau, qui a pour titre: *de la nécessité de croire à un être suprême*, et qui est tout entier écrit avec une vigueur digne de son génie, par cette phrase sur le pouvoir des papes: « Une usurpation également odieuse et ridicule, fondée d'un côté sur la fraude et de l'autre sur la bêtise, est minée à chaque instant par la raison qui établit son règne. » Voltaire croyait à une progression indéfinie, comme l'on voit, et ne s'attendait pas à une marche rétrograde de la part de la raison; il ne s'attendait pas que quarante ans plus tard la cour de Rome ressusciterait des prétentions non moins odieuses qu'extravagantes, et qu'à propos d'un con-

cordat renouvelé de François Ier., la bulle *in cœnâ Domini*, ce chef-d'œuvre de l'insolence et de la folie qui, selon ses termes, n'osait plus reparaître dans Rome même, aurait pour postérité une bulle plus audacieuse encore.

J'ai d'autant plus volontiers transcrit ce passage assez étendu, mon cher Gustave, qu'il vous évitera, je le présume, une partie des objections que vous auriez eu à me faire. On peut en inférer, ce me semble, que Voltaire croyait l'erreur nécessaire jusqu'à un certain point et qu'il regardait l'idée d'un Dieu comme un frein réel pour le plus grand nombre des hommes. Je dis le plus grand nombre; car s'il a attribué à cette idée le pouvoir d'arrêter un brigand couronné, que ses passions invitent à se mettre au-dessus des lois; s'il a cru que ceux qui sont au faîte de la hiérarchie sociale, pouvaient être conduits et retenus par la crainte d'une autre vie et d'un Dieu vengeur des forfaits, il a implicitement supposé que ce mobile agirait sur le plus grand nombre. On sait assez que rien n'influe davantage sur le caractère et les opinions des peuples, que l'exemple et la conduite des chefs qui les gouvernent; et de même qu'il est impossible que la cour d'un Alexandre VI ne soit pas dissolue, il est impossible aussi, que les nobles compagnons d'un Saint-Louis ne soient pas des hommes vertueux.

La philosophie de Voltaire a donc fait des concessions à la force des choses : il a pensé qu'il était bon d'enseigner l'erreur ; mais allez-vous me demander, pourquoi dites-vous l'*erreur*, c'est préjuger la question? Et puisque vous voulez être de bonne foi, n'êtes-vous pas forcé de convenir que, si l'on ne peut pas arriver par voie rationnelle à la démonstration de l'existence de Dieu, sa non existence n'est pas moins impossible à prouver.

Rien n'est plus juste; oui, bien qu'il ne soit pas donné de comprendre et d'expliquer Dieu, ni le moindre de ses attributs, le nier est d'un téméraire autant qu'en douter est d'un sage: or, dans le doute, il faut enseigner la croyance d'un Dieu, en tant qu'elle peut être consolante ou simplement utile; aussi, n'est-ce point dans la propagation de cette idée abstraite que je fais consister l'enseignement de l'erreur. L'erreur et le mal consistent à faire reposer, sur un principe aussi incertain, des théories qui trouvent dans les choses existantes une application absolue, à donner cette base mobile et cet appui vague à l'édifice de nos devoirs et de nos vertus.

L'erreur consiste à faire servir le nom et la majesté d'un Dieu à la consécration de tous les délires de l'ambition, de tous les excès des passions humaines ; à n'exiger des hommes, que

des croyances religieuses pour garantie de leurs vertus, de manière que, s'ils venaient à ne plus croire, s'ils venaient à soupçonner l'inanité des espérances auxquelles ils sacrifient, ces cœurs faibles autant qu'intéressés, seraient abordables à toutes les cupidités et à tous les rêves du crime.

Nous voilà d'accord sur ce que j'appelle l'erreur; revenons un moment à Dumarsais et à Voltaire.

Il serait curieux de rechercher, dans la position sociale et le caractère respectif de ces deux hommes, les différences qui ont pu déterminer celle de leurs opinions sur l'usage de la vérité. Dumarsais, philosophe modeste, plus ami du repos que de la gloire, fuyant le bruit et l'intrigue et offusqué de l'éclat, toujours importun aux yeux du sage, de la richesse et des grandeurs, vécut dans l'obscurité et dans un état presque toujours voisin de l'indigence. Il sembla s'appliquer constamment à fuir la fortune, qui vint cependant frapper à sa porte quelquefois (1). Ses jouissances furent l'étude, les pratiques et les méditations de la vertu. Ses principes philosophiques, fixés de bonne heure,

---

(1) Il fut un moment précepteur de grammaire de M. le Dauphin, et n'en mourut pas moins pauvre.

demeurèrent toute sa vie invariables. Il n'éprouva jamais rien de semblable à ces agitations d'un esprit ardent, passionné et irrésolu, à ces conflits de systêmes opposés, qui semblèrent quelquefois dégrader la hauteur du génie de Voltaire. Dumarsais était né froid, avec les passions les plus modérées ; l'imagination ne troubla jamais en lui, par de fougueux écarts, les opérations d'un esprit doué au plus haut degré de la faculté de l'analyse. Or, pour un homme ainsi moralement constitué, le sentiment de l'ordre et la perception des beautés harmoniques et des convenances éternelles qui en naissent, devaient avoir beaucoup de prix.

Dumarsais était pauvre, et ne concevait pas que la pauvreté fût une raison de se plaindre du sort, ni surtout de sortir de la ligne étroite du devoir, pour parvenir à s'en faire une autre. La crainte et l'espérance étaient également étrangères aux principes d'action d'un tel homme. Il était vertueux, parce qu'il n'était pas en lui d'être autrement; n'ayant pas de passions, il n'avait pas de concessions à leur faire ni de sacrifices à leur demander.

Que l'on oppose maintenant son extrême contraire à chacun des traits dont nous venons de dessiner, cet homme plus remarquable que remarqué et l'on aura le portrait de ce Voltaire, qui a rempli la plus vaste mesure de célébrité qui puisse échoir à un mortel.

Voltaire était capable de tous les élans et de tous les retours de faiblesse qui sont le partage des organisations très vives. Il réunissait à une grande énergie des passions, une notable faiblesse de caractère. Libéral par nature, il fut adulateur et vénal par corruption. Il n'aimait presque des doctrines de la liberté et des vertus mâles et fières, que le grandiose et l'éclat que pouvait leur emprunter le génie du poète et de l'historien, ainsi que la renommée de l'homme de lettres. Il n'y avait rien de républicain en lui, que l'imagination. Il avait l'esprit tout monarchique, toujours les habitudes du plus consommé courtisan, et trop souvent le cœur abject d'un esclave. O Voltaire! pardonne-moi; il m'en coûte assez d'imposer ce sacrifice à mon admiration pour ton rare génie, et à ma reconnaissance pour les services que tu rendis à l'humanité.

Non, trop de reconnaissance ne doit pas nous aveugler pour la mémoire des grands hommes, et il est vrai de dire, que celui-ci a eu trop de torts envers la philosophie pour qu'il soit facile de les lui pardonner. Il pouvait être son plus ferme appui, et il n'a été que son amant capricieux, son transfuge et son bourreau.

Un tel homme, chez qui les passions étaient si souvent aux prises avec la conscience, devait nécessairement croire à l'utilité d'un frein puisé dans

les motifs religieux pour la généralité de ses semblables; car enfin, quelle que soit la supériorité de son génie, c'est toujours en lui qu'un homme doit descendre pour étudier l'humanité. Voltaire aimait les douceurs de l'opulence; et s'il venait à concevoir l'idée de les perdre, d'en être privé, et l'idée des douleurs qu'emporte une telle privation, son imagination, vivement affectée des inconvéniens de la misère, devait lui faire trouver bien insuffisant le contre-poids de l'amour de l'ordre et de la beauté des convenances morales. Il comprenait, qu'avec sa manière de sentir à cet égard, la possibilité d'éluder la sévérité des lois devait ouvrir la porte à tous les crimes. Alors il se rattachait à la nécessité du principe religieux; mais il est aisé de prouver combien les vues de son esprit étaient confuses à ce sujet, et de faire voir combien d'erreurs il a entassées dans les deux pages seulement que nous venons de transcrire.

Le meilleur moyen pour le réfuter serait, sans contredit, de l'opposer à lui-même, et il nous serait facile de produire des passages où il dit tout le contraire. A la vérité, comme il vise constamment au théisme, il semble ne proscrire que le dogme lorsqu'il s'élève contre les détestables abus des systèmes religieux; mais cette distinction est vaine et illusoire, et Voltaire lui-même a-t-il jamais pu se refuser à convenir dans la sincérité de son âme,

que le théisme pur, sans dogme, sans prescription et sans culte, équivaudrait, pour le peuple, à la négation de tous sentimens religieux, et par conséquent à la nullité de tout motif d'action puisé dans les considérations qui dérivent de la croyance d'un être suprême, d'une justice providentielle.

« Vous avouez vous-même, a-t-il dit, que la
» croyance d'un Dieu a retenu quelques hommes
» sur le bord du crime : cet aveu me suffit. Quand
» cette opinion n'aurait prévenu que dix assassinats,
» dix calomnies, dix jugemens iniques sur la terre,
» je tiens que la terre entière doit l'embrasser. »

Voilà une conclusion bien précipitée; nous lui répondrons : il existe des poisons dans les pharmacies, dont la chimie médicale tire, dans certains cas, de grands avantages; il est reconnu que d'habiles mains peuvent les administrer avec succès; mais ceux qui, sur vingt malades, n'en sauveraient *qu'un*, et il en est de ce genre, sont proscrits avec la plus grande sévérité.

Or, si la crainte d'un Dieu a empêché dix assassinats et dix calomnies, combien de milliers d'assassinats et de cruelles colomnies a fait commettre aussi la ferme persuasion de servir la cause de ce Dieu, et l'espoir de monter au nombre de ses élus. Vainement m'allez-vous dire que c'est la superstition et non pas la religion qui a produit des mil-

lions de forfaits; que c'est elle qui règne sur notre triste globe; que faut-il que je pense d'un bien susceptible de si effroyables abus, et d'une puissance qui voit toujours ses autels usurpés par sa funeste rivale? En est-il moins vrai que les délires et les crimes de la superstition ne sont jamais entés que sur l'arbre si ténébreux en ses vastes ombrages des croyances religieuses? en est-il moins vrai que, du moment que les hommes ont imaginé un Dieu, ils veulent l'expliquer parce qu'ils prétendent le comprendre; qu'ils lui donnent leurs erreurs pour attributs, et pour lois leur fureurs et leurs passions; qu'ils le font intervenir dans leurs querelles sanglantes, et que tour à tour se prévalant de ses décrets et de son autorité, ils égorgent l'innocence avec le fer forgé sur ses autels et présenté par la main des ministres de cette autorité redoutable?

« Vous craignez qu'en adorant un Dieu on ne
» redevienne bientôt superstitieux et fanatique;
» mais n'est-il pas à craindre qu'en le niant on ne
» s'abandonne aux passions les plus atroces et aux
» crimes les plus affreux? Entre ces deux excès
» n'y a-t-il pas un milieu très raisonnable? Où est
» l'asile entre ces deux écueils? le voici : Dieu et les
» lois. »

En y regardant de près il serait permis de douter de la bonne foi de Voltaire dans le passage dont nous

faisons l'examen : tous ces argumens provoquent une trop facile réfutation.

Il demande s'il n'est pas à craindre qu'en niant Dieu on ne s'abandonne à tous les crimes ? et moi je demande quels hommes cette idée retient, et quels crimes elle a empêchés ? A-t-on jamais vu un hardi scélérat être arrêté par la crainte des châtimens célestes ; et celui sur qui la vengeance et l'exécration des hommes ne font pas assez d'impression pour balancer l'impulsion fougueuse du crime, serait-il donc retenu par un vague avenir qu'une voix sortie du tombeau n'a jamais pu révéler ?

Louis XI, lâche et superstitieux autant que sanguinaire, ne doutait pas de la réalité d'une autre vie. Il redoutait les arrêts d'un Dieu vengeur et travaillait sans cesse à désarmer par la médiation des saints, dont il embellissait les chapelles et dont il portait les reliques, le courroux de ce juge irrité. Athée et incrédule, eût-il commis plus de forfaits et versé plus de sang ?

Au contraire ; et la superstition est le partage trop commun des âmes cruelles. Un tyran est superstitieux par le même principe qui le rend défiant, ombrageux et jaloux ; il se distrait de ses secrets tourmens par la crainte qu'il fait naître. Digne image de son Dieu, il proclame sa puissance par les larmes

qu'il fait couler, et venge par la terreur qu'il imprime la terreur qui le trouble et le dévore.

« Vous affirmez qu'il n'y a qu'un pas de l'adoration à la superstition? » C'est précisément ce que j'affirme; oui, de toute nécessité, la première engendre l'autre : *il y a l'infini pour les esprits bien faits*.

Mais quels sont-ils ces esprits bien faits qui peuvent être imbus sans dangers pour eux ni les autres de l'enthousiasme religieux, sans avoir la manie du prosélytisme surtout, maladie inhérente à l'esprit humain, et qui ne va jamais sans la première? quel est le nombre de ces esprits bien faits, et dans quelle proportion influeront-ils sur la masse sociale? Niai-je donc qu'il existe des esprits bien faits? non sans doute, mais avouez-le avec moi, ô Voltaire! les esprits bien faits sont ceux que le voile des préjugés religieux n'enveloppe et ne gêne pas.

« Le grand mal de s'assembler au temps des » moissons pour remercier Dieu du pain qu'il nous » a donné! »

Le mal est d'instituer le culte qui va être le père de la superstition et d'en faire une loi de l'état. Laissez au sentiment religieux sa liberté naturelle : que le temple ne soit pas distingué du foyer domestique, ni le prêtre et le Pontife du chef de la famille, de l'aïeul des générations dont elle se compose; par là vous entretiendrez le culte

bien plus touchant, bien plus utile et plus réel de la vieillesse.

Tout est perdu dès que vous érigez un culte public : ce vieillard, ce prêtre énorgueilli de son ministère et des hommages d'un peuple idiot, ne tardera pas à contracter tous les vices d'un despote exigeant et jaloux. Qui peut s'imaginer être l'organe des volontés d'un maître à qui rien ne résiste, qui peut voir l'humanité tremblante à ses pieds, avilie par la stupidité et la crainte, sans être invité au crime par la facilité de le commettre et par l'espoir de l'impunité ?

Vous me dites qu'un prêtre qui croit au Dieu qu'il sert et qu'il honore est nécessairement un être vertueux ; et j'en tire cette conséquence qu'un prêtre ne croit jamais, car je n'ai jamais vu d'homme qui fût vertueux comme prêtre.

Un homme né avec des passions à-peu-près nulles, doué d'une organisation remplie d'équilibre, et plus sensible aux charmes d'une vie tranquille et pure qu'à la satisfaction des suggestions de ses sens, sera vertueux ; mais il est aisé de voir qu'un homme ainsi fait, et il s'en trouve quelques-uns parmi ceux qui embrassent l'état ecclésiastique, puise ses motifs de conduite en lui-même et non pas dans les commandemens de la loi qu'il enseigne et impose aux autres. Prêtre, il est vertueux ; dans toute autre carrière il ne l'eût pas moins été : il l'eût été davan-

tage, puisqu'il aurait eu l'hypocrisie et l'égoïsme de moins.

L'hypocrisie et l'égoïsme sont dans le catholicisme principalement des élémens inévitables du caractère prêtre. Le prêtre ne serait point respecté s'il ne se faisait plus parfait qu'il n'est et qu'il n'est donné à l'homme d'être jamais ; s'il laissait voir des faiblesses qui, prenant leur principe dans la nature, trouvent leur condamnation dans ses vœux et dans son habit. Il est égoïste par état ; tout l'isole, tout le sépare du reste des hommes ; il ne tient à la société ni par les liens de la famille ni par ceux des rapports qui naissent d'une communauté d'intérêts et d'une ressemblance de situation. *Sa patrie est aux cieux* ; d'où il résulte que, ne prenant de la terre que ce qui lui convient, il suce le lait de sa fécondité, et laisse aux autres le soin d'en arracher les ronces et les épines.

Les prêtres sont à l'abri des chances et des hasards les plus ordinaires de la vie sociale, excepté pourtant dans ces temps de révolution où la *colère du seigneur* ne tient pas plus de compte de la race précieuse de ses ministres que du reste des humains. Hors de là, un prêtre est l'homme heureux et tranquille par excellence. Son sort est invariablement fixé. Son métier est le plus aisé des métiers ; que s'il a des talens et de l'ambition, s'il est jugé capable de faire fructifier la vigne du Seigneur, il sera

encouragé, protégé, on l'avancera; et il aura en perspective, avec les dignités de la sainte Eglise, tout ce que l'opulence a de douceurs, tout ce qu'un pouvoir fortement étayé à l'abri du mystère et d'une impunité certaines offre de favorable aux plus honteuses passions.

Le chapitre des *pourvu que*, qui suit cette irréfléchie concession de Voltaire en est un singulier et énergique correctif. Vous voyez qu'il ne prend pas ses exemples dans la classe des prêtres vulgaires. Il ne vous cite que des papes et des évêques, mais il cite en passant; car s'il fût entré dans son plan de vous étaler ici comme il l'a fait en vingt autres endroits de ses ouvrages, comme cent écrivains l'ont fait aussi bien que lui, comme j'espère le faire moi-même après eux tous, dussé-je n'être que leur copiste, ce que j'éviterai; s'il vous eût étalé cette longue série d'abominations de tout genre et d'extraordinaires forfaits dont se compose l'histoire de l'impure cour de Rome, combien le chapitre des *pourvu que* serait plus étendu !

« Je pense avec vous que le fanatisme est un
» monstre cent fois plus dangereux que l'athéisme
» philosophique. Spinosa n'a pas commis une seule
» mauvaise action. Châtel et Ravaillac, tous deux
» dévots, assassinèrent Henri IV. »

Je pense, moi, que l'athéisme philosophique ne

saurait être dangereux. J'adjure tout homme de bonne foi de me dire si l'athéisme ne règne pas aujourd'hui parmi les classes éclairées ; s'il n'a pas toujours régné dans nos assemblées législatives, et surtout dans ces camps et dans ces armées, asyle et dernier refuge des patriotiques vertus et de l'honneur français : or, voit-on plus de crimes depuis qu'une incrédulité raisonnée en matière de religion, ou une tiédeur et une indifférence équivalentes à l'athéisme le plus déterminé, ont remplacé et banni totalement les opinions religieuses ?

Il semble que je fais ici beau jeu aux défenseurs de la cause des idées religieuses. Je leur demande, diront-ils, si l'on voit plus de crimes depuis que l'athéisme a établi son règne sur les débris de l'empire de la foi ; et je suis assez stupide pour ne voir pas devant mes yeux la révolution sanglante, hideuse, encore debout sur des monceaux de cadavres, fantôme effrayant autour duquel se groupent et se pressent tous les genres de crime et toutes les aberrations de la férocité.

Les partisans de l'ancien ordre de choses feraient bien de ne jamais parler de cette révolution dont, au surplus, je discuterai les causes ailleurs. Ils devraient eux-mêmes n'être point assez aveugles et stupides pour ne pas comprendre et ne pas voir, que les germes funestes de cette trop mémorable révolution

s'étaient long-temps nourris et développés dans le sein de l'antique monarchie ; que les crimes de la révolution ont été préparés pendant dix-huit siècles par des forfaits du même genre ; pour ne pas voir enfin que la révolution n'ayant été qu'une exécution violente et terrible, ses excès déplorables donnent la plus juste mesure de l'abime de dégradation et d'abrutissement où la longanimité de l'action et de la force contraires avait précipité les peuples.

L'ambition, les cupidités, l'extrême soif des jouissances et des biens de la vie, la rage de la déprédation, le long ressentiment des mépris dont il fut victime, des misères dont il fut accablé, voilà les motifs qui ont mis les torches aux mains d'un peuple abruti et malheureux, et la hache dans celles des bourreaux. A la tête de cette population enivrée se placèrent des hommes d'une perversité profonde, pour qui les doctrines de l'athéisme pouvaient être un encouragement de plus, mais que la persuasion des principes contraires n'aurait point enlevés à la carrière des forfaits. Les crimes qu'ils commettaient au nom de la liberté, dont ils déshonorèrent l'image, dans un autre siècle et dans d'autres climats ils les eussent perpétrés au nom et pour les intérêts d'un Dieu vengeur et jaloux. Robespierre et Marat, pontifes de la terreur à Paris, eussent été inquisiteurs à Goa, ou coryphées

de quelque secte obscure aux beaux jours de la superstition.

La révolution française est une terrible solution de continuité dans la marche des spéculations humaines, dont les ennemis de la philosophie et les adversaires du perfectionnement social, ont tiré un grand avantage; mais il est aisé, pour tout homme raisonnable, de voir que la révolution n'ayant pas moins été mortelle à la philosophie et aux lumières qu'aux préjugés, et tenant à une combinaison de causes aussi prodigieuse qu'inexplicable, il sera toujours d'une révoltante absurdité d'imputer ses horreurs aux doctrines philosophiques. Les passions humaines que la philosophie a pour but de modérer et de calmer, l'irritation d'une longue servitude, la dure et monstrueusement inégale répartition des avantages sociaux, des causes physiques peut-être jusqu'à présent inaperçues, voilà les vastes et trop fécondes sources du torrent des révolutions. Les nations vieillies périssent; toutes les agrégations dans la nature doivent se dissoudre tôt ou tard; et quand leur heure est arrivée dans l'ordre éternel des choses, les apôtres de toutes les croyances, doués du don des miracles, descendraient en vain du ciel pour reculer d'une heure l'accomplissement de cette suprême loi.

Aix, le ....

Depuis ma dernière lettre, mon cher Gustave, j'ai acquis, en y réfléchissant, de nouvelles raisons, s'il est possible, de me confirmer dans l'opinion que j'ai depuis long-temps adoptée, touchant l'usage de la vérité. Le hasard et ma maladie ont amené chez moi deux hommes avec lesquels j'ai eu une conversation qui n'offre pas assez d'intérêt pour que je veuille vous la raconter. Mes deux interlocuteurs sont des sujets du plus médiocre génie; et vous savez ce que peut être une discussion avec des ignorans qui n'entendent rien à l'art assez difficile de discuter, et combien un homme de sens et d'esprit est lui-même embarrassé en pareil cas; il ne sait par où prendre et par où retenir dans la question la stupidité vaguante de ses adversaires; et au moment où, par ses raisonnemens, il croit avoir produit quelque impression sur eux, ils lui font tomber les bras en répétant précisément les mêmes

choses auxquelles il a répondu et qu'il a pulvérisées déjà.

C'est mon histoire avec ces messieurs. Fuyez, mon cher, toute discussion avec les hommes qui ne peuvent pas vous entendre. Indépendamment de ce que, à raison de leur importance et des difficultés qu'elles offrent, certaines questions ne peuvent pas être traitées en conversation par les meilleurs esprits, il n'est rien de plus fâcheux pour un penseur que d'avoir affaire à un antagoniste, qui perpétuellement retranché derrière l'opinion générale, et ce qu'il appelle l'expérience universelle, oppose la force d'inertie des masses aux explorations de la raison ; qui concluant toujours de ce qui est, ce qui doit être, établit le droit par le fait, et dont l'esprit étroit, ennemi de toute expérience et de toute réforme utile, vous redit sans cesse : *ainsi faisaient nos pères, et ils ne s'en trouvaient pas plus mal.*

Si les enfans avaient toujours fait comme leurs pères, le genre humain tout entier mangerait encore du gland et des racines ; si les enfans ne s'étaient jamais écarté des sentiers d'ignorance et de barbarie, frayés par leurs pères, nous immolerions encore nos captifs et nos enfans au *Teutatès* de nos sauvages ancêtres les Gaulois ; et, au lieu de ces spectacles enchanteurs, pompeux triomphe des arts où les *Branchu* et les *Catalani* ravissent nos

sens, nous aurions encore les cérémonies atroces où faisaient entendre leurs hurlemens les affreuses sorcières qui présidaient aux sacrifices d'Arioviste, lesquelles, n'en déplaise à la brillante imagination de M. de Châteaubriant, n'étaient point des *Velleda*.

Par un hasard que je vais vous dire, ma conversation avec ces jeunes gens s'était engagée sur le sujet qui fait la matière de notre correspondance et de mes présentes méditations. Les demoiselles de Mme. R. M., que vous connaissez, toutes jeunes et charmantes personnes s'étant confessées au sieur d'A., leur directeur, l'un des plus *respectables prêtres* du pays, et qui n'est plus jeune, tant s'en faut, le bonhomme sentant la grâce opérer à la vue de ces séduisans minois, leur a fait cent questions qui ont singulièrement alarmé la naïve pudeur, et en même temps fait travailler l'imagination des pauvres petites. De retour à la maison, elles n'ont pas manqué de dire à leur mère ce qui s'était passé, et de rendre mot pour mot, l'indécente enquête du luxurieux ecclésiastique.

Jugez de l'indignation de la mère. Quant à moi, après tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu et vois tous les jours dans ce genre, de pareils traits ne me surprennent plus : ce qui me surprendrait, ce serait que des traits cent fois pires, devins-

sent-ils plus nombreux et plus manifestes tous les jours, produisissent quelque effet sur les esprits de ce pays, encroûté de superstition, de bigoterie et de fanatisme, bien moins par ignorance que par système et par dépit. L'orgueil, indigné de la perte de ses priviléges, a dit à la raison du siècle : non, tu ne pénétreras point et tu ne règneras pas parmi nous ; non, nous ne perdrons pas des habitudes chéries qui nous retracent un ordre de choses qui peut encore renaître de ses débris. Nous crierons à l'impiété, et nous ferons semblant d'être pieux, parce que nous savons bien que c'est à l'aide puissant des leviers et des chaînes prêtées par la sainte église, que l'on muselait ce peuple qui jadis fléchissait devant nous.

De là les missions, les conférences, les processions, pompeuses et journalières, et cette multitude de cérémonies, qui, si l'abbé Dulaurens revenait au monde, lui feraient croire qu'il a oublié les chapitres les plus intéressans dans son livre des abus (1). De là ces farces pieuses, ces indignes momeries, ces pénitens de toutes couleurs et de tout acabit, ces *Bourras* et ces cortéges singulièrement funèbres, propres seulement à redoubler les horreurs de la mort dans les timides esprits. Des fonctionnaires,

---

(1) *Des Abus dans les Cérémonies religieuses.*

de graves magistrats, des hommes entre les mains de qui reposent toutes les garanties sociales, des hommes appelés à prononcer tous les jours sur la vie et sur la fortune des citoyens, ne craignent pas de figurer dans cette méprisable fantasmagorie. Leur erreur est bien grande, s'ils croient s'attirer ainsi plus de respect ou plus de confiance de la part du peuple; si tel que des faiblesses peu orthodoxes ont rendu l'objet de ses piquantes railleries, imagine se mettre de la sorte à l'abri de ses traits.

Une vérité dont tous les dépositaires de l'autorité doivent se pénétrer aujourd'hui, c'est que le peuple juge ceux qui le jugent, et qu'il n'y a plus en France, que les talens et l'intégrité, par lesquels on puisse mériter d'être applaudi.

Quel misérable calcul que de donner en spectacle une aussi stupide bigoterie; que d'aller, un cierge à la main, balayant les rues d'une longue robe rouge, laquelle ne devrait se montrer au peuple que pour lui imprimer l'idée de la redoutable gravité des fonctions dont elle est l'insigne. Je ne m'étonne pas que ce noble amusement soit du goût du plus grand nombre, et qu'un auditeur conseiller soit aussi content de sa personne et aussi fier, un cierge à la main, qu'un caporal de la garde nationale qui vient de gagner le hausse-col; car le plus inepte figure aussi bien qu'un autre dans une comédie où les rôles sont muets.

Il faut, mon jeune ami, que vous pardonniez et à mon âge et à la liberté inséparable d'une correspondance, ces digressions fréquentes par lesquelles les pages s'allongent un peu trop sous ma plume docile. Vous y perdrez quelquefois de l'ordre et de la méthode; mais j'y gagnerai plus de plaisir, et mon discours plus de naturel et de chaleur.

Je reviens à la conversation... Vous comprenez quel débordement de réflexions la petite anecdote scandaleuse a fait naître, et tout ce qui a pu m'échapper. J'étais en train, j'exhalais ma bile contre les mauvais prêtres, lorsqu'un de mes deux auditeurs m'a naïvement coupé la parole par ces mots: « C'est pourtant avec ces belles phrases qu'on nous a fait la révolution, qui nous a si bien arrangés. » Je l'ai attentivement regardé, et lui ai demandé: où avez-vous été élevé, Monsieur; n'est-ce point chez les jésuites de Forcalquier? Il m'a répondu qu'il n'avait été élevé nulle part. Cependant, ai-je ajouté, je ne saurais croire que vous soyiez éteignoir par force de nature; où donc avez-vous pris vos idées?

C'est pourtant sur quoi il n'a pu ou voulu m'éclairer d'une manière satisfaisante; mais d'où que ces idées baroques aient pu lui venir, elles ont jeté dans sa pauvre tête de si profondes racines, que je jurerais de l'impossibilité de l'extirpation.

Au surplus, cet opiniâtre aveuglement ne doit

pas étonner, quand on en trouve de si nombreux exemples dans des têtes faites pour penser ; parmi la classe d'hommes qui, d'abord par ses vices, et plus tard par une défection sans excuse, a si puissamment contribué aux malheurs qui ont préparé tous les autres, en rompant les dernières digues qui s'opposaient à la fureur du torrent, il est aujourd'hui convenu d'imputer tous les désastres de la révolution aux philosophes. Mais à chacun, dans ces grands débats, il sera tenu compte de ces faits par l'impartiale postérité. Et cette postérité n'a-t-elle pas commencé pour tous ?

Mon jeune obscurant appartient cependant à une classe qui, grâces à la révolution, entre aujourd'hui en partage des bienfaits de la raison nationale et de la publique instruction. Il se destine au barreau, et comme ses ailes ne furent pas taillées sur le patron de celles qui peuvent soutenir un avocat à la hauteur des Tripier, des Manuel, des Romiguières, et de leurs estimables émules, il retombera tout naturellement sur le banc des procureurs. Si *jadis* était encore à *présent*, ses parens en eussent fait un prêtre, et il eût été excellent pour ce métier là ; mais il n'eût pas manqué d'être dans la classe des *Bertrand*, il y en a partout ; et dans l'Église plus qu'ailleurs, il faut des imbéciles pour tirer les marrons du feu.

Celui-là est un garçon d'un fort bon naturel ;

c'est une de ces têtes comme il y en a tant, faibles et paresseuses pour lesquelles l'autorité de l'exemple et l'usage établi, sont le suprême principe de mouvement et d'action. L'autre est un militaire qui a fait la guerre avec honneur; il n'était pas de l'avis de son jeune parent; il sentait parfaitement combien la contagion du fanatisme religieux est encore active dans ce siècle de lumières; il citait les massacres de Nîmes, et il comprenait que cette manie du prosélytisme, que les prêtres affichent dans les provinces du midi, est loin d'être sans danger.

Aix, le ....

Nous voilà terriblement écartés, mon ami, de la question qui nous occupait. Rappelons-la; car, vu la longueur de cette digression, il serait bien permis de l'avoir oubliée. Nous parlions de l'usage de la vérité.

Je pense donc, contre l'opinion de Dumarsais, et je crois avec Voltaire, que les doctrines philosophiques qui ont pour objet la vérité ou du moins sa recherche, ne peuvent qu'être funestes au peuple, tant que le peuple sera ce qu'il est et ce qu'il faut de toute nécessité qu'il soit dans l'état présent de l'organisation sociale, et je vais m'expliquer.

La *propriété*, fondement primitif de cette organisation, est en grande partie la cause du sort misérable des neuf dixièmes, et l'on pourrait dire de la masse entière des hommes qui composent l'agrégation sociale. Il résulte de la propriété et de la multiplication disproportionnée des individus aux

ressources que peut fournir la terre ; il résulte surtout des besoins factices et sans nombre auquel cet ordre social donne naissance par le développement des passions exclusives, un état constant de gêne, de misère et d'agitation pour le plus grand nombre. La plus monstrueuse inégalité dans la distribution des biens de la fortune, comme dans la répartition des autres avantages sociaux, ne tarde pas à s'introduire dans cette multitude, que les mêmes habitudes nationales, les mêmes idées et la même corruption, convient cependant aux mêmes cupidités.

Ainsi, tandis que les uns sont oisifs, il faut bien que les autres travaillent ; et pour que le plus petit nombre soit opulent et plongé dans le luxe, il faut bien que le grand nombre soit accablé de privations et de gêne. Quand l'excès est d'un côté, il faut nécessairement que la privation et le défaut se trouvent de l'autre ; un bassin de la balance ne peut pas s'élever sans que l'autre descende : c'est l'éternelle loi de la nature. Et il faut se souvenir ici que pour qu'il y eût des hommes essentiellement libres, il y avait des esclaves chez les peuples de l'antiquité. Enfin c'est une règle constante et générale, que ce qui compose le bonheur social dans les idées universellement reçues, n'existe jamais pour les priviléges, qu'au détriment du peuple.

Or vous aurez beau anéantir certains priviléges, effacer les distinctions de caste, ouvrir toutes les

carrières à tous, créer ce que vous appelez des institutions libérales, et avoir des systèmes représentatifs qui vous paraissent si favorables à la commune prospérité, vous n'empêcherez pas les différences et les priviléges de germer et de naître du sein même de votre égalité. Vous n'empêcherez pas, là où vous favorisez l'industrie, où tous vos efforts tendent à exciter la soif de jouir et de posséder, qu'une aristocratie de fait ne s'établisse par la formation des grandes fortunes; vous n'empêcherez pas que les préférences, les faveurs, la considération, le respect, et tous les genres d'influence, ne deviennent le partage exclusif de ceux que la fortune aura déjà choisis et favorisés; et que vos lois elles-mêmes perdent de leur suprématie et de leur inflexibilité, lorsqu'il s'agira de peser dans la balance les droits de l'un des puissans du siècle contre ceux d'un citoyen sans crédit et sans éclat de fortune ou de nom.

Quelle sanglante dérision renferme ce mensonge politique qui promet l'égalité devant la loi! Je voudrais bien que l'on me fît connaître le siècle et le pays où le mendiant et le millionnaire ont été égaux devant la loi. Les Bastide et les Jausion, me direz-vous, paient aussi de leur tête les infractions aux lois de la société, et ils sont dans la classe des riches, de ceux que la fortune peut mettre à l'abri. Non, ils n'en sont pas; il faut pour cela une autre

consistance de fortune; mais quand je vous accorderais qu'ils appartiennent eux ou tous autres qui se seraient souillés du même forfait, à la catégorie des puissans que j'entends; quand ils auraient eu les millions de *Fouché* ou de *Reubell*, qu'en conclurez-vous si ces millionnaires sont des imbéciles? S'ils vont stupidement et de leur fait égorger un homme, comme des assassins vulgaires et salariés, ce sont de niais scélérats que la classe des gens comme il faut réprouve avec justice. Voyez autour de vous, regardez attentivement, et dites-moi si les gens comme il faut, qui s'y entendent, font des calculs aussi faux, et commettent aussi platement le crime? nenny pas. Il ne suffit pas d'être riche, il faut aussi un peu de savoir-faire et *d'usage du monde* pour prétendre à l'impunité.

Bastide et Jausion ont fait une victime; mais parmi nous, respirant le même air, foulant le même pavé, s'asseyant aux mêmes tables, et vivant enfin sous la protection des mêmes lois, sont des hommes qui, pendant nos orages, ont fait des milliers de victimes, en violant avec atrocité les premières et les plus saintes lois. Qu'allez-vous parler ici, me dit-on, de crimes politiques? c'est toute autre chose. Quoi! c'est autre chose: pour vous apparemment, mais non point pour les infortunés qui ont péri. Eh qu'importe! je vous le demande, que je frappe la victime, dont ma fureur

a convoité la dépouille, dans le tumulte d'un orage, ou pendant la paix de son sommeil; en est-ce moins la cupidité, l'infâme soif de l'or qui m'a mis le couteau à la main, qui m'a fait signer un arrêt de mort, ou, ce qui est la même chose, en temps de révolution, l'ordre d'une arrestation arbitraire? Des crimes politiques! ainsi d'horribles assassinats et d'infâmes brigandages, dont l'opulence qui leur reste atteste assez les motifs, ne seraient plus pour leurs exécrables auteurs un juste sujet de flétrissure. Des crimes politiques! encore un coup, est-ce que les crimes politiques ne tuent pas? Insensés que vous êtes! laissez à ceux qui ont à se laver, le soin d'une aussi misérable apologie. A mes yeux, je vous l'avoue, cent fois plus lâche et plus odieux, cent fois plus digne d'exécration et d'infamie, est l'assassin qui égorge avec le fer des lois; ou l'infernal scélérat, qui armé du redoutable levier des passions populaires, fait deux victimes à chaque coup, le proscrit qui succombe, et le peuple malheureux transformé en bourreau. Et dans cette profession de foi véridique, que les hommes de sang de tous les partis trouvent leur arrêt!

Aix, le ....

La dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir ici, vous m'avez témoigné le regret de m'y trouver encore; et comme je ne vous ai pas dissimulé l'incurie languissante de la vie que j'y mène, vous m'avez gourmandé assez vivement sur ma paresse et sur mon découragement. Je ne puis me méprendre sur ce qu'il y avait d'obligeant pour moi dans la chaleur de ces reproches, et sur la nature du sentiment qui vous les a dictés. Cependant, ils sont devenus pour moi la cause occasionnelle d'une suite de réflexions que je me suis déterminé à mettre par écrit pour vous les faire connaître. Ma situation présente m'expose très souvent à des observations de l'espèce de celles que vous m'avez faites; et comme le même motif ne les excuse pas toujours chez d'autres que vous, j'ai souvent pensé qu'il me serait utile de me tenir, à cet égard, sur la défensive, d'autant plus que je m'en retourne sou-

vent blessé de ces amicales discussions. Pour parvenir à ce but, je dois faire un choix parmi les bonnes raisons que je pourrais opposer pour me justifier, car je ne puis pas les faire toutes.

Avez-vous quelquefois éprouvé tout ce qu'a de pénible la position d'un homme réduit à se laisser battre sans opposition ; à se laisser dûment convaincre par *ses amis*, qu'il a tels et tels torts de conduite, sans qu'il lui soit permis, par sa situation même d'alléguer ce qui le laverait complètement à leurs yeux, si ces amis l'étaient assez réellement pour qu'il pût tout leur dire. — Telle est la mienne ; et du caractère dont vous me connaissez, il vous est facile de juger combien, sous les apparences de l'indifférence, je ronge mon frein quand je m'entends si légèrement taxer de paresse et de couardise? Vous savez, si par ma nature, je devais être destiné à revêtir le costume méprisable de ces vices, et si l'activité morale la plus énergique n'était pas au contraire une des conditions premières de mon organisation. Je suis dominé, écrasé par mes circonstances particulières ; la destinée m'a mis le collier de force, la ceinture de fer ; je suis comme tant d'autres un forçat de la fatalité, et je ne me souviens de mes *possibilités* d'autrefois, je n'ai des réminiscences de mon ancienne vigueur, que pour mieux sentir ma misère. Quand on voit qu'un athlète naturellement généreux s'arrête dans le cirque,

abandonnant le prix qu'il pouvait disputer, il ne faut pas se hâter de l'accuser d'un manque de courage; il faut voir auparavant, s'il ne s'est pas planté une épine dans le pied, ou si quelque venimeux reptile ne l'a pas paralysé par sa morsure.

Mais que les hommes en général se soucient peu d'être équitables dans leurs jugemens, et que les amis eux-mêmes procèdent avec inconsidération et légèreté dans l'estimation des torts de celui que le sort n'a pas favorisé! *Inconsidération et légèreté*, ne serait-ce pas plutôt prévision égoïste qu'il faudrait dire; car l'on est bien content, lorsque plus tard on peut se faire un titre de ses avis et de ses exhortations passées, pour se dispenser d'adoucir, par une amitié réelle, des *résultats fâcheux que l'on avait prévus.*

Moi cependant, qui ne veux pas de la bienveillance oisive des hommes en ma faveur, attendu que j'en ai trouvé le prix trop usuraire, et que j'ai reconnu ce qu'elle vaut en réalité; moi qui ne demande qu'une grâce *à mes amis*, celle de ne pas se mêler de moi, au-delà de ma requête, je devrais, il me semble, échapper d'autant mieux à la vexation des conseils importuns que l'on ne saurait m'en adresser par justes représailles, puisque je ne me suis jamais avisé d'en donner. J'ai toujours détesté le rôle d'avertisseur; il ressemble trop à celui de pédagogue, le plus sot, le

plus haïssable de tous. Cependant je me vois exposé à la prodigalité officieuse de la sagesse du premier venu! Que ne faites-vous cela? C'est un mot si aisé à dire! Mais pourquoi cela m'arrive-t-il? Parce que j'ai un fonds réel de bonhomie et de sincérité. Je me montre dans toute la nudité de mes imperfections; je ne décore pas la nullité de mes heures d'une affectation de gravité et d'importance; je laisse voir mon incertitude, mon inconstance, mon abattement. Abattement! à ce mot, on me met le pied sur le sein pour me monter sur la tête, et l'on jouit de la supériorité d'un quart d'heure; cependant, il y a là-dessous un cœur qui repousse cette pression insolante, et si je ne réprimais pas ses mouvemens, il éclaterait avec une écrasante énergie.

Autre chose encore. Le plus grand nombre des hommes cède au désír secret de se faire complice du malheur; quels qu'ils soient, les arrêts de la destinée sont toujours confirmés par la prudence du vulgaire, et la sagacité des appréciateurs n'est jamais en défaut pour découvrir en vous-même la raison suffisante de vos revers et de vos succès. Plus j'avance dans la vie, plus je reconnais qu'il s'agit uniquement d'être heureux, et que celui qui n'obtient pas les faveurs de la fortune, peut encore moins compter sur les égards de la société. Je me suis dit cela une fois pour toutes; mais j'entends que l'on

me tienne compte de ma conviction et de l'absence de prétention qu'elle me fait mettre dans mes rapports habituels. Pour moi, je dis : il ne faut pas abuser de la résignation de l'homme fier : malheur à qui passera la mesure !

Quand on examine la vie d'un homme, et que l'on s'avise surtout de prononcer sur ce qu'il devrait faire ou ne pas faire, toutes les inductions les plus logiques que l'on fait valoir se tirent de circonstances extérieures à lui. On suppose, sans se gêner, qu'il part du même point, et qu'il a en lui-même la même mesure d'appréciation. On se substitue toujours, avec ses antécédens personnels, ses impressions personnelles, enfin, avec son *moi*, à l'homme que l'on juge : cette impossibilité de se séparer du *moi*, et cette nécessité de raisonner relativement aux autres sur le fondement de fausses analogies, que l'on présuppose toujours existantes, est le vice radical et éternel de toutes les estimations humaines.

Je sais bien que cette vérité ne peut pas être la matière d'une récrimination légitime de la part de ceux, par exemple, qui sont condamnés pour des accusations réputées criminelles par les lois de la morale et de la société. La morale est établie sur certaines bases immuables universellement consenties; et il est des points de vue dans l'horizon rationnel, vers lesquels convergent sans difficulté toutes les apercevances particulières; sauf les dif-

férences dans la portée des organes et dans l'énergie ou la nullité des sensations ; mais lorsqu'il s'agit de peser des actes d'une autre nature, d'apprécier l'ensemble de la conduite d'un homme pris isolément, uniquement par rapport à lui-même, je soutiens qu'il ne faut aller aux conclusions contre lui, se livrer aux apparences, à ses aperçus, qu'avec la plus extrême réserve.

Chacun de nous a ses souvenirs particuliers, ses impressions et ses plaies secrètes, ses liens, ses obstacles, qui souvent même naissent de vices inaperçus de son organisation. Beaucoup sont même sous la loi de pressentimens impérieux, qui les arrêtent soudain au rivage quand l'onde est tranquille, les vents propices et que le ciel paraît heureux. Chaque homme, enfin, est placé devant le spectre de sa destinée, menaçant ou favorable, mais visible pour lui seul. Quand le spectre se lève couvert d'un vêtement funèbre, vous diriez vainement à celui que sa présence glace de terreur, qu'il faut avancer.

Je conviens, malgré tout ce que je viens d'exprimer, que je n'ai pas encore touché la difficulté subsistante entre nous ; et que pour peu que les premières lignes de ma lettre vous aient causé de l'humeur, il vous sera très loisible de n'y voir jusqu'ici, que des généralités et des assertions plus ou moins susceptibles de controverse. Il est, me direz-vous, un bon sens universel dont les applications peu-

vent être équitables, et justes en toutes choses; ce bon sens fait la loi usuelle des détails de la vie; il ne vous est pas plus aisé de décliner sa compétence, que de méconnaître ses décisions en quoi que ce soit; la distinction que vous établissez entre ce qui est du domaine de la morale, et ce qui de soi est indifférent, est ici totalement dépourvue de justesse. Je ne nie pas que dans la vie il n'y ait beaucoup d'actes insusceptibles d'être moralement jugés; mais vous ne pouvez pas prétendre que l'emploi qu'un homme fait de son temps, et la direction plus ou moins utile qu'il donne à l'exercice de ses facultés, même en ne considérant cette utilité que quant à lui, puissent être rangés dans cette classe.

« Il n'est pas du tout indifférent que vous soyez ou non livré à l'oisiveté, et je vous déclare moralement condamnable, si vous ne faites rien. » Voilà probablement ce que vous me diriez, si nous discutions ensemble à bout portant; et de mon côté, encouragé par la vigoureuse franchise de votre logique, je crois que je vous répondrais: « Dans une société naissante, réduite dans le nombre, et qui ne peut subsister que par le concours effectif de tous ses membres au labeur commun, il est évident que l'oisiveté est un crime public; et c'est sur ce fondement, que des législateurs de l'antiquité l'affectèrent de peines très graves. Mais une fois qu'il y a plus de travail que de besoins, et que

l'exploitation de l'industrie commune devient l'objet d'une concurrence presque toujours envenimée et hostile, l'homme qui reste les bras croisés à regarder faire n'en est pas moins bon citoyen que le plus actif de tous les exploitateurs de la société; ou plutôt il est bon et vertueux précisément à cause de son inertie, et d'autant plus qu'elle lui est plus onéreuse. Le sacrifice qu'il fait de ses prétentions et de ses espérances diminuera d'autant l'animosité du conflit.

Remarquez que, dans toutes les sociétés les plus florissantes, quels que soient les développemens de l'activité nationale, il y a toujours, par la force des choses, une masse nécessairement inerte, destinée probablement à diminuer, à adoucir par la souple mollesse de son intermédiaire, la violente collision des intérêts rivaux. Si tous, sans exception, faisaient et voulaient faire; si l'une des nombreuses variétés de l'espèce humaine, n'était pas l'espèce *huître*, qui heureusement ne bouge pas de place, la société se détruirait par la multiplicité dévorante des ambitions individuelles : tous les membres du corps social, lancés les uns contre les autres, tomberaient en poussière sur un terrain embrasé.

Cette manière de voir paraîtrait bien niaise aux philosophes économistes du temps, qui demandent la plus grande somme possible de mouvement et d'industrie, soit matérielle, soit intellectuelle. Pour

moi, je suis tenté de croire qu'il y a trop de marchandises et trop d'idées dans le commerce social, et que le problème que l'état actuel de la civilisation propose au génie des législateurs, consiste uniquement à choisir dans ce qui est et à trouver les moyens de prendre le meilleur et le bon en se débarrassant du mauvais et du pire.

Revenons à moi; je ne fais rien: eh bien! je ne fais pas de mal, c'est déjà beaucoup. Combien d'hommes dont la société devrait à tout prix acheter le repos! combien à qui leur activité est devenue funeste, si elle ne l'a pas été aux autres! Dans cette effrayante complication d'intérêts, d'intrigues, et d'impostures obligées dont la vie sociale est tissue, quel homme agissant peut se dire: j'arriverai là sans renverser ni fouler aux pieds un prétendant moins heureux que moi; je réussirai sans coûter des angoisses et des larmes à un honnête homme, à une famille malheureuse. Dans le doute, abstiens-toi, disait la sagesse antique. Oh! parmi nous, aujourd'hui, que de fréquentes raisons de s'abstenir! La société n'a pas mieux fait que la nature; et au point de confusion où elle est tombée, le bonheur d'un individu est presque toujours la cause ou l'effet de la ruine d'un autre.

Vous, par exemple, qui êtes magistrat, vous présidez un tribunal sur lequel vous exercez néces-

sairement de l'influence ; vous êtes honoré de votre rôle dans la société, et le zèle que vous portez dans l'exercice de vos fonctions vous permet d'en faire valoir au besoin toute la dignité. Cependant, je suppose, chose non exagérée, que dans tout le cours de votre carrière de juge, vous prononciez seulement trois condamnations iniques, lesquelles, bien entendu, ne seront imputables qu'à erreur ; et je vous demande s'il ne vaudrait pas mieux que vous n'eussiez rien fait de toute votre vie. Si vous m'objectez, que dans l'impossibilité commune à tous de ne jamais se tromper, un vertueux magistrat compense par la multitude de ses décisions équitables le petit nombre de ses erreurs, je me bornerai à vous répondre, qu'en généralisant mon exemple, vous mettez en fait ce qui est en question : savoir, si l'on rencontre juste, dans votre hasardeux métier, beaucoup plus souvent qu'on ne donne à faux.

Vous voyez avec quel avantage j'appliquerais ce raisonnement à des professions moins libérales, parce que le lucre, qui est au fond le but de toutes, y est plus immédiat et moins déguisé. Je vois votre impatience ; voilà, voilà, dites-vous, le mot que vous auriez dû prononcer depuis une heure : il est en effet question de lucre ici et de pas autre chose. Les convenances morales, telles que l'obligation de fuir l'oisiveté et de payer sa dette à la société, ne sont au

fait que le vernis que l'on étend sur la nécessité toujours un peu ignoble de gagner de l'argent. A quoi donc servent toutes ces phrases? L'oisiveté vous est défendue, parce que vous n'avez pas de quoi rester oisif: devenez riche, indépendant, et personne ne trouvera mauvais que vous passiez votre vie à ne rien faire.

Nous y voilà; de sorte que cette grave formule: il faut se rendre utile à la société, signifie simplement, il faut au plus tôt faire adroitement ses affaires. L'inutilité d'un homme riche est toujours respectée, et les épithètes amères que l'on prodigue souvent à la paresse philosophique et pauvre d'un honnête solitaire, ne peuvent jamais atteindre le premier.

Travaillons donc; mais quoi faire? Jadis je me destinais au barreau; je pouvais m'y promettre un nom à ce que l'on disait: vous savez quel affreux revers vint graver le timbre du néant sur tous mes plans et mes projets.

La littérature, m'allez-vous dire, cette nourriture de l'époque, ne vous offre-t-elle pas de beaux dédommagemens? Ne seriez-vous pas connu déjà d'une manière avantageuse, si vos associations avaient été plus réfléchies? Ecrivez: quelle plus productive carrière est-il aujourd'hui que celle d'écrivain?

Écrivons : j'ai lu beaucoup de livres, donc j'en puis faire à la manière de tant d'autres. Le neuf est difficile, et les plus ingénieux ne donnent que du renouvelé. Fouillons, pillons les vieux livres, et présentons, avec le plus tranchant despotisme, et le ton le plus oraculeux, quelques vieilles vérités que nos aïeux, dans la pensée, exprimaient sous la forme modeste du doute ; rajeunissons, au moyen d'une expression savamment travaillée, des observations passablement triviales. C'est ainsi que l'on fait des livres aujourd'hui. Malheur à moi cependant ; peut-on, hélas ! se promettre des succès littéraires, quand on laisse échapper ainsi le secret du métier.

Aix, le . . .

L'indépendance trop vantée de la profession d'avocat vous paraît donc absolument chimérique, et vos premiers succès n'ont pu consoler vos dégoûts amers, ni alléger la pesanteur du joug? Vous voulez, une fois pour toutes, examiner sérieusement avec moi le doute qui vous agite. La question est importante, elle en vaut la peine, je l'avoue; et ce n'est pourtant qu'avec regret que je me prépare à l'aborder. Vous ne pouvez plus revenir sur vos pas dans le choix de cette carrière; tout vous fait une loi de poursuivre; et après tant d'orageuses expériences, après de si longues agitations, après avoir promené, jusqu'à trente ans, l'inquiétude de votre âme ardente et l'instabilité prodigieuse de vos idées, privé de fortune, il faut, sous peine de descendre trop bas dans l'estime des hommes, il faut embrasser, d'une étreinte irrévocable, une de ces professions que les besoins et les opinions de la société placent au rang des premières et des plus ho-

norées. Ainsi retenu par les considérations les plus sérieuses dans les liens qui vous gênent, que peut vous servir d'en mesurer l'épaisseur et la force, tant que vous n'y êtes pas accoutumé ?

Si l'homme avait plus constamment présentes à sa pensée sa double nature et sa destination évidente, il ne chercherait pas à concilier l'absolu dans ses vœux, et la plénitude à laquelle il aspire dans ses jouissances, avec l'inertie rebelle et la fragilité des choses d'ici bas. Oui, permettons à notre âme les vœux illimités d'un bonheur sans mesure ; mais ne soyons pas insensés au point de lui en donner l'espérance dans ce monde périssable, où nous ne sommes que voyageurs.

Ici-bas, mon ami, pas plus d'indépendance entière que de bonheur parfait : et il faut soigneusement distinguer les rêves d'une âme préoccupée à son insu de sa céleste origine, de la raison humaine et de la sagesse pratique. Nous avons disputé quelquefois pour savoir s'il ne valait pas mieux, en toutes choses, agir par sentiment, obéir à la première impulsion, et vivre d'enthousiasme, pour parler comme vous, que se soumettre aux calculs d'une froide raison que les résultats sont loin de justifier toujours, je l'avoue. Je vous ai fait entendre que cette manière de poser la question était empreinte du vice que je reproche à votre logique ordinaire, parce qu'elle plaçait l'esprit dans le vide

entre deux extrêmes, comme s'il ne pouvait rien se trouver de solide au milieu. Je vous ai dit que l'enthousiasme et la raison, puissances contraires, pouvaient cependant se partager le domaine de la vie, balancées et retenues par une juste entente de leurs respectives attributions. Ainsi, pour faire une prompte application de ce principe, consultez la raison dans le choix des chaînes que vous voulez prendre, et portez ensuite l'enthousiasme dans le courage que vous mettrez à les souffrir; qu'il éclate dans l'essor des talens qu'il vous faudra déployer sous leur poids inévitable; qu'il les couvre de fleurs: portez l'enthousiasme dans l'exercice des vertus si heureusement compatibles avec cette honorable servitude d'un état.

Me direz-vous : je ne veux point de chaînes? il faut bien pourtant que vous en ayez; elles vous ont saisi au berceau, elles vous descendront dans la tombe. A le bien prendre, tout est servitude en ce monde; et l'existence la plus brillante, la plus enviée, est encore déchirée des clous sanglans de la nécessité. Mais de toutes les servitudes morales, la plus insupportable, la plus affreuse, c'est celle de l'homme abandonné aux misères de son âme. En y réfléchissant de près, nous aurions souvent à bénir les devoirs d'un état qui, fixant invariablement notre esprit à un ordre de choses convenu, l'empêchent de s'abîmer dans l'inanité d'une

douloureuse contemplation, où il finit, comme le prisonnier condamné à mourir de faim, par se dévorer lui-même.

Je le vois, ni les années, ni les nombreuses traverses qui ont agité votre vie, n'ont pas encore châtié assez les écarts de votre imagination fougueuse : vous êtes encore indompté dans votre vieille jeunesse. Songez pourtant qu'il n'y a rien de terrible comme de perdre sans résignation ce qui est à tout jamais perdu. Or, ce sont les espérances qui furent permises à votre brillante adolescence, auxquelles il faut renoncer. Vous vous étiez formé une perspective vaste, riche et lointaine, conforme aux vœux et au caractère de votre âme, ce n'est plus maintenant qu'un rêve qui s'est dissipé, ce n'est plus qu'une ombre évanouie. Dans le désordre de vos penchans, et dans l'inconsidération de votre marche fausse et précipitée, vous avez forcé votre existence d'avorter d'un séduisant avenir ; vous avez manqué votre destination première : gloire et plaisirs, tout est perdu. Eh bien, armez-vous, dans une carrière moins douce et plus obscure, d'un mâle courage et de sévères vertus, prenez une attitude constante et ferme, et vous trouverez, en échange de vos enchantemens passés, un repos honorable, et peut-être même un contentement sérieux.

Aix, le 24 décembre 1817.

A M. le Baron MARTIN DE GRAY,

DÉPUTÉ DE LA HAUTE-SAÔNE.

Cher et honorable Ami,

Recevez les salutations affectueuses d'un ami que cinq ans d'intervalle et de silence n'auront, sans doute, pas entièrement banni de votre mémoire ; recevez ensemble l'hommage d'estime et de reconnaissance qu'il offre, comme Français, à l'intrépide soutien des libertés nationales, au vengeur éloquent de la dignité de la pensée qu'on outrage par tant de retards apportés à son émancipation.

Eh bien donc ! vous venez d'annoncer un homme de plus, un citoyen généreux à la patrie, et de montrer, à la tribune nationale, un grand talent jusqu'à ce moment ignoré. Je m'étais toujours applaudi d'avoir eu quelque part dans votre amitié, j'en suis glorieux maintenant.

J'ai trompé toutes vos espérances pour moi, mon cher Martin ; vous réalisez, vous remplissez toutes les miennes pour vous. « Rabbe, me disiez-vous » souvent avec la chaleur généreuse de l'amitié et » avec sa prévention trop favorable, mon cher » Rabbe, votre sort est dans vos mains, vous pou- » vez vous promettre une belle carrière. » Mais ce que votre amitié me promettait, une adversité jalouse me l'a ravi, un malheur obstiné a dénaturé mes destinées probables. Peut-être au lieu d'accuser une vague fatalité, je devrais imputer mes désastres et mes souffrances à l'inconsidération de mes plans, aux erreurs de mes passions.... Cependant à quoi me servirait-il de reculer ainsi la difficulté ; car je demanderai toujours d'où me vinrent cette inconsidération et ces erreurs.

Mais quoique disposé à reconnaître, dans mon sort, l'ouvrage de la fatalité qui gouverne ou plutôt qui pousse aveuglément les hommes, je me plais à voir dans le vôtre l'ascendant d'une raison forte sur les passions qui égarent trop souvent les êtres d'une organisation privilégiée. Votre jeunesse fut exempte d'erreurs, l'amour de l'étude et de la gloire vous fit abhorrer le vice, et votre vie fut consacrée tout entière au chaste culte de la pensée, aux sérieuses méditations, et voici le moment où vous allez recueillir le fruit des sacrifices que vous fites à la modération et à cette sainte tempérance

sans laquelle tout génie doit nécessairement avorter. De brillans succès dans la plus belle carrière que le génie puisse parcourir ; la reconnaissance de la patrie et l'estime de l'Europe, c'est-à-dire du monde civilisé, voilà le prix que vous avez mérité et que vous obtenez dès le jour qui vous a vu paraître avec tant d'éclat à la tribune nationale.

Vous ne pouviez, à mon gré, choisir une occasion plus favorable et plus belle. Vous ne pouviez mieux faire que de paraître le premier dans la lice, étant pourvu d'armes d'une si bonne trempe. Je ne pense pas qu'on puisse ajouter beaucoup aux dévelopemens que vous avez présentés avec tant de force. Déjà il me semble que vos devanciers ne sont plus que vos émules, qu'ils se traînent sur vos traces et glanent ce qui est échappé à votre large faucille dans cette destruction des sophismes du ministère et de ses adhérens. Vous avez parfaitement senti où gît le venin du nouveau projet de loi. Je le répète avec vous : « mieux vaut encore être » mutilé par la censure qu'étouffé par la saisie ; il » n'est pas impossible de trouver un censeur dont » l'esprit ne soit pas étroit, dont l'âme ne soit pas » de glace, dont les ciseaux ne soient pas ceux de » la parque ; mais avec la saisie plus d'espoir. »

Votre discours me paraît réunir tous les genres de mérite; je ne crains pas de le juger trop favorablement et qu'une aveugle prédilection m'égare,

car tel est ici l'avis du petit nombre de personnes que je connais capables de porter un jugement là-dessus. Vous avez rappelé la manière et le ton des belles harangues de l'antiquité, avec plus d'énergie peut-être. D'abord sagacité et profondeur des vues, choix heureux des exemples ; adresse, audace et force progressive de l'argumention, hardiesse heureuse des expressions et des tournures, éclat et justesse des pensées, j'y vois tout cela ; mais j'y vois, j'y reconnais surtout le caractère d'une âme noble et fière, digne de plaider partout pour l'indépendance de la pensée et de l'intelligence humaine ; oui, Vauvenargues a dit vrai, les grandes pensées viennent du cœur. Les orateurs de Bonaparte, qui n'avaient pas plus de cœur que d'âme, avaient de l'élégance et de la faconde, mais pouvaient-ils être éloquens ces misérables plus avilis que décorés par l'or et les rubans qui reluisaient sur eux ?

Votre discours a ce me semble, à un degré éminent, le mérite du discours de tribune, de la harangue délibérative. Je veux dire beaucoup d'art dans beaucoup de naturel et de vérité de sentiment ; je veux dire des effets calculés avec une habileté profonde, et produits par des mouvemens et des formes de style qui, par la soudaineté et la véhémence, tiennent du mérite de la plus heureuse improvisation.

Vous avez dû produire beaucoup d'effet dans la chambre ; et du reste, à en juger par ce que je vois

ici, votre discours aura partout le sort des choses qui se font remarquer entre les remarquables. J'en ai déjà fait deux lectures publiques. On m'en prie volontiers en société, parce que j'ai cultivé, non sans succès, le talent de lire à haute voix. J'ai dit que je vous avais beaucoup connu; aussitôt j'ai été accablé de questions sur votre compte, j'ai dit ce que je savais..... et puis j'ai fini par m'écrier comme le rival généreux de Démosthène, que serait-ce si vous l'aviez entendu lui-même? en effet, mon cher ami, votre bel organe, votre figure noble et expressive, votre stature élevée, votre maintien grave, tout cela n'aura pas médiocrement contribué au succès des choses que vous avez dites. Tout cela aura été parfaitement en harmonie avec ce ton de dignité, et s'il m'est permis de le dire, cette noblesse d'attitude du discours qui ne s'est pas démentie un seul instant dans votre si vigoureuse attaque.

La question de la liberté de la presse n'avait plus précisément l'attrait de la nouveauté; mais telle est son importance et la fécondité des considérations qui s'y rattachent, qu'on paraîtra toujours neuf en les traitant avec une habileté proportionnée. Plusieurs choses avaient été dites que vous avez reproduites sans paraître les répéter. Votre style est vôtre, il est empreint d'un cachet particulier.

Pour moi, cher ami, je me suis senti réchauffé par les accens de votre mâle et fière éloquence; et si quelque chose pouvait rendre le ressort de l'émulation à mon âme abattue, ce serait le bonheur de vous entendre.

Mais me voici tristement enchaîné: ma route obscure est désormais tracée. Je rassemble mes débris et recueille mes forces épuisées pour faire un métier dont ma mauvaise fortune m'impose l'obligation; je suis avocat: je travaille, mais sans plaisir et partant sans ardeur. Toutefois, par intervalle, je me surprends encore quelques-uns de ces momens de verve et de talent qui me semblent empruntés de cette autre vie que j'ai manquée.

Poursuivez, mon cher et noble ami; vous voilà, d'un seul bond, comme les coursiers de race généreuse, jusqu'au milieu de l'hyppodrome. On aime ces voix imprévues qui, formées dans la solitude et nourries dans le silence, viennent tout-à-coup éclairer et maîtriser le vaste champ de la discussion, et par cette puissante autorité du talent réuni à la vertu et au génie, forcent du moins au respect ceux dont elles ne peuvent obtenir qu'une approbation jalouse. Poursuivez donc; pour moi qui, dans une âme attristée et flétrie, morte à toute passion, ai pourtant encore celle de l'honneur de mon pays et du triomphe des idées libérales, je vous suivrai de l'œil; le soldat blessé à mort, avant

d'avoir pu arriver au lieu du combat, regarde de loin ses compagnons, les voit vaincre, entend leurs cris d'exaltation, et se console, en expirant, par l'idée d'assister du moins à leur gloire.

Quelles que soient vos occupations, j'espère, mon cher, j'ose espérer que je n'attendrai ni en vain ni trop long-temps votre réponse à cette lettre qui vous porte la sincère expression de tous mes sentimens pour vous. Faites-moi connaître un peu, je vous prie, votre opinion sur l'esprit de la chambre et sur le résultat probable des opérations de la session présente. Que peut-on raisonnablement se promettre des efforts de cette opposition dont vous voilà désormais une des colonnes principales? Obtiendra-t-on cette liberté de la presse si universellement désirée, cette liberté génératrice et conservatrice de toutes les libertés? Il y a sans doute peu de loyauté de la part des ministres à transformer toujours en moyen oratoire les baïonnettes étrangères, mais enfin, avec cet argument terrible, ils ferment la bouche à beaucoup de monde.

Un mot, je vous prie, sur Ethis et sur Flajoulon dont je n'ai plus eu de nouvelles. C'est à eux que je dois de pouvoir me dire de vos amis. Vous me mettrez à portée, je l'espère, de prouver que je ne m'en suis pas vanté trop mal-à-propos. Adieu, mon cher. Souvenez-vous que vous avez déjà beaucoup d'amis

dans ce pays, bien qu'il soit *illibéral* par excellence; vous venez de vous en faire beaucoup en France; mais quel qu'en soit le nombre, vous n'en aurez jamais qui s'intéresse plus vivement à votre gloire et à votre bonheur que le très peu heureux

Alph. RABBE.

Aix, le 16 août 1818.

A L' EMITE EN PROVINCE.

Monsieur l'ermite,

Permettez à un confrère, qui brûle de faire connaissance avec vous, de s'étonner et de se plaindre que vous n'ayiez pas encore visité les contrées qu'il habite. Quoi! depuis si long-temps vous êtes occupé à parcourir *le Midi*, et la Provence vous attend encore! Ne sommes-nous donc pas essentiellement les Méridionaux de la France, nous les enfans de cette *gueuse parfumée*? En vérité, pour expliquer cette négligence ou ce retard, sans nuire, bon ermite, à votre juste réputation de savoir et d'impartialité, nous ne voyons qu'un seul parti à

prendre, c'est de penser et de dire que vous nous gardez pour la fin de votre tournée, comme qui dirait, *pour la bonne bouche*. Nous taxer d'orgueil sur ce propos, serait injustice; car enfin notre province n'est-elle pas la plus merveilleuse de toutes, et ne renferme-t-elle pas, à elle seule, plus de curieuses et belles choses que tout le reste du royaume? Venez, venez en Provence, digne ermite; venez à Aix, à Marseille, mais à Aix surtout; et vous y trouverez une abondante moisson de faits intéressans, d'anecdotes piquantes, de vénérables traditions, de légendes instructives, si vous voulez prendre la peine de remonter jusqu'à la défaite des Cimbres par le plébéien Marius; ou, sans aller si haut, jusqu'au débarquement de la pécheresse Madeleine, ou seulement enfin jusqu'au bon roi René, de bizarre mais pacifique mémoire.

Je ne vous parle pas des monumens; vous savez que nous pouvons nous vanter d'être la terre classique de la France, sous ce point de vue, et pour ainsi dire, une *petite Italie*, expression d'autant plus exacte que nous professons un grand dévoûment pour notre Saint-Père le Pape; c'est au point, M. l'Ermite, que nous soupirons, soit dit pourtant sans préjudice à notre fidélité bien connue pour la dynastie des Bourbons, que nous soupirons quelquefois en songeant à l'heureux espoir que peuvent indéfiniment conserver nos voisins du Comtat,

de redevenir un jour ses sujets, et d'être administrés par un légat au lieu d'un préfet. Or, vous conviendrez qu'il n'y a pas de comparaison à faire, pour des gens bien pensans, entre une *calotte rouge* et un chapeau français à la moderne.

Vous aurez le plaisir, sage Ermite, de trouver chez nous les anciens usages et surtout les anciennes idées, presque comme ci-devant. Peu de pays ont moins avancé que le nôtre dans ce qu'il plaît à quelques brouillons de pamphlétaires et de journalistes d'appeler l'esprit et la marche du siècle; nous avons résisté à l'effort du torrent; et ce n'est pas avec une médiocre satisfaction que, seuls au milieu du bouleversement général des institutions et des mœurs d'autrefois, nous nous considérons comme formant une barrière puissante à laquelle leur futur rétablissement et *la restauration véritable* doivent se rattacher. Jusqu'ici, grâces au ciel, la sévérité de nos principes n'a point fléchi, et nous n'avons fait aucune lâche concession à l'esprit, au *soi-disant* esprit du siècle. Vous avez pu savoir avec combien d'éloquence et de succès nous avons naguère prouvé en pleine académie que les muses françaises n'étaient que de viles prostituées et d'infernales furies... ce qui nous a valu un article très flatteur et à jamais mémorable dans un journal de la capitale. Pour qui sait démêler notre but, ce fameux discours

d'un président est, je l'espère, un trait éminemment français.

Dans ce moment, nous luttons avec une incroyable ténacité, contre le péril imminent de l'introduction parmi nous, de la méthode *Lancastérienne*. Cette détestable idée, que le peuple a besoin d'être éclairé, a déjà séduit quelques faibles têtes de notre conseil de ville. Il faut bien, bon Ermite, que ces maudites idées libérales participent de la nature des choses contagieuses, puisqu'elles peuvent se propager même parmi nous.

Ce système, à la vérité, offre quelque chose de spécieux qui peut séduire des gens bien intentionnés; ils vous diront : « Ne serait-il pas avantageux » que le peuple sût lire pour se nourrir de *l'histoire* » *générale des Nouvelles Missions de France*, » que l'on ne tardera sans doute pas à publier, en- » richie des portraits de ces dignes apôtres, nous » l'espérons ainsi, ou encore des conférences de » notre illustre M. de M., qui s'empressera, sans » doute, de faire ce cadeau aux fidèles ? »

Les personnes séduites par la méthode de l'enseignement mutuel, sont donc excusables à cet égard; il ne s'agit que de les ramener, en leur montrant que le mal l'emporte ici de beaucoup sur le bien, et c'est à quoi nous parviendrons. Mais toutes les idées libérales n'ont heureusement pas cette double face qui peut faire illusion aux bons esprits. Vous

verrez, par exemple, de quel unanime mouvement nous avons repoussé constamment ces fatigans discours et ces vaines images de je ne sais quelle gloire nationale, de je ne sais quels trophées, patrimoine d'une *race* et d'une *époque* purement révolutionnaires; époque dont l'éclat nous offusque, et dont il faudrait anéantir la mémoire. Nous vous montrerons, sage Ermite, dans notre *tour de la grande horloge*, une niche vide; eh bien, Monsieur, en cent, vous ne devineriez pas : nous avons fait *niche* à la *niche*... Figurez-vous qu'on avait placé là, il y a une douzaine d'années, une urne de haute proportion et de forme élégante, avec cette inscription au-dessus :

AUX MANES DES DÉFENSEURS DE LA PATRIE!

Grâces à 1815, l'urne et l'inscription n'y sont plus. Honneur donc à l'administration généreuse qui a su faire ce *vide*, et qui en laissera, nous l'espérons, de plus d'un genre, en preuve de son désintéressement et de sa loyauté!!!

Nous ne vous montrerons pas d'autres tours (elles n'existent plus), tours antiques et fameuses, qui décoraient jadis la place où *pendent interrupta* les fondemens et les voûtes d'un nouveau palais de justice, mais ce ne sera pas pour vous matière à de grands regrets. Ces deux tours, *détruites avant la*

révolution, étaient l'ouvrage des Romains, de ce peuple qui osa marcher à la suprématie universelle par la route de la liberté, et qui fut si improprement appelé le peuple roi! Alliance de mots forcée, barbare, absurde s'il en fut jamais, ainsi que l'a savamment prouvé M. de Bonald dans un beau livre, ce livre que vous savez, et que les plus forts d'entre nous n'ont pas entendu, tant il y a de profondeur!

Mais ce qui va surtout exciter votre admiration et votre joie, bon Ermite, ce sont les miracles avérés dont notre heureuse ville est à-la-fois le théâtre et le témoin. Je vais vous en conter un tout récent; il n'a pas plus de huit jours de date, il fait le plus grand bruit au moment où je vous parle, *ab uno disce omnes*. Il me semble voir, dès que vous m'aurez lu, tourner vers nos rivages fortunés votre chaise de poste; car on dit que vous voyagez un peu mondainement.

Une respectable douairière, Mme. de F., était, depuis long-temps, tourmentée par une maladie assez rare chez les personnes de son sexe, la *gravelle*. Tous les secours de l'art n'avaient produit que de *l'eau claire*, et vous entendez, bon Ermite, que ce n'est pas ce qu'il lui fallait.

Elle souffrait donc toujours. Cependant le hasard, disons mieux, la Providence, fait parvenir aux oreilles de cette pieuse personne le bruit d'un mi-

racle nouvellement opéré par l'intercession d'un *saint* dont elle n'avait jamais entendu parler, *jeune saint*, qui a, depuis peu, quittant son pays natal, passé les Pyrénées pour venir s'installer parmi nous, sous la protection de notre illustre M. de M., si toutefois on peut dire que les bienheureux aient besoin de protection ici bas, lorsqu'ils daignent y descendre.

Une jeune femme, malade d'un cancer au sein, avait donc fait une neuvaine à ce bienheureux, dont nous n'avons pas le bonheur jusqu'ici de savoir le nom; et la neuvaine achevée, elle avait, dans un transport de foi, dévotement appliqué l'image *d'icelui* sur le sein malade et dévolu au bistouri chirurgical. O prodige! l'affreux cancer disparaît, et les assistans, confondus, voient le tétin rendu à sa fraîcheur, à sa forme première!...

Tel fut le véridique récit que fit, à la dame F., une de ses amies. Remplie d'espérance et de joie, la malade mande le saint; il vient, c'est-à-dire qu'on lui apporte son image; elle le reçoit ainsi que de tels saints doivent être reçus: la chambre était parée; le lit était orné de rideaux de damas à grandes fleurs et de sa plus belle courte-pointe; des cierges étaient allumés sur la commode et la cheminée; la malade était en prières, et son confesseur aussi.

Pénétrée d'une foi ardente et sincère, la malade

prenait le *saint*, et se l'allait appliquer, lorsqu'un scrupule assez naturel s'élève dans son âme. La nature de l'application était un peu scabreuse, et le saint pouvait s'en formaliser d'autant plus qu'il était étranger. Après quelques momens de perplexité, la malade expose ses doutes à son confesseur : « Mon père, lui dit-elle, mais n'y aurait-il pas de l'indécence : et ce grand saint ne se fâchera-t-il pas, si nous prenons la liberté de le mettre dans un endroit... qui... (1)? » Le père se hâte de la tirer d'embarras : je vais y penser, lui dit-il.

Il y pense en effet ; il délibère... que va-t-il décider?... Figurez-vous, bon Ermite, l'anxiété de la malade ! Tout-à coup, comme subitement illuminé : « Ma fille, s'écrie le prêtre, que rien ne vous arrête, vous pouvez, vous pouvez... » La malade impatiente étend aussitôt une main victorieuse, saisit le saint, l'image bienheureuse, la met, l'applique avec une ferveur immense. Au même instant les douleurs s'arrêtent ; le calme le plus doux succède aux agitations ordinaires, sa paupière se ferme, elle s'endort Enfin après une heure ou deux de repos, l'instant de son réveil est marqué par l'expulsion spontanée de la cause de son mal : et pour le coup, bon Ermite, ce ne fut pas *que de l'eau claire*.

---

(1) Ces détails sont de la plus parfaite exactitude.

Jugez de nos transports, à cette nouvelle que la Dame F. confirme elle-même à qui veut l'entendre. Concevez tout le parti que l'on peut tirer d'un pareil événement... Il n'est bruit que de cela dans la ville. Vous entendez bien que nos *saints* du pays vont se piquer d'honneur ; car sans doute ils ne permettront pas qu'un jeune saint espagnol, lequel, à ce qu'on assure, n'a guère plus de dix ou douze ans de canonisation ou béatification, vienne leur damer le pion chez eux, et faire, à leur barbe, de si grandes choses. Il y aura immanquablement une divine émulation parmi ces bienheureux ; de sorte que nous pouvons nous promettre une série de merveilles dont vous serez témoin si vous arrivez bientôt. Rendez-vous donc à nos désirs, bon Ermite, et agréez, en attendant, l'assurance bien sincère des vœux que fera toujours, pour votre conservation et votre prospérité, celui qui ose se dire, en toute humilité :

Votre confrère et serviteur,

L'ERMITE DE SAINT-EUTROPE (1).

---

(1) C'est un quartier du terroir d'Aix.

Aix, le 6 mars.

Je m'attendais à moins de paresse de votre part, mon cher Frédéric, depuis la visite agréable que vous êtes venu me faire à Aix. Je me flattais que vous me donneriez des nouvelles de votre intéressant étranger, et vous devez présumer qu'il me serait très agréable d'entretenir avec lui quelques relations par votre intermédiaire, ce qui en doublerait le prix. Vous avez pu voir qu'il m'a gagné le cœur dès le premier abord.

Et ce n'est pas chose extraordinaire. Il porte écrites sur son visage la candeur et l'honnêteté de son âme. Ses traits respirent cette sérénité d'une vie toute neuve, encore en possession de ses espérances, encore riche de toutes ses illusions. Sous cette poitrine de vingt ans, on sent battre un cœur

que le souffle contagieux du malheur n'a pas encore flétri. Puisse-t-il le respecter toujours.

Eh bien! prenez-vous votre part de plaisir dans cette saison de folie? Il vous va bien le plaisir, quand vous y êtes, malgré votre mine austère de puritain. Il est encore temps pour vous, jouissez. Si la nature avait placé le tombeau aux limites de cette belle première moitié de la vie que nous appelons la jeunesse, il n'y aurait pas tant à se plaindre de la nature. L'homme ne s'achèverait pas, mais le malheur existerait rarement aussi.

L'homme ne s'achève que par la connaissance des réalités, et les réalités sont tristes ou hideuses. Non pas sans doute au même degré pour tous; car il est des destinées qui font frémir, et qui accusent trop fortement la non existence ou l'impuissance d'une justice providentielle.

Laissons ces noirs aperçus, je n'ai point pris la plume pour vous contrister; vous n'êtes pas déjà tant heureux pour que je vous rappelle au néant odieux des choses de ce monde, comme le soldat romain qui poursuivait de ses objurgations le char du triomphateur. Vous êtes un pauvre esclave, oui mon ami.

Le pauvre n'est point libre, il sert en tous pays.

C'est ainsi que parle un vieux soldat à un jeune homme dans la tragédie des Guèbres, non pas la

meilleure tragédie, mais le dernier combat que Voltaire ait livré au fanatisme. Et sur ce vers d'une grande beauté par le sens qu'il renferme, le commentateur fait cette remarque : « Le pauvre en » effet n'est libre nulle part ; c'est une triste » vérité, dont aucun gouvernement ne fournit » le remède, et j'ai bien peur qu'il ne soit très » juste d'ajouter : pas même un gouvernement » constitutionnel représentatif. »

J'admire les généreux efforts des défenseurs de nos libertés ; je crois que tout Français doit les encourager par son estime et sa reconnaissance ; mais après avoir ainsi payé ma dette de citoyen, je vous avoue que je prends souvent la liberté de penser qu'ils poursuivent un but, sinon chimérique, du moins très difficile à atteindre, dans l'âge présent des sociétés civilisées. Nous avons tout fixé, tout défini ; nous sommes savans en théories politiques ; mais c'est à la pratique qu'il nous faudra voir. L'égoïsme, l'ambition et la cupidité ou la soif de jouir, voilà presque les seuls mobiles de notre inquiète activité. Est-ce avec de tels élémens que l'on fait de la liberté? les anciens, qui s'y entendaient mieux que nous, ne la concevaient comptatible qu'avec des mœurs austères, qu'avec la philosophie des privations.

Ne dites point que je calomnie les mœurs nationales. Je veux croire que trente ans de révolutions,

de travaux, de malheurs et de guerres leur ont fait perdre quelque chose de cette déshonorante frivolité qui jadis était le trait le plus distinctif des Français ; mais à cet égard même, combien nous ressemblons encore à nos pères.

Il faut renoncer à l'idée, mon ami, qu'un peuple puisse être libre tant qu'il est corrompu. Ce que je vous dis là, je ne le dirais point tout haut, crainte de m'exposer au reproche de tomber dans une déclamation triviale, et de piller niaisement les redites de ce brave grec l'abbé de Mably, dont les homélies politiques ont de son temps fait si peu fortune. Mais je n'en suis pas moins convaincu que telle est la vérité.

Sommes-nous donc entièrement sortis de la fange du dix-huitième siècle? En avons-nous recueilli, sans un pur mélange, les utiles traditions ; les irradiations du lustre philosophique ne brûlent-elles plus en éclairant? Le vice n'est-il plus aimable, n'a-t-il plus de charmes parmi nous? O mes chers compatriotes! les femmes règnent encore dans vos salons, l'habitude des soupers fins ne s'est pas perdue ; le spectacle, l'Opéra, occupent encore l'oisiveté anti-domestique ; il vous faut toujours des filles, des banquets et des concerts dans vos soirées ; le même luxe vous domine avec son cortége de plaisirs délicats et de grâces libertines, et vous voulez

être libres ! Ah ! vous n'êtes bons que pour être esclaves, rampez.

En effet, il faut faire un choix entre les délices et la liberté. Qui veut les plaisirs doit tendre les bras aux chaînes.

Je n'envisage point les choses en moraliste chagrin ; mais j'avoue que ma politique est un peu à l'antique. Les législateurs de l'antiquité ne prétendaient pas plus bâtir l'édifice social sans vertus, qu'un architecte ne peut vouloir construire sans ciment et sans mortier ; et selon eux, la source de toutes les vertus publiques ou politiques, c'est la *tempérance*. Ils entendaient par tempérance, cette disposition de l'âme qui réprime les passions contraires, aux lois et les arrête dans tout ce qu'elles pourraient avoir de funeste à nous ou aux autres, pour eux tempérance, modération, sobriété, faculté de *s'abstenir* enfin, sans laquelle il ne peut exister véritablement de justice, de bonne foi ni de liberté dans la société. Lycurgue, que notre Rousseau regarde, vous le savez bien, comme le plus grand législateur de l'antiquité et comme le plus profond appréciateur de la nature humaine, avait pensé que les mœurs étaient la base de tout bon gouvernement ; et ce n'est qu'après les avoir fixées par des institutions spéciales et régulières, qu'il crut pouvoir compter sur le maintien de la forme politique

par lui établie. Le choix et le dessin de cette forme ne furent, dans sa pensée, qu'un objet secondaire; dans nos théories modernes, c'est la considération première, unique : c'est tout.

Aix, le 13 avril 1821.

Mon cher L . . . . , vous écrivez une fois l'an à vos amis, à ceux du moins que vous traitez comme moi, pour qu'ils sachent tout ce qu'ils perdent à n'avoir pas plus souvent de vos lettres. N'importe, je vois que vous ne les oubliez point, et que le souvenir des momens orageux que vous avez passés avec eux vous est cher encore. Je vois que le feu sacré brûle toujours dans votre âme, et que les affaires et les détails, souvent si misérables du barreau, ne rabaisseront jamais la hauteur et la générosité de vos pensées. Toute la vie ne consiste pas, pour vous, dans le sublime bon sens de gagner de l'argent pour garnir sa table et meubler sa maison, unique habileté de beaucoup d'hommes qui se croyent certainement plus sages et plus heureux que ceux qui ne songent point à ces choses ou qui n'y parviennent pas en y songeant.

Dans tous les temps, il est d'autres besoins pour les âmes élevées ; mais l'époque où nous vivons nous en a fait d'une espèce plus impérieuse encore. Le sage pouvait jadis se contenter, en vivant sous le despotisme, de spéculations mystérieuses sur les destinées probables de l'humanité. Il pouvait, courbant la tête sous Denis à Syracuse, ou fuyant les assemblées tumultueuses des républicains d'Athènes, cacher sa vie et se contenter d'écrire des pensées dont l'intelligence était réservée à des temps meilleurs. Aujourd'hui, les espaces intermédiaires ont été comblés par le cours des siècles; le genre humain a également usé l'erreur et l'esclavage. Il lui faut, en pure pratique, vérité et liberté. Il lui faut de tout ce que les sages ont inventé à son profit, tout ce qui est reconnu d'accord avec ses facultés aussi bien qu'avec des bornes véritablement ennemies d'une perfection absolue. Mais il ne lui faut plus ni tyrans politiques ni tyrans religieux. Toutes ces puissances n'ont plus de racine dans le sol vigoureux de l'opinion ; et des armées formidables ont beau se ruer sur l'Europe asservie, le souffle exhalé de nos douleurs rongera leurs millions de baïonnettes ; nous périrons peut-être, car nous passons dans l'heure du désastre; n'importe, nos enfans verront la liberté, abreuvée du sang de leurs pères, s'asseoir forte et puissante sur les tombeaux de tous ces brigands couronnés.

Je crois toujours, vous le voyez, au triomphe de la cause des peuples; il me paraît dans la nécessité des choses. Je gémis de ces rétrogradations qui coûtent des malheurs à l'humanité; mais ces malheurs sont le crime des rois, c'est à eux à s'en arranger avec la Providence.

Je pense, comme vous, que les Français pouvaient faire quelque chose de mieux pour hâter leur avenir de liberté. Ils ont magnifiquement parlé: j'ose croire qu'ils pouvaient mieux agir. Au reste, attendons tout de la lassitude universelle du peuple. Bientôt, la France va se voir forcée d'ouvrir ses routes aux cosaques chargés d'aller porter des chaînes à l'Espagne. Alors l'indignation profonde de deux nations généreuses que l'on outragera l'une par l'autre, amènera peut-être un tremblement de terre, où des abimes s'ouvriront pour d'insolens vainqueurs. L'excès des maux en fut toujours le remède.

Non, il ne faut pas, comme vous le dites, oublier que nous sommes Français, et tomber dans un misérable découragement. La lutte n'est point tant inégale que vous le croyez. La force morale est tout dans le monde; et il n'y a pas de citoyen dont le dévouement et le courage ne puissent être d'un très grand poids dans la balance des destinées d'un peuple.—J'entends dans toute leur énergie, les mots dont je me sers. Si plus d'hommes savaient ou

voulaient sacrifier judicieusement leur vie, le monde ne reculerait pas. Les révolutions généreuses produites par l'exaltation patriotique ne sont pas rares, mais elles sont mal dirigées. Il est d'ailleurs des sujets terribles qu'une vertu commune n'ose pas encore aborder. Soyez convaincu que le genre humain, que l'on dit si vieux, est encore bien jeune.

Aix, le 15 Avril 1821.

Je viens de lire, dans la *Revue Encyclopédique*, un jugement sur lord Byron, qui m'a fait plaisir sans me satisfaire à tous égards. C'est une femme qui le porte, et je crois qu'on le reconnaîtrait si cela n'était pas annoncé d'avance. Cette dame dit, entr'autres choses, qu'elle croit lord Byron, *non pas méchant, mais bien très malheureux*. Je m'arrête à ceci, c'est sur quoi je veux réfléchir un peu.

On sait que la nature des sujets que lord Byron a paru se complaire à traiter, et le ton dominant de sa poésie, ont fourni la matière d'étranges inculpations contre son caractère. Dans un journal anglais, on est allé jusqu'à le représenter comme un scélérat dont les organes, émoussés par l'habitude et les excès de la plus monstrueuse débauche, ne pouvaient plus trouver de moyens d'excitation et de réveil que dans les images de terreur, de souffrance et de des-

truction que lui fournit trop aisément une âme souillée de crimes! On sent tout ce que de pareilles accusations ont probablement d'exagéré; mais il n'en est que plus curieux d'étudier l'homme poète dont les écrits ont pu les occasionner.

J'ai lu lord Byron avec tout l'intérêt qui s'attache à ce nom si rapidement devenu célèbre, et avec l'attention que réclament toujours les productions d'un génie éminemment original. Je l'ai lu, dis-je, et j'ose affirmer que lord Byron n'est ni méchant ni malheureux.

On n'est point méchant avec une sensibilité profonde; avec la faculté de peindre, en traits expressifs, l'innocence et tous ses charmes, la beauté et toutes ses séductions; la douce paix d'une conscience pure, l'amour dans le cœur des vierges, les dévouemens généreux, les illusions passionnées de la jeunesse, et tout ce qu'il peut y avoir humainement noble et grand.

On ne saurait, sans jouir du calme de la conscience, conserver le talent de rendre les plus rians objets de la nature avec une fraîcheur et une suavité de pinceau dignes de cet éternel modèle, car la nature voile ses traits augustes aux yeux de celui qui l'a une fois outragée.

On n'est point méchant, on n'est point un être dégradé par d'indignes turpitudes, quand on est, à ce point, aussi pénétré du sentiment des droits et de

la dignité de l'homme ; quand on réclame, contre le despotisme des rois, avec cette énergie majestueuse de langage qui distingue plusieurs morceaux de lord Byron.

L'on n'est point essentiellement malheureux quand on jouit, à la fois, de tous les priviléges d'un beau talent et de tous ceux d'une grande fortune ; quand on peut promener son inquiétude indépendante des glaciers de la Suisse aux rives du Bosphore. Les faciles douleurs que celles qui deviennent la matière obéissante des inspirations d'un si capricieux génie ; qui, loin de rabaisser la pensée, élèvent son vol jusqu'aux cieux : qui fournissent à l'imagination de nouveaux aspects dans la destinée humaine ; qui conservent à l'âme toute son énergie, au talent toute sa souplesse et sa fécondité ! Les faciles douleurs qui laissent à l'observation des monumens des arts une telle puissance de réflexion, et qui n'éteignent pas même la clarté tranquille de la lampe de ses veilles ! O poètes et savans, enfans nombreux et infortunés des ingrates muses, dont la liste immense atteste à quel prix la nature vend le génie, et à quelles conditions la jalousie des hommes peut le pardonner, que n'avez-vous été ainsi malheureux !

Je ne conteste pas à lord Byron la réalité de ces chagrins domestiques dont la renommée aurait pris soin d'instruire l'Europe quand même il ne

les aurait pas consignés dans ses vers. Je conçois toutes les douleurs qui peuvent naître d'une passion trompée, d'une illusion de bonheur détruite et d'une irrévocable séparation. Mais enfin, le malheur est sans doute moins grand d'avoir rompu un lien funeste à ceux qu'il unissait, qu'il ne le serait s'ils n'avaient pu le rompre. Les regrets de lord Byron, à cet égard, me paraissent au surplus lui être restés, non point comme un fardeau pénible, mais bien plutôt comme une propriété de sa brillante imagination. Ses chants ne sont point empreints de la monotonie qui n'eût pas manqué de résulter d'une passion unique et profonde. D'autres objets ont occupé son cœur, d'autres beautés ont ému ses sens et occupé ses pinceaux; après tout, dans ses nombreux portraits de femme, on chercherait en vain celui de l'épouse qu'il a laissée dans sa patrie.

Avec l'homme sans douleurs, je défie que l'on puisse concevoir une poésie possible, et au contraire, les douleurs de l'homme, les innombrables misères de sa destinée sont, de la poésie, le plus sûr moyen comme le plus ordinaire aliment. Cette théorie semble devenir plus positive, plus certaine chez les peuples les plus avancés en civilisation; c'est-à-dire qu'un siècle comme le nôtre doit justifier plus que ceux qui l'ont précédé, la maxime :

Sunt lacrymæ rerum et quæ mentem mortalia tangunt.

Pourquoi? parce que plus le monde vieillit, plus les traditions s'accumulent, plus le découragement universel s'augmente du désespoir de tant d'efforts infructueux en faveur de la triste humanité. Hélas! nous nous croyons bien avancés dans l'art des perfectionnemens sociaux, et peut-être une fatalité inexorable va nous replonger tout-à-l'heure dans les ténèbres d'une affreuse barbarie; que faudrait-il pour cela? une chose seulement: que les sauvages doctrines du droit absolu et de l'emploi de la force prévalussent dans les conseils des rois.

Citez-moi dans toutes les histoires connues une organisation sociale, je ne dis point parfaite, mais qui ait fait des hommes heureux sans sacrifier au plus petit nombre le plus grand. Montrez-moi sous un ciel protecteur, sous un climat égal, des races innocentes. Faites-moi voir deux siècles seulement de politesse et de lumières sans quelque subite et épouvantable rétrogradation? Prouvez-moi enfin que l'homme a reçu de la nature plus de moyens pour sa conservation que pour sa ruine, et qu'il a pour son semblable plus d'amour et de pitié que d'éloignement et d'aversion. Faites-moi comprendre enfin, à part la discussion de tout dogme religieux, qu'il est bon que l'homme soit, au lieu de n'être pas.

Tels sont, si je ne me trompe, les sentimens

qui imprégnent bien plus fortement que je ne puis le dire, l'âme de lord Byron ; il est dominé par la conviction que les destinées de l'homme sont mauvaises. Cette manière d'être n'est point exclusive des déterminations bienveillantes et des mouvemens généreux dans un homme né bon, et qui ne peut avoir d'ailleurs que de nobles habitudes ; mais on conçoit que si cet homme est un poète, il se trouve forcément conduit à exprimer la tristesse amère qui l'inonde habituellement, à peindre les scènes de désolation que sa manière de voir lui rend familières.

Aix, e 17 avril 1821.

Je vous ai écrit assez souvent, depuis quelques jours, mon cher Warner; je vous écrirais bien plus souvent encore, si je parvenais à sortir de l'apathie où je suis plongé, et si mon âme pouvait recouvrer quelque chose de son activité passée... Quand je suis vivant, il me faut quelqu'un à qui parler, et vous savez si le premier venu peut me convenir. Pour vous, vous me comprenez, et j'ai la confiance que mes lettres ne vous ennuient pas... Au demeurant, si cette confiance était indiscrète, ce ne serait pas une si grande peine que de les lire; il suffit que vous ne soyiez pas obligé de faire une réponse à des choses qui n'en exigent pas. Il me suffit, à moi, de savoir, en parlant sur le papier, que quelqu'un m'écoute avec un degré suffisant d'intérêt pour faire continuer l'entretien. De cette manière, la conversation, entre nous, pourrait s'étendre à une grande variété de sujets; elle serait quelquefois

littéraire, plus souvent philosophique. Il y aurait toujours de la vérité dans le ton comme dans les pensées, et peut-être ce serait aussi un moyen d'atteindre sans effort à cette souplesse et ce naturel dans les mouvemens du style que la composition apprêtée et régulière, empêchent de saisir. Les incidens de tous les jours, dont les circonstances actuelles peuvent assez fréquemment rehausser l'importance et le caractère, serviraient aussi de matière à cette correspondance. Vous garderiez toutes ces lettres, et au bout de quelque temps nous nous trouverions avoir amassé sans fatigue la matière d'un volume peut-être assez piquant.

Vous terminez votre dernière lettre en m'engageant à quitter un pays où vous croyez ma vie compromise par les résultats de mon affaire avec Boileau; or, vous ne savez pas, mon ami, combien en écrivant cela, votre prévoyance accusait juste. Ces misérables ont effectivement formé le projet de m'assassiner; j'ai été parfaitement instruit du lieu et de l'heure où s'était tenu le conciliabule, dans lequel il avait été résolu de m'assommer ou de me poignarder à la faveur des ténèbres qui règnent ordinairement dans la rue de la Comédie, et que la morne lueur d'un seul réverbère ne fait que rendre plus épaisses le soir.

Je n'ai pas besoin de vous dire que d'aussi lâches desseins ne troublent pas ma tranquillité: la cou-

sidération du danger ne me fera pas avancer d'un jour le moment où des raisons d'une autre nature me décideront à partir. — Vous m'avez vu à Marseille pendant trois mois d'orage, et vous savez si des menaces atroces, tous les jours renouvelées, et un péril d'heure en heure plus imminent étaient devenus un obstacle, je ne dis pas à mes occupations intellectuelles, mais encore à mes moindres habitudes : je m'endormais avec une sécurité profonde et mes nuits étaient sans sinistres images. Alors même que des patrouilles parcouraient les alentours de notre domicile pour me préserver d'une nocturne invasion, je sortais la nuit pour aller corriger les épreuves de l'audacieux *Phocéen*, et je rentrais seul cent fois plus calme que ceux dont la haine me vouait si facilement à la fureur d'un peuple qui ne fut pourtant pas assez superstitieux pour être plus féroce que celui de la Saint-Barthélemy !

Si je vous rappelle notre situation d'alors, c'est moins pour me vanter d'une audace qui m'a toujours été très facile, et dont le mérite, au surplus, fut partagé par tous mes amis que pour en venir à un sujet extrêmement philosophique, le *fatalisme*, dont nous traiterons, si vous voulez, à bâtons rompus ; car il faut que notre causerie ait les plus franches et les plus commodes allures ; en sorte

qu'il nous soit permis de prendre, de quitter un sujet et puis d'y revenir.

Et pour appliquer ce principe, je laisse là mon fatalisme, pour vous parler du général Dufour. Vous avez de l'humeur de ce que j'ai à son occasion, donné un dîner; fantaisie de grand seigneur qui me serait peut-être permise à tout le moins une fois l'an, si premièrement j'avais des revenus, et en second lieu si j'avais le talent difficile de faire des économies. Or, vous vous fâcheriez bien davantage, si je vous disais tout. — Pour vous, il est de votre devoir de tout me dire; de me parler sans restriction ni réticence sur le compte de cet homme, puisque je suis dans le cas de le revoir au premier jour.

Vous jugez bien que je me suis avisé d'une bonne partie des choses qu'il y aurait à dire sur le ton, le langage, les discours incohérens, la familiarité populacière et l'imprudent bavardage de ce pauvre général. Mais dans tout cela, je fais sa part à une situation véritablement désastreuse. Cet homme, d'une grande facilité de caractère, s'est habitué à d'indignes hantises et à de grossières consolations; il s'est avili peut-être. C'est un reproche de plus à faire à sa mauvaise destinée, ou plutôt à l'impudeur d'un gouvernement qui laisse dans la détresse un officier-général, un soldat qui débuta dans sa carrière militaire d'une manière brillante, et dont

la valeur ne s'est jamais démentie, un brave qui a versé son sang sur la plupart des champs de bataille illustrés depuis vingt-cinq ans par les exploits des Français; et qui eût mérité les premières dignités militaires, si sa tête l'eût aussi bien servi, lui, que son bras servait la patrie.

Le mal, dit un proverbe espagnol, *va toujours trouver le mal.* Ne soyons jamais prompts, mon ami, à juger rigoureusement et surtout à condamner les êtres malheureux; que de funestes conséquences, que de torts nécessaires dérivent d'une fausse et mauvaise situation, qu'il dépend rarement de la prudence humaine de pouvoir éviter! — Le plus grand malheur du pauvre général me paraît être l'habitude du vin; mais savez-vous ce que c'est que le vin, pour un homme tombé d'assez haut, misérable, délaissé, indigent et d'un esprit peu cultivé?

Aix, le 8 mai 1821.

Je regrette souvent, mon cher Frédéric, d'être trop pauvre pour salarier un secrétaire. Mettre le mouvement de ma main au bout de ma pensée est une opération qui contrarie singulièrement ma paresse, et j'écrirais probablement beaucoup plus pour moi et pour mes amis, si je n'y étais pas condamné. Quel bonheur si l'on pouvait écrire comme l'on cause; c'est-à-dire avec une égale rapidité.

Votre lettre, reçue avant-hier, me fit tant de plaisir, que j'allais vous répondre, encore tout ému de sa lecture, si je n'en avais été détourné par je ne sais quel importun. Vous ne m'en avez écrit aucune, mon cher ami, qui m'ait donné autant de joie; aucune qui montre votre âme et votre caractère sous un plus beau jour. *Vous aimez les malheureux, les maisons de deuil vous plaisent!...* Ah! vous êtes bien digne d'être toujours heureux et que

la joie habite toujours votre demeure. Mais puisque le bonheur et la joie durables ne sont que de séduisantes chimères, puissiez-vous du moins sentir et être toujours de même; c'est le vœu le plus digne de vous que je puisse former. Nous devons rester éternellement amis, mon cher Manner, car il y a long-temps que je me suis dit aussi dans le secret de mon âme: *j'aime les malheureux, j'aime la tristesse des maisons de deuil*, et je suis assez heureux, pour que ces paroles n'expriment pas une sympathie stérile pour les malheureux. Malheureux et pauvre moi-même, tous les jours pourtant j'ai quelque service à rendre, je puis adoucir quelque infortune, soulager quelque besoin. Les occasions ne manquent pas; surtout quand l'inquisition d'une justice trop rigoureuse ne se jette pas au travers des premiers mouvemens de la sensibilité. Je ne me dissimule pas que ces fréquens sacrifices creusent, peut-être pour moi-même, l'abîme d'une prochaine indigence; mais je me tranquillise en songeant que j'ai mis mon poignard et mon courage en travers du gouffre, et que par conséquence je n'y puis pas tomber...

Depuis que vous nous avez quitté, un spectacle d'un genre bien étrange est venu contribuer à notre édification. Ces jours derniers, nous avons vu dans nos murs quatre évêques réunis pour célébrer la dédicace ou consécration de l'église de la Madeleine.

Cette église avait dans le temps de la terreur, comme tant d'autres maisons du Seigneur, subi une destination profane. Au retour de l'*ordre*, elle fut restaurée, purgée, bénie, et consacrée. Depuis, on y avait constamment dit la messe et le reste. Cependant, soit que la première cérémonie eût été insuffisante et que le diable s'y fût trop habitué, soit par d'autres motifs, on a jugé qu'il fallait la reconsacrer de nouveau, ce qui s'est effectué avec une pompe solennelle. Une salle de verdure avait été construite en face du portail de l'église, et monseigneur l'archevêque d'Aix, officia sur l'autel dressé dans cette salle provisoire. La messe dite, une échelle fut plantée contre les portes de l'église, et le même prélat, armé du sacré goupillon, monta à l'assaut. Vous entendez que les portes étaient fermées. Le diable assiégé dans l'église était représenté à s'y méprendre, assure-t-on, par le gros abbé de Latil. Il tint bon pendant plus d'une grande heure : à la fin pourtant, les décharges d'eau bénite furent si vigoureusement répétées. que la porte s'ouvrit à deux battans. Les quatre évêques entrèrent en vainqueurs, et ils explorèrent tous les coins de l'église avec la plus grande intrépidité, en criant à tue-tête, *vade foràs Satanas!* Si bien que le diable en effet ficha le camp, à la satifaction de tous les fidèles. Le détail circonstancié de toute cette cérémonie est consigné dans un petit livret

imprimé chez Pontier, pour être distribué au bénéfice des pauvres, et l'on n'en trouve déjà plus d'exemplaires.

Un grand dîner à l'Archevêché fut la profitable conséquence de cette belle journée, de cette grande victoire. Le bonhomme Miollis, évêque de nos Basses-Alpes, amusa beaucoup ses confrères par ses naïvetés habituelles. M. de Mons, évêque d'Avignon, petit bossu assez pourvu d'esprit, et jadis, assure-t-on, grand coureur de filles, le railla sur ce qu'il prenait au pied de la lettre la pauvreté apostolique, et lui prouva que si saint Paul n'allait pas au moins en cabriolet, c'est que de son temps il n'y en avait pas encore. L'abbé de Latil, qui avait fait le diable, se distingua par la vigueur de son appétit non moins que par sa gaîté. Bref, quand ils furent au dessert et déjà un peu entre deux vins, les quatre prélats charmés de ses saillies, d'un commun mouvement, burent à la santé du *diable*.

Tout cela a été suivi et précédé de force processions, dans lesquelles on a déployé tout le luxe ecclésiastique. L'or éclatait sous toutes les formes, et jamais, depuis la conversion des Gaules, le bon Dieu ne s'était promené à Aix sous d'aussi magnifiques dais. Par compensation, jamais plus de mendians n'avaient admiré ces belles choses : Excellent argument en faveur du système de l'illustre Azaïs, en

son dernier opuscule. Si vous le rencontrez quelque part, faites-lui en un petit plaisir.

Tandis que nous jouissions de ces pieuses fêtes, la Cour d'assises du Var vengeait de son côté la morale publique, en jugeant à mort le capitaine Vallé ; vous savez cette affaire. Cet officier infortuné a reçu son arrêt avec sang froid. Heureux s'il s'était aussi convenablement conduit durant les débats. Il a beaucoup diminué l'intérêt de sa position, par la manière dont il s'est défendu. Il s'est montré à tous impudent, bravache, ricaneur ; enfin, il n'a rien oublié, dit on, pour rendre son malheur inévitable. C'est par une telle absence de réflexion et de dignité, que l'on amène sur des lèvres crispées par le dédain ces froides et accablantes paroles : c'est une *mauvaise tête*, c'est un *fou*, plaignons-le. Adieu, écrivez-moi dès que vous aurez pu vous retrouver au milieu du vaste fracas qui va vous assourdir.

Aix, le 23 mai 1821.

Je me suis barbouillé de latin toute la journée avec mes vieux poètes du XVIe. siècle; et je viens me délasser un moment avec vous avant de me mettre au lit, où j'entre toujours volontiers, en songeant qu'il est extrêmement possible et commode de s'y étendre pour ne plus s'en relever, lorsque la vie devient un trop mauvais gîte, et qu'il y *fume* trop, comme dit avec une charmante tranquillité le divin Marc-Aurèle. Il ne faut en effet, pour cette dernière opération, qu'un sacrifice de trois sols à Vulcain; c'est-à-dire un peu de charbon dans un réchaud. Ainsi un feu éteint l'autre; c'est une

mort très douce et dont très probablement, un jour, je me procurerai les douceurs. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit en ce moment.

Il faut que je vous régale d'une petite histoire qui n'est plus que drôle à raconter, bien qu'elle ait été passablement désagréable à voir, comme vous allez *voir*.

Votre M. Olivier, le plus libéral des commis voyageurs, est un très bon garçon, mais dont la tête est bien loin de valoir le cœur. Il s'échauffe et il s'enivre avec une prodigieuse facilité et il a le vin extrêmement mauvais. Un de mes vieux scholiastes imitateurs d'Horace, ne manquerait pas de dire qu'il a grièvement offensé Bacchus, d'après les méchans tours que ce brave Dieu lui joue. Il avait été convenu que nous souperions ensemble à la *mule noire*, lui, ses amis d'Aix, les deux commandans, Boissieux, Fruchier, Rostan et moi. Nous y étions déjà tous rendus qu'il n'était pas encore arrivé; il vint enfin et nous jugeâmes de suite qu'il était déjà plus que gris. Il fut placé à côté de moi; on me confia le soin de faire entendre raison à son vin, tâche trop difficile.

Il voulut porter des toasts forcenés; je lui déclarai que s'il en proposait un seul qui ne fût pas dans la mesure convenable, il aurait le désagrément de voir plusieurs des convives quitter la table. En

effet, les oreilles du nouveau chevalier de Saint-Louis, Boitieux, paraissaient devoir être extrêmement chatouilleuses : il m'avait tiré à part, au moment de nous mettre à table, pour me communiquer ses inquiétudes sur le caractère d'exagération que la gaîté libérale du soir pourrait prendre. Je pris sur moi fort imprudemment de lui répondre de la sagesse de tous ; je les jugeais d'après votre ami qui déteste l'exaltation hors de propos. Boitieux me raconta, à cette occasion, que le toast de notre ami Emile, toast dont vous devez vous souvenir, *haine éternelle aux Bourbons*, avait été connu, dans la ville, aussi bien que l'opposition que j'avais manifestée. Il m'assura que ma conduite avait excité beaucoup de surprise parmi les ultrà du cercle Sextius. Voilà quels sont ces gens ! Incapables de faire à la raison aucune concession nécessaire ou généreuse, ils jugent les autres d'après eux. Le fait est pourtant que je ne crois pas les principes des Bourbons incompatibles absolument avec les conditions constitutionnelles, et que je tiens compte à cette race antique de tout ce que la France doit à plusieurs des grands hommes qu'elle a produits. Les Bourbons et la liberté, c'est une alliance qui ne me paraît pas hors de nature. Telle a toujours été ma façon de penser. Cependant c'est une profession de foi que je ne fais qu'à vous. Il faut se garder des fanatiques de notre côté ; c'est bien assez d'être en butte à la

fureur de ceux de l'autre. Loin de moi l'injurieuse pensée de mettre de ce nombre notre brave Emile ; je rends plus de justice à son jugement et à son esprit : ce sera une tête bien organisée de tout point dans trois ou quatre ans. Son toast fut l'effet de cette chaleur de sang exubérante de la jeunesse ; quoi qu'il en soit, tout ceci n'est que pour vous. Nous sommes obscurs nous et nos opinions; plus obscures sont les inimitiés qui nous poursuivent, mais enfin il est de la sagesse d'éviter la piqûre d'un vil scorpion, quoiqu'il y ait loin de ses pinces aux dents d'un grand serpent. Vous voyez que j'ai un accès de prudence ; c'est qu'en effet, mon ami, je suis las de tant de tracasseries-canaille, et de tous ces compromis sans but et sans utilité. Tous ces petits coups de tête *inter pocula* sont indignes d'hommes raisonnables, et ne servent qu'à occuper l'oisiveté de quelques agens de police de la petite ville. Je me suis promis de m'en garder dorénavent encore plus sévèrement que je ne l'ai fait jusqu'ici. C'est un luxe de témérité qu'il faut laisser aux étourdis. Je vous engage à faire aussi votre profit de ces solides réflexions.

J'en reviens à mon homme. Il s'échauffa graduellement de discussion et de boire, si bien qu'au moment où il porta son second toast, lequel était, à *l'indépendance européenne*, ayant cru voir trop

peu d'empressement de la part de l'un de ses amis, il lui jetta son verre à la figure pour commencer l'exhortation à plus de vivacité. Les voisins de l'insulté n'eurent pas beaucoup de peine à le retenir; il montra une modération dont chacun lui sût beaucoup de gré en avouant, qu'en pareil cas, c'était une vertu de difficile pratique.

Là-dessus, les deux militaires, persuadés apparemment que la provocation était le prélude d'une scène très tumultueuse, s'évaporèrent avec une merveilleuse rapidité. Je fus choqué de cette défection; nous rétablîmes la paix, Olivier fit des excuses; malheureusement elles furent accueillies d'assez mauvaise grâce. Voilà mon diable de fol qui part de nouveau et veut, sur l'heure, faire raison d'une autre manière puisque l'ami n'est pas content et enchanté. Nous le pérorons inutilement; il nous quitte sous prétexte d'aller prendre l'air et descend avec un couteau dans la manche. Le désarmer et le faire rentrer, ce fut une autre histoire; enfin il monta pour se mettre au lit sans vouloir se laisser conduire, et il est vrai de dire qu'il vacillait peu. Le lendemain matin, je vous laisse à penser qui était honteux. Il me vint voir : je lui promis que tout serait excusé et étouffé; si donc je vous en parle, ce n'est pas pour que vous le disiez.

Ajoutez à l'histoire du souper que le vin avait été

mauvais, la chère maigre, le café froid et les chansons nulles; de sorte qu'il ne m'en resta qu'un violent mal de tête et un douteux sommeil. Dieu vous garde d'être aussi malencontreux en fait de parties de table. Adieu, je vais me coucher.

Du 19 Juin 1831.

Fab., ex-secrétaire du fameux duc d'Otrante, vient d'arriver de Paris. On suppose qu'un tel homme est bien accointé, qu'il est fin observateur; qu'il doit savoir ce que les journaux n'apprennent pas : l'impatience, la curiosité, le vague pressentiment d'un prochain changement, poussent auprès d'un arrivant de la capitale les habitans d'une petite ville de province.

Cependant Fab. n'apprend rien de plus, de mieux ou de pire, que ce que l'on sait; seulement il ajoute à l'idée que nous nous faisions de la liberté grande dont on jouit à Paris, en matière de discours. Il paraît que les espérances du plus grand nombre se réunissent dans le prospect d'un prochain mouvement. Mais où la source; comment, par quels hommes, en quel lieu? rien de tout cela ne se sait. On attend parce que l'on espère.

Et l'on attendrait encore lors même que l'on

n'espérerait pas. Les Parisiens ont tout ce qu'il faut pour attendre : les distractions frivoles de la capitale suffisent à ces cœurs tièdes, à ces hommes amollis. Ne jouissent-ils pas de plusieurs bonnes caricatures colportées sous le manteau ; ne saisissent-ils pas de libérales allusions lorsque la pièce représentée en fournit de bonnes ; n'ont-ils pas une grande liberté de café ; enfin, en applaudissant Foy ne se moquent-ils pas du ministère ? Voilà la liberté.

Il n'y aurait pas aujourd'hui dans Paris de quoi faire une guerre des sections. Cette brave jeunesse de la *Butte* des *Moulins* et des Filles-Saint-Thomas ne serait pas reproduite maintenant par la population entière de Paris. La nation est usée ; la source de tout enthousiasme est tarie.

A Paris on se contente des apparences. Les habitans de cette ville ne comprennent pas ce qu'un gouvernement, instruit par l'expérience et par l'étude du caractère national, pourrait accorder de formes de liberté en plantant le despotisme le plus rigoureux au cœur même de nos institutions. Laisser jaser le peuple, le laisser se repaître d'espérances dont la réalisation est une chimère, c'est un excellent moyen d'aller pour un gouvernement absolu. Lorsque le silence est imposé, les esprits bien moins distraits sont portés à creuser en matière d'intérêts politiques. Il n'y a

pas de fermentation à craindre dans le peuple tant qu'il ne médite pas sur les causes, la profondeur et le nombre de ses plaies, tant que le mouvement des plaisirs frivoles le débarrasse du sentiment importun de ses maux; *panem et circenses*, c'est le mot éternel du peuple.

Dans toutes les capitales des monarchies modernes les plus absolues, les gouvernans ont toujours accordé au peuple un degré de liberté de plus qu'au reste de la nation. Sous la domination des papes, Rome fut toujours le pays où il fut le plus permis de traiter légèrement les choses de la religion. Les pasquinades politiques, sous un gouvernement absolu, seraient des hardiesses qui feraient frémir en province si elles n'y arrivaient pas investies et protégées du rire universel de la capitale.

On répète avec plaisir ce mot du moment, que l'opinion est la première puissance du siècle; cependant je voudrais bien voir examiner, par de bons esprits, la question de savoir si un gouvernement qui aurait contre lui l'opinion nationale, pourrait durer et se soutenir par le contrepoids de la force matérielle.

Sans doute l'opinion possède aujourd'hui un domaine plus vaste et plus réel qu'au XVIIIe siècle. Mais que sert de cultiver ce domaine si nous n'en portons pas courageusement les prémices sur les autels de la patrie et de la liberté? Que sert le savoir sans

le vouloir? Les opinions, me dit-on, ne sont que l'expression des intérêts, dans l'âge social où nous sommes: nul doute donc qu'elles ne triomphent, car enfin les hommes n'agissent qu'en conformité de leurs intérêts.

Oui, lorsqu'ils agissent, mais agir est plus rare qu'on ne pense; c'est précisément la vertu d'agir qui nous manque aujourd'hui : d'ailleurs il y a une distinction à faire. Dans les intérêts les plus homogènes, il faut toujours distinguer la part du moment présent des conditions existantes pour l'avenir. Tant que le présent est supportable, tant que le péril, la ruine, les fers ou la mort, ne sont pas imminens, on se résigne à attendre : l'esprit humain est ainsi fait, surtout chez les peuples vieillis. Parmi des générations usées plus qu'alimentées par l'exercice de la pensée, amollies par l'abus des plaisirs, l'inertie et la paresse sont les plus grands vices.

On croit à la liberté, à l'avenir ; il semble qu'il y a une sorte d'inévitabilité pour des institutions libérales ; voilà qui va bien. Mais la foule des adorateurs diminuera si cette reine du monde, l'opinion, tarde à manifester sa puissance par de positifs effets. Le grand nombre ne peut pas se payer de théories sans applications, de perfectionnemens politiques d'une progression trop lente. Nous sommes juifs charnels: ne venez donc pas nous parler d'une Jérusalem céleste pour un autre monde et une autre

vie; c'est un empire matériel, terrestre et actuel, que nous voulons; nous voulons voir crouler sous les foudres de cette puissante opinion les instrumens de la servitude où la nation est plongée. Que l'esprit de liberté se hâte de triompher, pour que nous ne puissions plus douter de son universalité et de ses bienfaits.

Aix, le 10 Novembre 1821.

Tandis que des médecins philosophes honorent la nation française et s'immortalisent eux-mêmes par un genre d'héroïsme dont l'histoire n'offre peut-être aucun exemple, ne serait-on pas en droit de s'étonner que pas un de ces hommes, dont la vocation et la fonction spéciale sont la pratique de toutes les œuvres les plus difficiles de la charité chrétienne, n'ait songé à sortir de nos villes et à franchir les Pyrénées pour porter aux malheureux atteints par la contagion les secours spirituels dont ils sont privés, pour la plupart, en expirant? Le nombre des ministres de la religion est considérablement diminué en Catalogne, comme chacun sait, d'abord par les ravages du mal, et ensuite par d'autres causes qu'il n'est pas nécessaire d'indiquer ici.

Si, comme le dit l'apôtre, la foi se justifie par les œuvres, les missionnaires ont là une belle occasion pour fermer la bouche à ceux qui doutent de

la sincérité de leur zèle pieux et de la pureté de leurs intentions! Comment se fait-il donc qu'ils ne soient pas plus pressés d'aller recueillir des palmes véritablement évangéliques sur cette terre de douleur et de désolation! Quel sujet de regret pour les véritables amis de la religion de les voir devancés dans cette carrière sublime de charité et de gloire par des héros profanes! Quoi! des hommes conduits par des motifs purement humains, soit qu'ils cherchent à reculer les bornes de la science, soit qu'ils cèdent aux inspirations d'une philantropie généreuse, abandonnent tout pour aller se jeter à travers ces horreurs, et les *hommes de la foi*, les intercesseurs naturels des hommes auprès du Tout-Puissant, les consolateurs privilégiés des affligés demeurent impassibles! Ce que le simple amour de l'humanité suggère, le zèle ardent de la charité chrétienne ne l'inspire pas! Quoi! le médecin Pariset est à Barcelone, et le missionnaire Guyon reste à Paris! D'où peut venir, en de telles conjonctures, l'apathie profonde de ces ardens sauveurs des âmes, de ces médecins spirituels? Est-il possible qu'ils puissent considérer, sans être émus de pitié, des milliers d'infortunés exhalant leur dernier souffle dans les angoisses du désespoir, et peut-être dans des pensées et des blasphêmes d'éternelle damnation!

Ces fléaux qui viennent couvrir de deuil la face

des empires et confondre, sous les ruines des cités abandonnées l'homme de bien et le méchant, font courir les plus grands dangers à la moralité de la raison humaine, et portent un coup mortel aux croyances religieuses. Rien n'est plus attesté que l'effrayante dépravation des mœurs publiques qui suit ordinairement les grandes calamités, et il est évident, je crois, pour tout esprit éclairé, que s'il est jamais nécessaire de plaider contre l'incrédulité la cause de la Providence, c'est principalement dans ces momens terribles, où par une conséquence de ses mystérieux décrets, la Providence paraît abandonner le cours des choses d'ici-bas, aux chances d'une désastreuse fatalité.

Les missionnaires nous opposeraient peut-être que la nécessité d'accomplir le grand œuvre commencé et d'atteindre le but de leurs apostoliques travaux les retient dans le sein de la patrie? Ce *grand œuvre*, ce *but*, est notre régénération par la foi, sans doute la *conversion* en masse des Français; mais depuis le temps qu'ils prêchent, et à voir les succès dont ils se vantent, à peser la quantité de larmes qu'ils ont, en tous lieux, arrachées au repentir, l'*œuvre* doit être plus qu'accompli. Si pourtant les triomphes qu'ils ont obtenus leur laissent quelque chose à désirer, il semble qu'ils devraient tourner leurs regards vers les pays qu'infecte la fièvre jaune; car indépendamment du bien qu'ils

ne manqueraient pas de faire sur les lieux, n'est-il pas sensible qu'à leur retour ils opéreraient des prodiges parmi nous? Dans tous les cas ils y auraient gagné la glorieuse couronne du martyre, et franchement parlant c'est ce qu'ils devraient ambitionner.

Les apôtres et tous les saints fondateurs de l'Eglise chrétienne, parlaient bien aussi, leur éloquence avait éclaté par toute la terre, dans les villes du Grec policé et sous la tente du Sarmate barbare; pourtant après cela ils ne croyaient point avoir rempli leur sublime mission; ils allaient cherchant les souffrances, les supplices et la mort, pour donner à leurs paroles une autorité divine et une irréfragable sanction. Je crois volontiers, disait l'illustre Pascal, des témoins qui se font égorger... Et qui nierait la sainteté de nos modernes apôtres, qui révoquerait en doute la pieuse loyauté de leurs vues, s'ils allaient intrépidement rendre témoignage au *Dieu vivant* en présence des traits presqu'inévitables de la contagion! Le plus sûr moyen de se faire admirer et de se faire croire par les hommes, est de marcher dans les routes du courage et du dévouement. En vérité, quand je considère les immenses avantages que les missionnaires pourraient retirer, au profit de notre sainte religion, d'un voyage de deux mois en Catalogne, je suis tenté de croire que dans l'ordre de la Providence;

la fièvre jaune n'est venue menacer nos frontières que pour faire éclater la vertu de l'*Eglise militante* de nos jours ; et j'avoue que tant d'insouciance, de sa part, me confond.

Ils n'objecteront pas, j'imagine, qu'ils ignorent l'idiôme du pays : le Saint-Esprit a le don des langues, ils sont pleins de lui, il fera bien quelque chose pour eux. Ils ne diront pas que les Espagnols et surtout les Catalans sont des sujets rebelles, infectés, en outre de la peste, du poison du libéralisme et des principes républicains ; le Saint-Esprit déclare : *non est acceptio personarum apud Deum*. (Ad Rom. cap. 2. v. 10). Il a dit encore par la bouche du même apôtre Saint Paul : *Græcis et Barbaris, sapientibus et insapientibus debitor sum* (cap. 1. v. 16). Et ailleurs : *ubi abundavit delictum superabundavit gratia* (cap. 6. v. 20). Saint Paul a dit enfin : *hoc igitur cùm consummavero et assignavero eis hunc fructum, proficiscar in Hispaniam*. (Ad. Rom. cap. 16 v. 28).

Allez donc en Espagne, hommes de Dieu, sur les traces de l'apôtre Saint Paul, *partez pour l'Espagne*, maintenant que l'*œuvre est consommé* ou doit l'être en France, maintenant que vous avez restauré la foi, établi dans la plupart des villes des cercles religieux pour en perpétuer les traditions, et assigné à chacun une part de vos bienfaits : *fructum hunc*. Je sais que deux ou trois cents jeunes filles qui processionnent

en chantant, sur un sol jonché de fleurs, forment un spectacle plus agréable et plus doux que l'immense bucher funéraire que la bombe va allumer dans Tortose, pourtant il faut vous résoudre, pour votre gloire, à quitter un moment ces pénitentes chéries; car il vous est ordonné par votre maître, *gaudere cum gaudentibus et flere cum flentibus.* Assez et depuis trop long-temps vous observez la première moitié du précepte; arrivez enfin à la seconde, allez consoler les affligés et ramener à la foi ceux que le désespoir égare. Allez, bons pères, franchissez les montagnes au péril de ce *corps d'argile, de cette vie si méprisable*, afin qu'une fois au moins vos actions soient d'accord avec vos discours.

Aix, le ....

A l'aspect de l'horrible fléau, dont les ravages dépeuplent la malheureuse province de Catalogne, quelques hommes ont senti leur cœur s'épanouir. Dieu venge notre cause, ont-ils dit : rebelles Espagnols, ne voyez dans la fièvre jaune que le châtiment mérité par le crime d'avoir voulu vous affranchir.

C'est une bien remarquable combinaison d'impiété, d'orgueil et de faiblesse, que ce délire de l'esprit de parti qui cherche, dans l'Éternel lui-même, le garant de ses vœux insensés, et qui voit dans les fléaux de la nature, dans *la peste*, l'exécution de ses furieux arrêts !— Dieu punit les Espagnols d'avoir osé échanger un gouvernement absolu contre un gouvernement constitutionnel ; quel blasphême, quel outrage à la majesté divine ! Et quel tort ne font pas à la saine morale, ces écrivains imprudens qui vont empruntant à une fausse théologie ses argumens surannés !

Substituer au sentiment de la reconnaissance

celui de la terreur, c'est en matière de religion, détruire le principe qui sert de base à tous les cultes; c'est assimiler les croyances des peuples éclairés aux superstitions déplorables de ces peuples barbares qui, dans l'ancien ou le nouveau monde, pratiquaient les sacrifices humains, parce qu'ils pensaient que Dieu *aime à se venger*, et se repaît avec plaisir des larmes et des douleurs de ses créatures.

Mais au temps où nous sommes, et chez l'une des nations les plus éclairées de l'Europe, que peuvent attendre d'une pareille doctrine ceux qui la reproduisent, si ce n'est la honte d'une aussi sauvage tentative?

Dans un article où cette amère inhumanité du reproche adressé aux Espagnols, est un peu déguisée, *la Quotidienne* s'évertue à prouver la coïncidence de ces contagions calamiteuses qui déciment les populations, avec l'esprit d'indépendance ou de conquête, qui par intervalle les tourmente. Elle veut que les fléaux de la nature soient la *punition* des désordres anarchiques où les nations tombent, d'ordinaire, au sortir du despotisme, et qu'elles traversent pour monter à la liberté. Comme si les maux de l'anarchie n'étaient pas déjà suffisans pour faire expier un désir *criminel* d'indépendance!

A ce sujet, l'auteur de l'article se livre à divers rapprochemens historiques dont on pourrait, je

crois, lui contester l'exactitude, mais dont il serait encore plus simple de détruire la conclusion, par le résultat de faits et de rapprochemens entièrement opposés.

Quoi qu'il en soit, chercher dans les événemens de ce monde la manifestation de la justice de la Providence, et l'accomplisement de la plénitude de ses desseins, c'est s'exposer à méconnaître la plus probable de ses lois, qui fait de ce monde un lieu d'exil et d'épreuve pour l'homme vertueux.

Toute autre hypothèse est absurde et immorale; dans tout autre système, vouloir expliquer les décrets de la Providence, soumettre témérairement à la logique fougueuse des passions humaines les mystérieuses opérations de sa justice distributive, voir dans les fléaux de la nature le châtiment d'autres malheurs et la réparation d'autres fléaux, dont la source est également dans les profondeurs de la volonté divine, c'est un sacrilége, c'est la plus criminelle idolâtrie, c'est dégrader l'image du Tout-Puissant que de lui attribuer toutes les inconséquences, tous les caprices et toutes les fureurs de la misérable humanité. Si le Dieu que me fait votre imagination punit les infracteurs ici-bas, pourquoi ne frappe-t-il pas toutes les fois que ses saints décrets sont foulés aux pieds? Si le partisan libéral ou rebelle de *Riégo* meurt atteint de la peste, pourquoi le prêtre monarchique

qui le confesse expire-t-il à son chevet? Rendez-moi raison de cette terrible difficulté et de tant d'autres qui en découlent? Vous voulez expliquer la justice de Dieu; je vous propose mes doutes, vous ne pouvez plus vous arrêter, il faut que vous marchiez d'absurdité en absurdité.

En nonante-trois, étions-nous moins rebelles à la légitimité, moins livrés aux fureurs de l'anarchie, et la peste vint-elle nous assaillir? Voyez quelle génération forte et vigoureuse cette funeste époque a vu surgir. Est-elle marquée du sceau de la réprobation, est-elle menacée dans sa virilité?

Quand le monstre de l'anarchie eut été vaincu, et que les princes de la Terreur eurent porté leurs têtes sur l'échafaud, où les avaient précédés tant d'innocentes victimes, on loua, on bénit la Providence. Cependant, puisque vous avez l'audace d'expliquer ses desseins, n'aurait-elle pas dû, dans son infinie bonté et dans son infinie prévoyance, nous épargner tant de maux? Ne pouvait-elle nous faire arriver par un plus facile chemin à la Restauration? Les scélérats portent souvent, je le sais, la peine de leurs crimes; mais c'est lorsque les gens de bien ont souffert et ne sont plus. Dans l'ordre de la Providence, Louis XVI avait devancé Robespierre au supplice! Le fanatique séïde dont des moines infâmes ont armé le bras, frappe le plus grand et le meilleur de nos rois; Ravaillac meurt par les sup-

plices! Qu'importe? que fait son supplice au deuil de la France? où est la compensation, où est l'équilibre; où est la justice enfin, c'est-à-dire la *réparation*?

Il n'y a rien de plus universellement consenti par la raison humaine, et de plus moral en même temps que l'opinion, qui fait des biens périssables et des succès de la terre, les trophées de la force ambitieuse ou de l'intrigue perverse; en bornant les triomphes du crime à ce monde visible, afin de rétablir l'équilibre dans un meilleur séjour. Voilà donc deux théories religieuses qui sont rigoureusement exclusives l'une de l'autre. Ou Dieu prononce, dès cette vie, les arrêts de sa justice, et alors je suis en droit de dire que la partialité, l'erreur, le caprice, infectent ses jugemens; ou bien, Dieu a soumis le monde à l'action de certaines lois secondaires, qui s'exécutent pour l'accomplissement d'un but qui nous est inconnu; en nous annonçant, toutefois, par la voix puissante de l'instinct moral, le *monde invisible des réparations solennelles*, où tout se dévoilera, s'expliquera. Laquelle de ces deux hypothèses fournit le mieux les inductions morales dont la société humaine a besoin, je le demande à tout homme de bonne foi!

FIN.